

p 211

LE

FLAGRANT DÉLIT.

OUVRAGES DE M. JULES LACROIX.

UNE GROSSESSE. un vol. in-8.
CORPS SANS AME, 2 vol. in-8.
UNE FLEUR A VENDRE, 2 vol. in-8.
LE TENTATEUR, un vol. in-8.

SOUS PRESSE.

LES PARASITES (*roman comique*) 2 vol. in-8.
LES PREMIÈRES RIDES, 2 vol. in-8 (1re partie.)

E. Dépée, imprimeur, à Sceaux.

LE
Flagrant Délit,

PUBLIÉ

AVEC LA PERMISSION DE M. LE COMTE DE LONENDER,

PAR

JULES LACROIX.

Le meurtre commis par l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprend en flagrant délit dans la maison conjugale, est excusable.

Code pénal, art. 324.

1

Paris,

LIBRAIRIE DE DUMONT,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1836.

INTRODUCTION.

1

Souvenirs.

Il y a quelques années, M. et madame d'Hervilly habitaient une fort belle maison de campagne, agréablement située sur le flanc d'une colline, à deux ou trois milles de la mer. Cette maison nouvellement

bâtie sur les ruines d'un vieux château féodal, contrastait par la blancheur de ses murailles modernes avec la teinte sombre et gothique d'un colombier en forme de tourelle, qui élevait au-dessus des toîts couverts d'ardoises son chapiteau en tuiles, dont la pointe était surmontée d'un coq, les ailes étendues, qui tournoyait bruyamment au souffle impétueux des brises marines.

A quelque distance de ce charmant ermitage, on rencontrait çà et là, éparses au pied de la colline boisée, plusieurs petites habitations de paysans, et des prés herbeux tout pleins de vaches, au poil lisse et brillant, qui paîssaient tranquillement à l'ombre, garanties du vent de mer par une chaîne de monticules verdoyans, lesquels

se prolongeaient d'anneau en anneau jusqu'aux sables des falaises.

Il n'est pas nécessaire d'écrire ici le nom de ce hameau presque inconnu; la carte routière la plus détaillée n'en fait pas mention : et c'est tout au plus si chaque année sept ou huit voyageurs, amenés là par le hasard ou par quelque attrait de curiosité vague, aperçoivent en se promenant ce groupe de chaumières à moitié perdues sous le feuillage épais des arbres et dans les plis et replis d'un sol capricieux. Des raisons qui paraîtraient sans doute au public assez frivoles, mais qui sont pour moi d'une haute importance, ne me permettent pas une plus claire indication de ce hameau, qui maintenant est presque abandonné, et dont le domaine seigneurial, il y a quelques an-

nées encore joyeux et retentissant comme une ruche des voix fraîches et tumultueuses d'un essaim d'enfans, est aujourd'hui vide, silencieux, morne, et n'entend plus que le son criard du coq de tôle à demi renversé par l'ouragan.

Mais à quoi bon rappeler de cruels souvenirs? bien assez de larmes ont coulé de mes yeux; et nous autres, tous tant que nous sommes, nous devons garder quelques pleurs pour nos propres infortunes, car le malheur est toujours à nos côtés qui nous menace, et qui, pour jeter son bras de plomb sur notre tête, attend qu'elle soit plus faible et moins capable de résister. Toute une famille, une grande famille, père, mère, enfans, tout cela mort, réduit en poussière dans l'espace de sept années!...

Sans doute, c'est bien affreux, bien lamentable! mais eux, du moins, ces deux tendres époux, aujourd'hui couchés sous la terre froide au milieu de leur quatre enfans, ils ont connu le bonheur!... et tout ce que deux âmes humaines peuvent contenir d'amour et de félicité, ils l'ont savouré ensemble, bien peu de temps, hélas! mais enfin ils furent heureux comme on ne peut l'être qu'au ciel!

Le temps n'est pas encore venu pour moi de dérouler aux yeux la sombre et tragique histoire des cinq dernières années de leur vie, qui, sereine, fraîche et calme à son aurore, se trouble et s'enveloppe avant le soir des épais nuages que le vent du malheur souffle et déchaîne sur elle. Bientôt, peut-être, quand la pelle du fossoyeur aura

recouvert une dernière tête qui vit et pense encore, quand le dernier acteur de ce drame lugubre aura disparu dans l'éternité, peut-être, alors, me déciderai-je à feuilleter des liasses jaunies, des lettres et des feuillets épars où se cache un épouvantable mystère; mais, aujourd'hui, je n'empoisonnerai pas la longue et terrible agonie d'un coupable qui n'a rien à craindre des lois humaines et qui trouvera là-haut son juge. Nous avons sur terre, dans nos villes policées où fourmille le crime, de profonds cachots de pierres de taille, des bagnes flottans où l'homme fait un bruit de chaînes comme des bêtes fauves en cage; nous avons des piloris, des échafauds que mord de temps en temps, avec rage, une tête coupée que le bourreau prend par les cheveux et jette

toute ruisselante dans le panier sanglant. Mais la hache ne frappe pas tous les meurtriers; il en est une foule qui tuent dans l'ombre, en silence, hypocritement, avec une arme invisible et plus acérée que le poignard : — *La Calomnie!* Cette arme-là est intelligente et va toujours au cœur! nul moyen de s'en garantir; elle perce et brise tout, et vous assassine, quand même vous auriez pour cuirasse trente ans de gloire et de vertu!

Mais, je le répète, il ne m'est pas encore permis de jeter dans un livre la funèbre catastrophe qui fit creuser, presque en même-temps, quatre fosses mortuaires à présent effacées sous les ronces et les mauves, pauvres plantes nées de nos cendres, et qui remplacent la pierre et le

marbre dans les cimetières de village.

A l'époque où commence cette histoire, M. et madame d'Hervilly goûtaient encore une félicité douce et sans mélange. Mariés depuis dix ans, ils s'aimaient comme on s'aime au premier jour; M. d'Hervilly avait trente deux ou trente trois ans, sa femme vingt-sept. Elle était belle encore et d'une fraîcheur éblouissante quoiqu'elle fût déjà mère de quatre enfans, dont l'aîné, gracieuse et charmante fille, venait d'entrer dans sa neuvième année.

M. d'Hervilly ne jouissait pas d'une grande fortune; mais un revenu modique et bien employé suffisait largement à l'entretien de sa famille, qui demeurait hiver comme été dans ce délicieux ermitage qu'il avait fait construire sur l'emplacement d'un

vieux château. M. d'Hervilly, dernier rejeton d'une ancienne famille noble, morte sur la terre étrangère pendant l'émigration, avait occupé quelques temps, sous Louis XVIII, d'importantes fonctions qui auraient beaucoup amélioré l'état de sa fortune, s'il les avait conservées; mais son dégoût pour l'intrigue ne tarda pas à lui faire abandonner des emplois qui l'enchaînaient à Paris, et pour lesquels il n'éprouvait que de la répugnance. Malgré la tournure brillante de son esprit et les grâces de sa figure, qui le faisaient partout remarquer au milieu des hommes de son âge et de sa condition, il avait toujours semblé fuir ces nobles salons du faubourg Saint-Germain où toutes les femmes sont belles, toutes gracieuses, spirituelles, charman-

tes, et comme inondées d'un voluptueux parfum d'aristocratie qui énivre et bouleverse à tout jamais la tête d'un jeune homme.

D'Hervilly n'avait jamais su faire la cour à ces délicieuses divinités de boudoir qu'il faut adorer bien long-temps à genoux, et plus long-temps encore encenser d'éloges et de flagorneries avant d'obtenir un regard. Pendant que toutes les folles têtes de marquis, de ducs et de comtes tourbillonnaient amoureusement autour de ces belles déesses comme un essaim de papillons autour d'un lustre rayonnant de lumière, d'Hervilly demeurait sombre et silencieux dans un coin du salon ; il promenait sur les plus ravissantes créatures un œil indifférent ou distrait, et souvent il s'échappait de la fête sans

avoir adressé même une parole aimable et galante aux légères valseuses dont les cheveux pleins de fleurs le frôlaient en passant.

C'est qu'alors aux yeux de ce jeune homme tendre et mélancolique une seule femme au monde était belle. Cette femme qu'il aimait de toute l'énergie d'une âme encore neuve que le choc des passions contraires n'avait pas endurcie, cette femme pourtant n'était pas une merveille de beauté : mais son visage, bien qu'un peu trop arrondi aux contours, et parfois resplendissant d'un incarnat trop vif, avait dans le sourire un charme inexprimable qui révélait une âme toujours égale et douce, toute pleine d'amour et de bonté.

Cette jeune fille était pauvre, orpheline,

sans famille, mais elle avait reçu d'une vieille tante, morte depuis peu, une éducation solide et brillante que d'Hervilly sut apprécier. Il l'épousa, et les neuf premières années de leur mariage ne continrent pas une heure sombre et mauvaise.

J'allais quelquefois passer une quinzaine de jours, dans la belle saison, au paisible ermitage de M. d'Hervilly. Là, au milieu du parfum des bois et du chant des oiseaux, au sein d'une famille patriarcale et bonne, je retrempais mon âme épuisée par le travail et le prosaïsme fastidieux de la ville : quoique je fusse bien jeune alors et dans la première fleur de l'adolescence, M. d'Hervilly avait pour moi la tendresse d'un frère, et jamais il ne laissait écouler le mois de juin sans m'écrire que ma chambre

à tenture bleue était prête et m'attendait. Moi, j'avais à peine lu sa lettre, cette lettre où parlait le cœur de mon excellent ami, les paupières toutes mouillées de larmes, je fermais tout-à-coup livres et cahiers, dictionnaires latins et grecs, puis je songeais au départ.

M. d'Hervilly et moi nous avions à peu près les mêmes goûts; l'un et l'autre nous faisions notre lecture favorite des vieux auteurs de Rome et de la Grèce, pour lesquels nous professions peut-être une admiration trop exclusive, et qui chez moi ressemblait au fanatisme. M. d'Hervilly était doué d'une mémoire prodigieuse, et quelquefois en se promenant avec moi sur les falaises, il me déclamait tout d'une haleine, et comme ferait un acteur dans l'exaltation

de son rôle, un chant tout entier d'Homère ou de Virgile qu'il traduisait par momens en beaux vers pleins d'une saveur antique, improvisés presque aussi vite que la parole. Eh bien! tous ces magnifiques éclats de poésie qu'il jetait comme au hasard et sans travail, il ne se donnait pas la peine de les ramasser, de les recoudre pour en former un monument durable qui aurait immortalisé son nom.

Hélas! et maintenant il a cessé de battre ce cœur chaud qui renfermait tant de flamme et de vie! Cette tête forte et puissante où germaient tant de grandes pensées, où bouillonnaient des flots de poésie et de drame, elle est froide à présent, vide, muette, insensible, et le ver du tombeau habite seul ce crâne où brûlait le génie!

2

Une galerie de Portraits.

A la rigueur, j'aurais pu me dispenser très bien d'écrire les quelques pages qui précèdent, car c'est une véritable digression, et rien ne me paraît plus odieux, plus intolérable qu'une digression dans un roman.

Mais comme il ne m'est pas encore permis, je l'ai dit tout à l'heure, de raconter l'histoire de M. d'Hervilly, je veux au moins tracer d'avance en quelques coups de crayon, la noble et grave physionomie d'un homme qui plus tard, lorsqu'il sera mieux connu, éveillera peut-être au fond des cœurs de généreuses sympathies.

C'est dans cette maison de campagne, aujourd'hui déserte, que j'ai passé les heures les plus suaves de mon existence, et pourtant les plaisirs que nous goûtions étaient bien simples, bien uniformes. Voilà comme mes journées s'écoulaient : de grand matin j'allais avec M. d'Hervilly sur le bord de la mer pour voir le lever du soleil; puis, après nous être assis quelque temps sur un quartier de roche, tous deux en contemplation

devant le magnifique spectacle qui se déroulait à nos yeux, nous prenions un de nos poètes favoris et nous en lisions tour à tour à haute voix plusieurs pages; ou bien, quand nous avions emporté nos fusils, nous interrompions de fois à autre notre lecture scientifique pour ajuster de pauvres goëlands qui passaient près de nous en rasant de leurs longues ailes blanches le bout des vagues empourprées des couleurs du matin. Après deux ou trois heures d'une marche rude et salutaire dans les sables des falaises, nous rentrions à l'ermitage; et notre appétit, aiguisé par l'air vif et salé de la mer, nous faisait trouver délicieux un déjeûner rustique et frugal, presque tout composé de laitage et de fruits.

Ensuite, M. d'Hervilly s'enfermait habituellement plusieurs heures dans son cabi-

net de travail où, la tête dans ses deux mains et plongé dans une méditation profonde, il saisissait de temps en temps la plume avec vivacité pour écrire à la hâte sur des feuilles volantes quelques phrases presque illisibles, qu'il balafrait souvent de larges ratures.

Moi, pendant ce temps-là je me promenais paresseusement d'allée en allée dans le jardin, en roulant dans ma tête quelque plan d'ouvrage, quelque roman, quelque drame que je me racontais à moi-même tout d'une haleine, sans avoir la fatigue et l'ennui de tremper à chaque instant ma plume dans l'encre et de noircir des rames de papier; ou bien, si j'étais las de me promener, s'il pleuvait, j'allais m'asseoir dans une bergère du salon, auprès de madame

d'Hervilly qui, l'aiguille à la main, réparait en bonne et simple ménagère le linge de la maison, humide encore du blanchissage,— tandis que ses deux petits enfans jouaient sur le tapis aux pieds de leur mère et que les deux aînés un bras passé autour du cou l'un de l'autre, lisaient attentivement dans un livre de fables, ou feuilletaient une Bible de Royaumont toute pleine de belles images peintes.

Alors, comme les heures s'écoulaient doucement en naïves et faciles causeries avec cette excellente mère de famille, qui, douée d'une sensibilité merveilleuse et d'une exquise délicatesse, analysait avec moi ingénûment et sans défiance tous les sentimens, toutes les émotions les plus cachées dans les replis du cœur! Elle avait trop de pureté

dans l'âme et trop de noblesse pour écarter avec cette pruderie féminine, qui n'est qu'un masque hypocrite, toutes les questions intimes et scabreuses qui survenaient naturellement dans nos entretiens.

Madame d'Hervilly franchissait rarement la clôture de haie vive qui enfermait l'enceinte de l'ermitage, à moins qu'elle ne fût appelée par quelque pauvre famille de paysans dont l'aïeul ou le plus jeune fils malade, voulait encore une fois voir sa bienfaitrice avant de mourir. Jamais la voix du malheur et de la souffrance ne l'implora vainement; quand la misère ou le deuil remplissait une chaumière, madame d'Hervilly apparaîssait presque aussitôt sur le seuil infortuné, comme un ange de consolation; cette généreuse femme avait toujours pour l'indigent

du pain, et des larmes pour les pauvres affligés.

L'ermitage n'était pas éloigné d'une petite ville bruyante, coquette et tracassière comme toutes les petites villes qui veulent singer Paris : dans cette ville, rendez-vous bizarre d'une foule de gens hétéroclites et des lourds flâneurs ou banqueroutiers d'outre-mer, c'était un bruit continuel de fêtes et de bastringues plus ou moins distingués, auxquels M. et madame d'Hervilly ne manquaient jamais d'être invités une ou deux fois par semaine ; mais il était bien rare qu'on les vît se rendre aux pressantes sollicitations qu'ils recevaient de toutes parts. Ils préféraient réunir chez eux, de temps à autre, un petit nombre de personnes dont la société un peu moins provinciale apportait

quelque distraction dans le bonheur uniforme de l'ermitage. Cependant, ils ne pouvaient pas toujours éviter les importuns et les fâcheux qui fourmillent en province, et quelquefois ils se résignaient à subir la conversation prétentieuse ou pesante des beaux esprits et des merveilleux qui font pâmer d'aise les coquettes départementales.

Un jour sans doute on verra figurer dans une histoire romanesque et pourtant véritable, quelques-uns des personnages qui venaient tour à tour jouer leur rôle dans le salon de madame d'Hervilly. Le préfet et sa femme, jalouse et médisante, n'y faisaient que de rares apparitions, mais en revanche les autres notabilités de la ville, tous ces vivans rouages de l'administration dont Paris est le moteur, recevaient de ma-

dame d'Hervilly le plus gracieux accueil. Pour ma part, quand je venais à l'ermitage afin d'oublier pendant une semaine ou deux tous les préjugés et les tracasseries de la ville, je me serais parfaitement passé de toutes ces visites que je trouvais aussi trop fréquentes; mais en ma qualité d'observateur et de peintre des mœurs, j'étais souvent dédommagé de l'ennuyeuse toilette que j'avais été obligé de faire, par des scènes bouffonnes et caractéristiques, où l'épaisse nature de ces messieurs et de ces dames se dessinait dramatiquement comme dans une sublime farce de Molière. Non, quand je vivrais cent ans, il me serait impossible d'oublier la burlesque silhouette que découpait sur la muraille grise du salon le profil anguleux et bizarre du procureur

du-roi, quand, plié en deux sur une vieille romance de Romagnési et le nez armé d'une énorme paire de lunettes en argent, une main sur son cœur et l'autre battant la mesure, il roucoulait amoureusement cette mélodie niaise et vulgaire qui fait bondir le cœur des femmes de chambre. Et tandis que sa femme, beauté jeune et rondelette, à la figure voluptueusement chiffonnée, à l'œil humide et languissant, accompagnait le grotesque chanteur qui s'égarait en des labyrinthes de roulades et de fioritures dont il ne savait plus comment sortir, l'épouse de M. Turpin le notaire, créature colossale, marquait la mesure avec des balancemens de roulis et de tangage qui lui donnaient assez l'air d'un navire à l'ancre, balloté par le vent.

Je dois aussi mentionner en passant une

jeune dame anglaise de cinquante ans, je dis jeune, car, depuis une dixaine d'années, elle avait pris le parti de retrancher à son âge un an tous les six mois, de sorte qu'elle n'avait plus que trente printemps, et qu'à force de vieillir, elle allait bientôt rentrer dans l'enfance. Cette dame, au reste parfaitement conservée pour son âge, comme disaient les insolens, se glorifiait de n'avoir jamais succombé aux faiblesses humaines; elle avait été mariée, mais si peu, si peu... qu'elle pouvait à la rigueur passer pour vierge ou pour quelque chose d'analogue : son mari, brave officier de marine, n'avait posé, disait-on, qu'une demi-heure dans la couche nuptiale (c'était pendant les guerres de Napoléon). Le flambeau n'était pas encore éteint, qu'on frappa brusque-

ment à la porte du nouvel époux. Hélas! il fallut s'arracher à la molle chaleur de l'édredon et d'une femme aimée, il fallut renoncer à toutes les énivrantes promesses d'une première nuit d'hymen, et partir!... partir pour la guerre, se rendre immédiatement à bord d'un vaisseau qui devait rejoindre l'escadre (je ne sais plus laquelle). Pauvre marié! il eut à peine le temps de mettre ses culottes; on dit même que ne les trouvant pas tout de suite sous sa main, et perdant la tête, il eut le malheur de les demander sans périphrase à la compagne de sa couche et de s'écrier dans son égarement : *Do you know, madam, where are my breeches?* Savez-vous, madame, où sont mes culottes? Aussitôt un cri lamentable s'échappa du lit conjugal, et sa prude

moitié se cachant la tête sous le traversin, pleura bien amèrement d'être la femme d'un homme aussi grossier. Bref, l'infortuné mari passa presque immédiatement de la couche moëlleuse et chaude de l'amour, dans le rude hamac, horrible lit toujours secoué par le mal de cœur et la vague brutale. Encore ne put-il dormir jusqu'au lendemain matin et continuer son mariage en rêve; il fut réveillé en sursaut par un effroyable bruit de tambours: c'était le branle-bas!... et comme il ne se pressait point de sortir du lit, il manqua d'être jeté avec son hamac dans les filets du bastingage; — car on sonnait le combat, les canonniers étaient à leurs pièces. Hélas! le premier boulet fut pour lui,.... et sa veuve, qui ne voulait pas s'exposer une seconde

fois à entendre un homme en chemise lui demander ses culottes, jura qu'elle ne se remettrait plus en puissance de mari.

Madame Wilson était grande, sèche, et d'un blond si pâle que ses cheveux paraissaient tout blancs au soleil. Elle parlait assez purement le français, mais avec une prétention grammaticale si fatigante pour les auditeurs, que mon oreille était moins choquée des continuels barbarismes du notaire, qui hérissait abominablement son langage de termes et de métaphores empruntés à la jurisprudence, et d'articles du code qu'il estropiait en les citant. Madame Wilson, malgré tous les travers et les préjugés étranges dont elle foisonnait, était du reste une excellente femme, pleine de qualités nobles et précieuses qui la fai-

saient universellement estimer. Il y avait encore plusieurs types mâles ou femelles, plus ou moins singuliers, qui représentaient la province environ une fois tous les mois dans le salon de madame d'Hervilly. Mais comme le signalement de ces personnages n'est pas nécessaire à présent, je me dispenserai de le donner. En temps et lieu peut-être leur accorderai-je quelques coups de pinceau, s'ils me paraissent en valoir la peine. Je pourrais bien aussi parler d'une foule d'autres individus qui figuraient plus ou moins souvent à la table et dans les réunions de l'ermitage; mais à quoi bon tremper ma plume dans l'encre pour décrire cinq ou six créatures insignifiantes, dont l'unique mérite était de ressembler à tout le monde, et de n'avoir pas même l'originalité

d'un ridicule. Ceux-là ne faisaient pas de solécismes en parlant; leurs phrases même avaient quelque chose d'arrondi et de potelé qui exhalait un parfum de bonne compagnie; mais nulle pensée, nulle observation neuve ou profonde ne jaillissait de leur conversation creuse et banale, qui n'était que ce jargon d'emprunt qu'on ramasse tout fait dans les cercles et qui parle beaucoup pour ne rien dire.

3

Une Discussion.

Je me rappelle qu'un soir de juin, après un grand dîner, la plupart de ces personnages se trouvaient rassemblés dans le magnifique salon de madame d'Hervilly. Des fenêtres, la vue planait sur un beau jardin

dessiné à l'anglaise, et qu'un joli parc semblait enfermer dans une ceinture de feuillages. Le ciel était pur et brillant d'étoiles; une brise tiède et caressante arrivait par les croisées toutes grandes ouvertes et jouait dans la mousseline des rideaux : on entendait au loin, parmi le bruissement des arbres et des ruisseaux qui descendaient le long de la colline, le chant faible et timide encore du rossignol caché dans les taillis : la brise apportait par intervalle l'âme odorante des fleurs qui parfumait l'atmosphère. C'était une soirée délicieuse.

Les flambeaux n'étaient pas encore allumés; et les premiers rayons de la lune; qui luisaient doucement derrière un massif de verdure, découpaient les carrés lumineux des fenêtres sur le parquet du salon. De-

puis une demi-heure à peu près, la conversation devenait languissante, et madame d'Hervilly, bien qu'elle eût préféré sans doute garder le silence, s'efforçait en vain de ranimer, par des questions vives et spirituelles, l'entretien qui tombait à chaque instant.

M. d'Hervilly paraissait plongé dans ses réflexions; sa physionomie était morne et triste, et son regard demeurait invariablement fixé sur le bouquet d'arbres, sombre encore à sa base, et dont la cîme qui se brodait à jour sur le bleu du ciel était comme inondée de lumière. On devinait facilement à l'air grave et préoccupé de M. d'Hervilly qu'il roulait dans sa tête une pensée douloureuse et pénible. Sa femme avait plusieurs fois tenté de le soustraire à cette con-

templation taciturne, mais il répondait vaguement aux questions, comme s'il ne les eût pas bien comprises, et retombait dans son mutisme. Les fréquentes interpellations du procureur du roi, qui lui grinçaient à l'oreille comme une crécelle, n'avaient pas même le pouvoir d'arracher le penseur à sa rêverie.

Quant au notaire, il n'était point fâché, pour sa part, du silence qui venait de s'établir; et mollement renversé dans un fauteuil, les jambes étendues et croisées, il fermait à demi ses paupières et tâchait de sommeiller un peu, pour faciliter à son gros ventre le travail de la digestion, qui semblait devoir être lourde et paresseuse; car n'ayant pas bien consulté la force et la profondeur de son estomac, il s'était livré

immodérément aux délices d'un pâté de foie gras, qu'il eût mangé sans doute jusqu'au dernier débris, sans l'énergique opposition de sa femme, qui l'avait menacé même de lui faire enlever son assiette par un domestique, s'il continuait de s'abandonner à sa gloutonnerie.

Parmi les convives de M. d'Hervilly, se trouvait un jeune avocat, grand, maigre et jaune, dont le visage flétri et les yeux cerclés de noir trahissaient une santé mauvaise et souffreteuse. M. Derbot était venu prendre les bains de mer et reconstruire à la campagne son tempérament délabré par les plaisirs fébriles de la capitale. Ce jeune défenseur de la veuve et de l'orphelin s'était acquis dans la société parisienne une réputation d'homme élégant, spirituel, libertin,

une réputation de Lovelace qui s'accordait mal avec l'austérité de sa figure pâle, qu'on eût prise volontiers pour celle d'un trapiste amaigri par l'abstinence et le jeûne.

M. Derbot avait une incroyable versatilité de langage qui variait suivant l'âge et la position de ses interlocuteurs. En face des jeunes gens peu sévères dans leurs principes, il jetait bien loin son masque de moralité, et déployait souvent même une verve de libertinage qui effarouchait les moins scrupuleux; mais lorsqu'il avait pour auditeurs des hommes graves et respectables, alors il affichait une rigidité de mœurs presque stoïque, il n'effleurait qu'en tremblant les sujets délicats, et se réfugiait dans une foule de circonlocutions pudibondes qui faisaient admirer sa réserve et la pureté

de ses principes : aussi les mères de famille l'écoutaient d'une oreille charmée, et toutes au fond du cœur le souhaitaient pour gendre.

Depuis quelque temps, surtout, M. Derbot était devenu intraitable sur la morale; lorsqu'on parlait devant lui d'une femme qui avait trahi ses devoirs d'épouse, il pâlissait de colère et se plaignait de l'inertie des lois en présence d'un crime aussi épouvantable, d'un crime enfin qui compromettait la société tout entière.

C'est que M. Derbot était sur le point, disait-on, d'entrer dans une famille riche et noble, et d'épouser une jeune veuve ornée de vingt-cinq mille livres de rentes. Cette dame, belle, aimable, et brillante, n'était pas, certes, un parti à dédaigner, et les notabilités financières de la Chaussée-d'Antin, les

riches célibataires qui avaient passé la quarantaine, tourbillonnaient autour de la veuve en faisant sonner leurs écus. Mais Derbot seul avait su lui plaire; elle était romantique et n'aimait que les visages pâles, les yeux éteints et les poitrines un peu rentrées : avantages que toutes les femmes n'apprécient pas, et que Derbot possédait au suprême degré.

— Eh bien! mon cher et respectable amphitryon, dit le procureur du roi en approchant son fauteuil de M. d'Hervilly, qu'est-ce que vous nous direz de nouveau, ce soir?

M. d'Hervilly, brusquement interrompu dans ses réflexions, fit un léger soubresaut, et regarda quelque temps le magistrat sans lui répondre. Celui-ci renouvela plusieurs fois sa question insipide en l'accompagnant

d'un rire qui n'était rien moins que spirituel.

— Ainsi donc, vous ne savez rien de nouveau, M. d'Hervilly? reprit-il en tirant de sa poche une large tabatière.

— Non, monsieur, répondit un peu sèchement l'amphitryon, comme l'appelait toujours le procureur du roi.

— Eh! mon ami, vous êtes insupportable, dit madame la procureuse d'une voix douce et flûtée; vous voyez bien que M. d'Hervilly compose! et vous l'avez troublé dans ses méditations poétiques. Il préparait sans doute quelque sonnet galant pour les dames,... vous êtes cause que nous n'aurons rien.

— Òh! vous êtes dans l'erreur, madame, répliqua d'Hervilly avec un sourire empreint de tristesse, je ne faisais pas de vers, et votre mari ne m'a nullement dérangé.

J'avoue à ma honte que je ne pensais à rien, et que je suivais machinalement des yeux et de l'esprit l'ascension presque insensible de l'astre mélancolique dont la pâle lumière fait involontairement rêver.

— Je suis organisée comme vous, monsieur d'Hervilly, dit avec un soupir la romantique épouse du fonctionnaire, je contemplerais toute une nuit la lune, sans désirer d'autre bonheur! La lune est mon astre, car je suis comme vous très rêveuse! Je ne puis supporter le soleil!... La lune, n'est-ce pas, monsieur d'Hervilly, c'est le flambeau des âmes sensibles?

Madame d'Hervilly, qui malgré son indulgence et sa bonté était naturellement un peu moqueuse et pardonnait moins aisément à l'afféterie qu'à tout autre ridicule,

fut obligée de se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Oui, continua mollement et presque à demi-voix madame Tripoil, (c'était le nom du procureur du roi) j'aime la lune parce qu'elle éveille de tendres pensées et guide les amans vers l'objet de leur flamme.....

L'intonation de madame Tripoil avait quelque chose de si élégiaque et de si comique à la fois, que madame d'Hervilly ne put réprimer un léger éclat de rire qu'elle étouffa rapidement dans son mouchoir. M. Derbot, dont l'oreille fine avait saisi la phrase étrange de madame Tripoil, fronça le sourcil, et s'apprêta silencieusement à faire jouer l'artillerie foudroyante de la morale contre cette femme inconséquente, dès que l'occasion s'en présenterait.

Il y avait encore dans le salon un autre individu qui paraissait avoir une quarantaine d'années, et dont la figure impassible et grave imposait à M. Derbot. Cet homme, qui ne s'était pas encore mêlé à la conversation, se tenait accoudé sur la balustrade en fer d'une fenêtre; il semblait jouir du vent qui soufflait dans ses cheveux clair-semés et rafraîchissait les artères de ses tempes.

Ce personnage était, je crois, un cousin éloigné de M. d'Hervilly, qui m'en avait parlé plusieurs fois comme d'un voyageur instruit et courageux, d'un homme mûri par l'expérience et qui dans chacun de ses voyages avait laissé en route quelque préjugé. La physionomie de cet homme n'avait rien de prévenant au premier abord, mais bientôt l'œil s'habituait à l'âpreté de ses

traits brûlés par le soleil d'Afrique, et découvrait sous les rides de ce visage fatigué une expression touchante de tolérance et de bonhomie.

M. le comte de Lonender avait profondément étudié les mœurs de toute l'Europe, et partout, dans les capitales les plus civilisées comme dans les villes encore à moitié sauvages, il avait trouvé à peu de chose près les mêmes préjugés et les mêmes incohérences dans l'esprit humain.

Il restait souvent plusieurs années en voyage; et lorsqu'il revenait en France, c'était pour repartir cinq ou six mois après et faire de nouvelles excursions. Cette fois il était venu passer quelques jours auprès de M. d'Hervilly, avant de s'embarquer pour l'Angleterre où des intérêts graves

exigeaient sa présence. M. de Lonender était véritablement né pour les voyages. D'un tempérament sec et robuste, il supportait avec la patience et la force du chameau toutes les fatigues et les privations d'une longue route ; traverser l'Arabie dans toute sa longueur jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb sous les rayons d'un soleil qui dévore, ce n'était pour lui qu'une distraction, qu'une partie de plaisir, une promenade de Paris à Versailles : et toujours vif et bien portant sous les climats les plus opposés, la maladie n'avait de prise sur son corps de fer qu'au sein des villes et dans l'oisiveté des citadins. Aussi M. de Lonender entreprenait-il un voyage de quatre ou cinq cents lieues sans même en prévenir ses amis ; il avait toujours dans son alcôve

une malle toute prête et toute bouclée, de sorte qu'à toute heure de nuit ou de jour, il n'avait qu'à sonner son domestique, faire atteler des chevaux de poste à sa voiture et partir pour Rome ou Saint-Pétersbourg, lorsque bon lui semblait.

— Vous voyez cet homme! me disait quelquefois M. d'Hervilly. Eh bien! dans une vie de quarante années, il a déjà vécu plusieurs siècles, il a parcouru le globe dans tous les sens, il a fait à lui seul autant de chemin que des milliers d'hommes qui s'imaginent avoir voyagé parce qu'ils ont vu Rome et Constantinople. Hélas! et nous, malheureux atômes, nous vivons et nous mourons sans même nous en apercevoir!... nos jours sont enchaînés les uns aux autres comme les flots aux flots, et se ressemblent

tous!... Voilà ce que je me dis souvent lorsque je me promène avec paresse dans les allées de mon jardin ou parmi ces falaises que j'ai tant de milliers de fois labourées de mes pas, sans jamais franchir un espace de quelques lieues: « Tandis que moi, je marche pour marcher, sans but, sans dessein, comme un fou qui se promènerait de long en large éternellement dans une chambre de six pieds carrés, cet homme glisse avec la rapidité du vent sur les mers, et dort chaque nuit sous de nouveaux astres!.. Et pourtant je suis heureux!... Je vois bondir autour de moi des enfans que j'adore!.. Une épouse aimable et vertueuse me laisse à moi toute l'ambroisie de l'existence, et ne garde pour elle que l'amertume qui se trouve toujours au fond du vase! J'ai tort

souvent de me plaindre à Dieu!.. peut-être n'est il pas donné à l'homme de goûter sur la terre un bonheur toujours pur et sans mélange! »

La conversation que madame Tripoil avait essayé de réchauffer un peu s'était bien vite refroidie, et toutes les bouches semblaient frappées de mutisme. M. Tripoil avait beau vocaliser dans un coin du salon quelques roulades en chromatique, personne ne le priait de chanter, car on connaissait trop bien son excessive complaisance; l'on n'osait pas la provoquer, de peur d'être pris au mot et cruellement assassiné jusqu'à minuit de ses fioritures perçantes qui vous entraient dans les oreilles comme autant d'aiguilles.

Enfin les domestiques vinrent allumer

les flambeaux et fermer les fenêtres, à la requête de madame Turpin, la femme du notaire, qui commençait à craindre la fraîcheur de la nuit.

Le comte de Lonender quitta la balustrade sur laquelle il s'appuyait, et s'assit dans un fauteuil, à quelque distance du jeune avocat.

— A propos, dit celui-ci au notaire avec une inflexion de voix mystérieuse, j'ai lu dernièrement à Paris, dans mon journal, que votre ville venait d'être le théâtre d'une affaire bien scandaleuse...

— Monsieur veut parler sans doute, interrompit gravement le notaire, de la rescision de vente pour cause de lésion, que vient d'obtenir M. Pinard contre monsieur...

— Non, non, ce n'est pas cela, repartit

Derbot avec impatience, je veux parler...

— Ah! j'y suis, répliqua le notaire haussant la voix, c'est la séparation de biens qui vient d'être prononcée en justice entre M. Brochar et son épouse, dont la dot avait été mise en péril par...

— Eh! non, monsieur, encore une fois non, reprit Derbot; je ne m'occupe pas d'affaires aussi minimes... Il n'y a point là de quoi fouetter un chat...

— Pas de quoi fouetter un chat! monsieur, répondit aigrement le notaire en sortant tout-à-coup de sa torpeur. Comment, monsieur, une malheureuse femme qui, sans mes conseils, n'aurait plus maintenant de quoi subvenir à l'éducation de quatre mineurs! trois jours plus tard et son mari l'entraînait dans une effroyable déconfiture !...

Savez-vous bien, monsieur, qu'il était temps d'en venir là, et qu'elle aura beaucoup de peine encore à se faire payer ses droits et reprises?...

— Je ne vous dis pas le contraire, monsieur, ajouta Derbot avec un flegme ironique; mais si vous m'aviez permis de m'expliquer tout à l'heure, sans me couper la parole, je n'aurais pas eu le regret de vous entendre parler si long-temps en pure perte, avec une éloquence chaleureuse et pathétique, digne vraiment d'être mieux employée.

Le notaire crut devoir remercier l'avocat par une salutation gracieuse, et d'une voix sensiblement radoucie :

— Pardon, monsieur, dit-il; mais j'ai beau consulter mes souvenirs, en vérité,

je ne sais pas à quelle autre affaire scandaleuse vous faites allusion?

— Je parie que monsieur Derbot voulait parler de l'assassinat de cette pauvre madame Garnier, dit en soupirant la femme du notaire.

— Justement, madame, répondit Derbot.

— Mon mari est incroyable! il ne rêve que contrats de vente et stipulations. Les notaires ont des manies!... Eh bien! monsieur, vous avez donc lu dans le journal ce meurtre infâme! cet abominable guet-apens?

— Qu'appelez-vous guet-apens, madame, répliqua d'un ton solennel le jeune avocat. Je ne vois dans ce meurtre qu'une punition juste, un châtiment mérité qui devrait toujours atteindre le crime!

— Quoi ! monsieur ! dit la femme du notaire en levant les mains au plafond, quoi ! vous êtes du nombre de ceux qui approuvent cette infernale atrocité !... Une pauvre femme sans défense ! la tuer d'un coup de poignard, parce que... Oh ! c'est atroce !

— Oui ! c'est atroce, madame ! continua chaleureusement Derbot ; mais ce qu'il y a de plus atroce encore, c'est de tromper son mari, c'est de lui imprimer au front un stigmate de ridicule ineffaçable !... ce qu'il y a d'atroce, madame, c'est de jurer à un homme qu'on lui sera fidèle jusqu'à la mort, et de profaner sous d'adultères caresses la sainteté du lit conjugal !

La voix du jeune avocat retentissait forte et vibrante comme dans l'enceinte d'une cour d'assises ; les yeux lui sortaient de la tête, et la

pâleur de ses joues avait fait place au vermillon sinistre qui monte au visage des poitrinaires, lorsqu'une violente passion les agite. Il se croyait à l'audience, et s'était posé dramatiquement devant la femme du notaire comme devant sa partie adverse, tout prêt à la foudroyer sous le formidable tonnerre de ses argumens. Le procureur du roi, voyant que la discussion commençait à s'échauffer, écouta d'abord de toutes ses oreilles pour savoir de quoi il s'agissait; en même temps il élaborait dans sa tête quelque maxime victorieuse qui pût trancher d'un coup le nœud gordien de la querelle.

— Mais songez donc, monsieur, reprit la femme du notaire, songez donc que cette pauvre madame Garnier avait pour mari un monstre, un monstre inhumain, qui

jouait, buvait, et la rouait de coups... Vous m'avouerez, monsieur, qu'une malheureuse femme qu'on maltraite est bien dans son droit, quand.....

— Non, non, non, mille fois non! madame, interrompit Derbot avec l'énergie d'une conviction profonde; une femme adultère n'est jamais dans son droit, et tout mari qu'on outrage dans son honneur a raison, mille fois raison, de laver dans le sang de l'épouse criminelle et dans le sang du complice la plus irréparable des injures...

— Eh mon Dieu! puisqu'elle est irréparable cette injure, répliqua impétueusement madame Turpin, à quoi bon répandre le sang d'une pauvre infortunée qui n'en peut mais?...

— Oh! ma foi! voilà une étrange mo-

rale! dit l'avocat en se tournant vers le notaire qui, la bouche béante, ne pouvait jeter un mot dans le feu roulant de la discussion, j'ai peine à croire que monsieur votre mari s'en accommode! Quant à moi, qui ne plaisante point sur le chapitre de l'honneur, si je surprenais ma femme...

— Doucement, doucement, monsieur, bégaya le notaire qui n'aimait pas les allusions, croyez que je suis tout aussi jaloux qu'un autre... de mon honneur, s'entend !... Oh! oh! oh! je ne suis pas homme, je vous jure, à plaisanter en pareille matière, et si madame Turpin m'avait jamais donné l'ombre même d'un soupçon...

— Eh bien! monsieur, qu'est-ce que vous auriez fait? demanda madame Turpin en hochant la tête d'une manière tant soit peu menaçante.

— Je n'aurais jamais rien voulu croire, répondit le notaire en baissant d'un ton. Dieu merci! j'ai une perle pour épouse, et mon honneur est en sûreté dans ses mains!

— Les mains d'une perle! pensa le comte de Lonender avec un sourire. Voilà qui est original.

— Certainement, reprit la femme du notaire, ce n'est pas M. Turpin qui se couvrirait lâchement du sang d'une femme!...

— Oh! non, sans doute, ajouta madame Tripoil qui, trouvant la conversation de son goût, alla se placer auprès de madame Turpin pour lui prêter main-forte. M. Turpin est un homme trop généreux!

— Je suis loin de contester les sentimens généreux de M. Turpin, répliqua Derbot avec une inflexion mordante; mais que diantre! s'il voyait un homme...

Un léger éclat de rire se fit entendre, et le visage débonnaire de M. Turpin s'empourpra jusqu'aux oreilles.

— Oh! dans ce cas là, dit M. Turpin avec un admirable sang-froid; je ne sais pas trop ce que j'aurais à faire...

— Comment! s'écria M. Tripoil en se levant brusquement de son fauteuil, et se plaçant les bras croisés en face du notaire ébahi, dans ce cas là vous hésiteriez, vous, monsieur, vous officier ministériel!... Je n'aurais pas cru cela de monsieur Turpin!

— Et que diable voudriez-vous donc que je fisse? repartit le notaire dont la figure perplexe acquérait de seconde en seconde une expression plus comique.

— Eh! monsieur, ce qu'un homme d'hon-

neur fait en pareille circonstance! répondit majestueusement le procureur du roi.

— Sans aucun doute, monsieur, ajouta madame Tripoil; il est permis à un homme d'honneur de se battre en pareil cas.

— Et vous auriez le choix des armes, en qualité d'offensé, poursuivit madame Turpin d'un air martial; n'est-ce point là un assez beau privilége?

— Le duel! s'écria le procureur du roi avec feu, le duel! avez-vous donc perdu la tête, madame Tripoil?... Non, le duel est une chose immorale, absurde en cas d'adultère!... et d'ailleurs, on doit toujours procéder par la voie légale, par la voie des tribunaux.

— Quant à moi, repartit l'avocat d'un accent terrible, je ne vois qu'une manière, une seule, de venger notre honneur conjugal!...

c'est d'exterminer les deux coupables au sein même du crime, c'est d'exécuter dans toute sa rigueur et sans autre forme de procès l'article 324 du Code pénal, § 2, qui dit expressément que...

— Que « dans le cas d'adultère, prévu par l'article 336, interrompit le notaire avec une merveilleuse volubilité, comme s'il eût craint d'être interrompu lui-même au milieu de sa citation, le meurtre commis par l'époux sur son épouse ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprendra en flagrant délit dans la maison conjugale, est excusable. »

— Excusable, dit avec douceur M. d'Hervilly qui suivait depuis quelque temps la conversation sans y prendre part; excusa-

ble devant les hommes, mais Dieu juge autrement peut-être.

— J'ai peine à croire, monsieur, répondit gravement le procureur du roi, qu'en cette matière Dieu juge autrement que le ministère public. D'ailleurs, monsieur, excusable ne signifie pas exempt de tout blâme, de tout délit: le terme *excusable* implique une certaine désapprobation, bien légère, il est vrai, mais qui pourtant existe et qui se manifeste à l'égard du prévenu par un commencement de poursuites, lesquelles souvent même ne s'arrêtent point à la chambre des mises en accusation.

— Sans doute, sans doute, ajouta M. d'Hervilly, mais nous savons tous, que c'est uniquement pour la forme, et que la plupart du temps cette chambre dé-

clare, qu'il n'y a pas lieu de suivre. Au surplus, un homme peut comparaître sans crainte en pleine cour d'assises, les mains rouges encore du meurtre de sa femme adultère!... il est bien sûr d'être acquitté d'avance, et de trouver des admirateurs sur le banc même des jurés qui d'une bouche unanime le proclameront innocent.

— Quoi donc! voudriez-vous, mon cher monsieur d'Hervilly, répliqua Derbot d'une voix mielleuse et persuasive, voudriez-vous que des pères de famille, de respectables citoyens engagés eux-mêmes dans les liens sacrés du mariage, prononçassent le *oui* fatal qui dévoue à la hache du bourreau? voudriez-vous qu'ils fissent tomber sur l'échafaud des assassins la tête d'un père de famille et d'un époux qui n'a pas transigé avec

le deshonneur, et qui dans un transport de courroux bien légitime, bien naturel, a puni de sa propre main une infâme que l'insuffisance des lois encourageait au crime?...

— Non, certes, monsieur, je ne voudrais point qu'on usât d'une semblable rigueur envers un homme aussi cruellement outragé dans ses affections les plus chères, lorsque, dans un premier transport, il saisit une arme et tue!... Ce que je veux c'est qu'il soit bien constaté, et cela par des preuves irréfragables, que cet homme n'a pas agi de sang-froid, par guet-apens, mais sans avoir apprêté l'arme, sans avoir prémédité l'homicide, ne fût-ce qu'une seconde!... Autrement, monsieur, je le regarde comme un assassin, et je demande qu'il soit jugé, puni comme tel!.. sinon de la mort, au moins d'un

châtiment grave et sévère qui apprenne à l'homme ce que pèse le sang de l'homme, lorsqu'il est répandu, ce sang, par la violence et l'assassinat.

— Très-bien, mon ami, dit à voix basse le comte de Lonender en serrant avec affection la main de M. d'Hervilly. Je vous aime, et surtout je vous estime!.. Les misérables préjugés du monde n'ont pas corrompu votre cœur.

Une étrange contrariété se peignit dans le visage bilieux du jeune avocat, qui ne sachant comment réfuter les paroles sages et mesurées de M. d'Hervilly fut plusieurs fois au moment de trancher la discussion par des personnalités amères; mais il comprit que des injures n'étaient pas des argumens, et préféra se contenir.

— Ainsi donc, monsieur, dit l'avocat d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, vous n'avez de commisération que pour l'épouse infidèle et son lâche complice qui vient furtivement nous dérober l'honneur; mais vous êtes sans pitié pour l'honnête homme, le père de famille qu'on ose outrager dans sa propre maison, et qui se venge!...

— Non, monsieur, non, je ne suis pas sans pitié pour cet homme, reprit avec chaleur M. d'Hervilly; je le plains du profond de mon âme, comme un infortuné qui perdrait à la fois tout ce qu'il a de plus cher au monde, tout, jusqu'à l'espérance!

— Vous oubliez l'honneur, monsieur, interrompit Derbot avec un geste emphatique, qui fit sur M. Turpin une vive impression.

Placé entre deux orateurs, M. Turpin le notaire partageait presque toujours l'opinion de celui qui venait de parler.

— Au fait, murmura M. Turpin en secouant la tête, l'honneur doit passer en première ligne.

— L'honneur ! l'honneur ! répéta M. d'Hervilly en souriant d'un air mélancolique. C'est un grand mot sans doute, et que chacun de nous interprête à sa manière!.. l'un se croit deshonoré parce qu'un misérable pamphlétaire a fait pleuvoir sur lui de calomnieux libelles, l'autre, parce qu'un fat bouffi de sottise et d'insolence l'a coudoyé rudement sous un vestibule de théâtre; un autre enfin parce que sa femme ne s'est pas respectée elle-même !...

— Oh ! monsieur, c'est une étrange phi-

losophie que la vôtre, permettez-moi de vous le dire! s'écria Derbot ne se possédant plus. Pour moi, je vous le répète, je ne suis pas si philosophe sur le chapitre de l'honneur, et c'est peut-être le seul outrage que je ne croirais pas encore assez lavé par des torrens de sang... Oui, monsieur, je pardonnerais, je crois, plutôt un soufflet!... un soufflet!...

— Je ne pense pas absolument comme vous là-dessus, monsieur Derbot...

— Oh! ni moi non plus, ajouta le notaire en plongeant deux doigts dans sa tabatière. Un soufflet est une rude chose à digérer! Je le sais, moi qui vous parle, car il n'y a guère plus de cinq ou six ans, j'ai reçu un soufflet!...

— Taisez-vous donc, monsieur Turpin,

dit à demi-voix la femme du notaire, en le secouant par la manche, est-ce qu'on se vante de ces choses-là? vous êtes d'un ridicule!...

— Comment, ridicule! madame Turpin, continua le notaire. Vous avez donc la mémoire bien courte? n'ai-je pas tiré de cet affront une vengeance proportionnée au délit?... n'ai-je pas fait punir le coupable d'un mois d'emprisonnement et de seize francs d'amende?

— Oui, c'est glorieux! dit madame Turpin, je vous conseille de vous taire.

Pendant cette légère discussion conjugale, le dialogue ne s'était pas interrompu, et continuait plus vif et plus opiniâtre entre l'avocat et M. Dervilly.

— Non, reprenait ce dernier chaleu-

reusement, notre honneur est à nous, et personne au monde, pas même notre femme, n'en peut disposer.

— Eh bien! alors, monsieur, n'éclatez donc pas de rire lorsqu'un homme minotaurisé passe dans la rue à côté de vous!...

— Moi rire, monsieur, rire parce qu'un homme souffre!... autant vaudrait rire aux éclats lorsqu'un malheureux pleure sur une tombe!... Oh! non, monsieur, je ne ris pas si facilement, moi!... c'est le monde qui rit, c'est le monde qui, dans son impitoyable et atroce folie, montre au doigt l'homme qui pleure, l'homme honnête et paisible auquel un scélérat est venu ténébreusement voler le bonheur!...

— Au moins, monsieur, poursuivit Derbot avec une inclination de tête ironique-

ment approbative, je vois avec plaisir que ce crime ne trouve pas entièrement grâce à vos yeux, et que vous qualifiez de scélérat l'homme assez vil, assez infâme pour jeter l'adultère au sein d'un ménage et glisser parmi les enfans légitimes des bâtards, ou plutôt des voleurs qui partagent plus tard avec les héritiers naturels un héritage auquel ces derniers seuls avaient droit.

— Je vois malheureusement cela tous les jours, dit le notaire.

M. Tripoil, qui depuis quelque minutes seulement avait saisi le fil de la discussion, jugea qu'il était convenable, comme représentant du ministère public, de jeter le poids de sa parole dans l'un des bassins de

la balance, qui vacillait encore incertaine entre les deux adversaires.

— Il fallait des garanties à la société ! dit M. Tripoil d'un ton nazillard, il fallait que la plus sacrée des institutions humaines, le mariage, fût déclarée inviolable, et demeurât placée éternellement sous la protection et la sauve-garde, j'oserai même dire sous l'égide formidable de la loi !... Oui, messieurs !... voilà pourquoi nous avons sagement inséré dans le Code pénal cet indispensable et terrible paragraphe, qui dans une législation aussi douce que la nôtre remplace les effrayans supplices que les anciens Romains infligeaient à l'adultère et qui répugneraient aujourd'hui à nos mœurs épurées par le christianisme et la civilisation.

M. Tripoil fut obligé de rompre par le

milieu sa longue période, car la respiration lui manquait, et son visage bleuissait comme celui d'un homme qu'on étrangle. Il reprit haleine et continua :

— Je disais donc que le plus sublime des articles du Code pénal est l'article 324, paragraphe 2, qui, sans tirer hors du fourreau le glaive de la loi pour châtier un crime que l'empereur Auguste punissait de la mort, suspend néanmoins par un cheveu l'épée tranchante de Damoclès sur le front de l'épouse adultère et de son téméraire complice, en abandonnant, pour ainsi dire, leur existence à la fureur de l'époux outragé, qui, s'il les frappe l'un et l'autre dans la consommation du crime, n'est passible d'aucune peine... ouf!

M. Tripoil suait à grosses gouttes, et sa

voix devenait rauque et voilée de fatigue.

— J'ai toujours professé la plus sincère admiration pour le susdit paragraphe, dit M. Turpin.

— Et moi, messieurs, ajouta M. d'Hervilly d'une voix énergique et grave, je voudrais pouvoir rayer à tout jamais du Code pénal ce dangereux article qui promet l'impunité à l'homicide, et sanctifie le poignard dans les mains de l'aveugle colère!... Eh! croyez-vous, messieurs, que sans l'épouvantable privilège qu'assure au mari ce paragraphe 2 que vous admirez tant, croyez-vous qu'il se trouverait en France un homme assez violent, assez peu maître de son bras, pour immoler à la fois deux têtes que les apparences peut-être accusent et qui ne sont pas coupables, ou dont le crime

quoique affreux et punissable ne mérite pourtant pas l'échafaud!...

En effet, dit M. Turpin, déployant un large mouchoir à carreaux, tout nuancé de tabac, tuer deux créatures de Dieu pour cela, pour... c'est un peu rude!

— C'est avoir la main leste! ajouta madame Turpin.

— On voit bien, messieurs, que vous avez fait le Code! poursuivit tristement madame Tripoil. Quant à moi, je n'ai jamais été partisan de ce vilain article qui vous donne à vous, messieurs, droit de vie et de mort sur nous autres pauvres femmes qui sommes toujours les victimes!

— En vérité, ma chère, dit madame Wilson qui s'était jusqu'alors renfermée dans sa pruderie anglaise, sans daigner prendre

part à cette discussion qu'elle trouvait d'une nature un peu choquante, est-ce que vous avez une loi qui permet à un mari de tuer sa femme?...

— Oui, madame, s'empressa de répondre M. Turpin, mais seulement en cas d'adultère et de flagrant délit; cas rare, par bonheur.

— Oh! oh! oh! mais c'est une chose affreuse, horrible, féroce! soupira madame Wilson, en joignant les mains. Oh! ce n'est pas en Angleterre qu'on souffrirait une loi pareille!

— Mille pardons, madame, repartit le comte de Lonender à demi-voix, la même loi existe en Angleterre, à fort peu de chose près, ainsi que dans presque tous les pays du monde; ce qui prouve, madame,

que la civilisation a beaucoup à faire encore chez nous comme partout ailleurs.

— Ah! mon Dieu! dit l'Anglaise en tressaillant, si j'avais su cela, je ne me serais jamais mariée!

Cependant le débat redoublait de fougue et de chaleur, depuis que M. Tripoil était venu prêter à l'avocat époumonné l'appui de son éloquence cicéronienne.

— Mais alors, monsieur, disait Derbot tout hors d'haleine, si vous contestez au mari le droit de se venger lui-même lorsqu'il trouvera sa femme dans les bras d'un homme, il faudra donc que l'offensé dévore silencieusement sa honte et demeure là, paisible et les bras croisés, tandis qu'on lui ravit l'honneur!... Eh bien! monsieur, abolissez plutôt le mariage, puisque ce

n'est plus alors qu'une espèce de prostitution légale, un manteau commode dont s'enveloppe une femme pour se livrer sans péril et sans crime à toute son intempérance !..... puisqu'une épouse adultère pourra marcher le front haut sans avoir rien à redouter de l'époux qu'elle brave et de la vengeance des lois !

— Permettez ! permettez, répliqua le ministère public avec un léger claquement de langue, en signe de désapprobation ; vous allez trop loin, mon jeune ami, quand vous semblez vouloir faire entendre qu'une femme peut impunément tromper son mari. Une pareille insinuation, monsieur, si je ne la relevais pas, laisserait croire que nos législateurs, en rédigeant le Code

pénal, ont omis un article important, et manifesté par là, monsieur.....

— Ah! monsieur, je sais très-bien comme vous..... interrompit l'avocat.

— Permettez, permettez. Je disais donc qu'il semblerait par là que nos législateurs, en omettant de prononcer des peines contre l'adultère, ont manifesté pour ce crime une indulgence blâmable. Mais non, monsieur, non, le Code pénal est précis, clair, formel à cet égard. Voilà ses propres mots, article 337 : *La femme convaincue d'adultère subira la peine de l'emprisonnement pendant trois mois au moins et deux ans au plus.*

— C'est le texte! ajouta M. Turpin, le visage rayonnant de satisfaction; mais plus bas, il est vrai, nous lisons ce correctif :

Le mari restera le maître d'arrêter l'effet de cette condamnation, en consentant à reprendre sa femme.

M. Derbot haussa les épaules; M. d'Hervilly ne put s'empêcher de sourire.

— Mais ce n'est pas tout, monsieur, poursuivit le procureur du roi avec un air de triomphe, la loi vous donne aussi des armes contre le profanateur de votre couche; elle dit expressément, article 338 du même Code : *Le complice de la femme adultère sera puni de l'emprisonnement pendant le même espace de temps, et, en outre.....*

— Eh pardieu! je sais mon Code, monsieur, interrompit l'avocat, perdant patience; et c'est parce que je sais mon Code, que la peine ne me paraît point égale au crime. En vérité, n'est-ce pas une pitié, une

dérision, que de faire condamner à 100 fr. d'amende et 2,000 fr. au plus un homme qui m'a pris mon honneur!..... On envoie au bagne celui qui force une porte pour me voler ma montre, et la loi n'estime mon honneur que 100 fr. et 2,000 fr. au plus!.....

— En effet, monsieur, dit froidement d'Hervilly, c'est bien peu! et la bonhomie d'un pareil article, lequel est sur la même page que ce terrible paragraphe 2 vraiment *draconien*, me paraît avoir quelque chose de souverainement grotesque.....

— Grotesque! répéta le procureur du roi, scandalisé.

— Oh! très grotesque, reprit en secouant la tête M. d'Hervilly; car enfin, ou votre honneur, comme vous l'appelez,

vaut plus que tout ce qu'il y a d'or sur la terre, ou bien il ne vaut pas une seule goutte de sang humain; et lorsque votre Code ne prononce pas la peine de mort contre l'épouse adultère et son complice, il me semble horriblement injuste, horriblement absurde, de laisser au mari qui n'est qu'un homme comme un autre, sujet à l'erreur et au crime, le droit, le droit monstrueux de commettre un double homicide, et de se constituer à la fois juge et bourreau.

— Aimeriez-vous donc mieux, riposta Derbot avec une certaine aigreur, qu'en vertu d'un article additionnel on tranchât la tête aux adultères?

— Non! mais j'avoue qu'un pareil article, malgré toute sa barbarie, serait plus sage

et moins dangereux que l'autre ; car du moins cet article ne serait pas une arme aveugle et meurtrière entre les mains d'un seul homme qui peut avoir un intérêt quelconque à verser un sang dont il n'aura pas à répondre devant la loi !..... Du moins, il y aurait jugement, sentence ; et la condamnation ne serait pas arbitraire et sans appel !

— Au fait ! dit le procureur du roi, d'un air capable, nos législateurs actuels n'auraient pas tort peut-être, pour arrêter dans son cours le débordement de la licence, non, je crois qu'ils n'auraient pas tort de procéder au rétablissement de la loi *Julia*, cette fameuse loi qui punissait de mort l'adultère, et, le qualifiant de crime public, voulait que l'accusation en fût par consé-

quent publique et permise à tout le monde.

— Ah! bon Dieu! s'écria madame Tripoil, visiblement émue, quel est donc le monstre qui a pu inventer une loi pareille?.....

— C'est l'empereur Auguste, Madame, répondit le notaire.

— Ah! monsieur Turpin, il n'avait pas d'entrailles!

— Calmez-vous, Madame, ajouta le notaire, en absorbant une large prise de tabac, il fut la première victime de cette loi, qui frappa ses propres enfans.

— Dieu est juste, monsieur Turpin.

— Ainsi donc, monsieur Tripoil, dit le comte de Lonender avec un sérieux imperturbable, vous êtes pour le rétablissement de la loi *Julia*? N'aimeriez-vous pas mieux

qu'on imitât l'empereur Théodose, qui fit abandonner une femme convaincue d'adultère à la brutalité d'une populace féroce et lascive?

— Fi! quelle horreur! s'écrièrent ensemble madame Turpin et madame Tripoil.

— *Ho! very shocking!* balbutia l'Anglaise en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

Le procureur du roi témoigna par un signe de tête improbatif, qu'il ne goûtait pas le moins du monde la loi de l'empereur Théodose, et qu'il préférait un autre mode de répression plus effrayant à la fois et plus moral.

— Pencheriez-vous, continua M. de Lonender, pour le Code Spartiate, qui infli-

geait à l'adultère le même supplice qu'au parricide?

— Non, monsieur le Comte, non, dit le magistrat d'un air sentencieux, c'était bon du temps de Lycurgue. Autres temps, autres mœurs! Je préfère de beaucoup la loi *Julia.*

— Ne pensez-vous pas, monsieur, reprit gravement le comte, ne pensez-vous pas que pour inspirer à la débauche une frayeur salutaire, on pourrait procéder chez nous à la manière des vieux Saxons, qui brûlaient à petit feu la femme adultère, et sur ses cendres élevaient une potence où l'on attachait le complice?

Le procureur du roi demeurait la bouche ouverte, et comme pétrifié.

— Je pourrais bien encore, monsieur

Tripoil, vous offrir un supplice ingénieux qui fait honneur à la vieille Pologne, et qui, certes, est de nature à terrifier les imprudens qui seraient tentés de séduire une femme mariée. C'était là un supplice épouvantablement logique, et qui tranchait dans le vif toute liaison criminelle!

— Vous me faites frémir, monsieur le comte, dit madame Tripoil.

— Il ne serait pas nécessaire, monsieur, de déployer un pareil luxe de pénalités, reprit l'avocat dont la bile commençait à se refroidir; et pour mettre un frein à l'adultère, qui fait chaque jour des pas de géant, il suffirait, je crois, d'en user à l'égard des femmes coupables de ce crime, comme jadis en Angleterre.....

— Et que leur faisait-on à ces pauvres

créatures? demanda madame Tripoil avec une inflexion dolente.

— On les défigurait, madame, en leur coupant le nez et les oreilles, repartit Derbot, dont le visage acariâtre s'illumina d'un malicieux sourire.

Madame Tripoil laissa échapper un cri de saisissement.

— Monsieur!... bégaya-t-elle d'une voix tremblante, ce que vous dites là est horrible!... On ne devrait jamais plaisanter sur des choses aussi sérieuses!

— Je ne plaisante pas, madame, reprit l'avocat, dont les traits se rembrunirent tout-à-coup. Ce qu'une femme a de plus cher au monde, c'est la beauté de son visage, et je n'en connais pas une qui fût prête à la sacrifier pour un amant. Aussi,

j'ai la conviction profonde que cette vieille loi anglaise, mise en vigueur parmi nous, ferait disparaître en moins d'une année l'adultère du sol de la France.

— Je ne crois pas, monsieur, dit flegmatiquement le comte de Lonender; personne en France ne gagnerait à cette loi, et beaucoup de femmes y perdraient leur nez. Voilà tout.

— Pour ma part, ajouta le notaire, je donnerais volontiers mon vote au rétablissement de cette loi polonaise, qui me semble une vraie peine du talion. J'ai toujours été partisan de la peine du talion.

— Fi, Monsieur, dit madame Turpin.

— Toutes ces lois sont effroyables, continua M. d'Hervilly, et bien dignes vraiment des âges barbares qui les ont enfantées;

mais franchement, sans badinage, elles me paraissent infiniment plus justes, plus raisonnables, et surtout moins dangereuses que ce paragraphe de notre Code pénal, qui bouleverse tous les principes de justice et de législation, en conférant à l'homme offensé le droit exorbitant de se venger par ses propres mains, comme s'il n'y avait pas en France des tribunaux et des juges. Tous ces Codes féroces des anciens temps ne frappaient au moins que le crime en vertu d'une sentence publique, et l'accusé pouvait se défendre, sans craindre une exécution immédiate ; mais aujourd'hui, dans notre France civilisée, un homme, un simple citoyen, lorsqu'il est outragé dans son honneur conjugal, ou croit l'être, — car l'ivresse ou toute autre passion violente peut tromper

la vue —, eh bien! cet homme, ce mari qui soupirait déjà peut-être après le veuvage, n'a qu'à prendre un poignard et tuer sa femme, accomplir même un double meurtre, sans qu'il lui en coûte un cheveu de la tête, absolument comme s'il avait tué dans un cas de légitime défense deux brigands qui lui mettaient le couteau sous la gorge.....

— Sans doute! monsieur, interrompit l'avocat, il peut les tuer comme deux brigands! comme deux assassins! comme on tuerait enfin des loups enragés!

— Mais vous admettez, monsieur, qu'un homme peut être abusé par les apparences et massacrer, dans un moment de fureur et d'hallucination, deux personnes parfaitement innocentes qui n'auraient pas eu la

moindre peine à se disculper, s'il leur eût laissé seulement deux minutes.

— Mais il est impossible de se tromper à ces choses, monsieur, repartit l'avocat.

— Je pourrais vous citer des exemples, monsieur, qui prouvent que cette fatale erreur est malheureusement trop fréquente; mais supposons qu'en pareille circonstance l'erreur soit impossible, qui vous dit que plus d'une fois un homme pervers, plein de passions mauvaises, et voulant briser à tout prix le nœud d'un mariage qui le gêne, n'a pas conçu en silence et sans complice une infernale machination, et fait tomber une épouse innocente dans un affreux guet-apens, pour se débarrasser d'elle.....

— Ah! monsieur, interrompit Derbot avec un sourire d'incrédulité sardonique,

depuis la construction de l'arche, pareil fait n'a pas été consigné dans les fastes judiciaires.

— La justice des hommes ne sait pas tout, monsieur, répliqua solennellement d'Hervilly. Ce que je viens de vous dire n'est qu'une hypothèse, une supposition romanesque, j'en conviens, mais qui pourtant n'a rien d'invraisemblable, de matériellement impossible? Il est vrai qu'un pareil cas échéant, il serait fort difficile d'en constater l'évidence et de convaincre pleinement un homme d'assassinat prémédité, quand la malheureuse femme n'est plus là pour faire éclater son innocence.....

— Encore une fois, Monsieur, reprit Derbot avec impatience, à quoi bon discuter un fait imaginaire qui ne s'est jamais

présenté et qui ne se présentera jamais?.....

— Il s'est présenté, monsieur, interrompit le comte de Lonender d'un accent de voix grave et profond, je vous donne ma parole d'honneur qu'il s'est présenté, et moi-même j'en fus témoin! . . . C'est une histoire effrayante et sombre, qui m'a long-temps poursuivi de lugubres souvenirs dans mes voyages lointains et plus d'une fois m'a fait dresser les cheveux sur la tête, à moi, qui pourtant ne suis pas visionnaire, et qui ai vu de terribles scènes depuis quarante ans que je suis au monde.

L'air, l'accent, le regard du comte avaient quelque chose d'expressif, d'ému, qui fit courir un frisson dans toute l'assemblée.

— Oh! je vous en conjure, dit madame

Turpin, en se penchant â l'oreille de madame d'Hervilly, priez M. votre parent de nous raconter cette histoire. J'aime de passion les aventures tragiques.

— Cette histoire, monsieur, continua le comte, est vraie ! ce n'est point un roman fait à plaisir, bien qu'elle soit terriblement dramatique, et capable de rendre pâles à tout jamais les partisans de l'article 324 du Code pénal.

— Mon cher cousin, dit gracieusement madame d'Hervilly, faites-moi le plaisir, je vous prie, de nous raconter cette histoire, car toutes ces dames brûlent de l'entendre. N'est-il pas vrai, mesdames?

— Oui! — oui! — oui! dirent tour à tour, avec un accent de curiosité enfantine, madame Turpin, madame Tripoil et la prude

Anglaise, qui ajouta à demi-voix et pour l'acquit de sa conscience: « oui, pourvu qu'elle ne contienne rien de shocking. »

— Mais cette histoire est longue, ma chère cousine, dit M. de Lonender, et je ne puis en abréger les détails, sans la rendre inintelligible et presque insignifiante.

— Ne passez rien, ne passez rien, monsieur le comte, s'écria madame Tripoil avec empressement.

— Mais je vous préviens, mesdames, que minuit sonnera peut-être avant que j'aie atteint le dénouement sur lequel repose toute cette histoire, qui me paraît contenir une grande et utile leçon, une vérité morale de haute importance pour la civilisation et la société.

— Il n'est pas encore neuf heures, dit

madame Turpin, en regardant à sa montre, et cette excellente madame d'Hervilly nous permettra, j'en suis bien sûre, de ne pas lui faire nos adieux avant la fin de cette épouvantable anecdote.

— Je serais vraiment désolé de faire coucher si tard M. Derbot, qui n'est pas encore dans un état de santé parfaite, reprit le comte; mais je tiendrais particulièrement à ce qu'il entendît jusqu'au bout ce drame sombre, dont je lui garantis l'authenticité, et qui peut-être le fera chanceler dans quelques-uns des principes qu'il vient d'émettre tout-à-l'heure relativement au mariage.

— Très bien, monsieur le comte, répondit l'avocat, en se mordant la lèvre d'un air piqué, je ne demande pas mieux que de me laisser convaincre. Nous verrons bientôt

si votre histoire peut ébranler en moi des principes fondés sur l'expérience, l'étude et la réflexion.

— Monsieur Derbot, dit à voix basse la femme du procureur du roi, en accompagnant sa phrase d'un regard humide et languissant, j'espère que vous accepterez ce soir une place dans ma voiture, pour retourner à la ville?....

— Avec infiniment de plaisir, madame, mais c'est trop de bonté, répondit l'avocat d'un ton mielleux et galant, qui chatouilla voluptueusement le cœur sensible de madame Tripoil.

Il se fit un instant de silence, pendant lequel les fauteuils remuèrent; et chacun alla s'asseoir suivant sa convenance, ou plutôt sous l'impulsion de cet aimant secret

dont le centre est au cœur, et qu'on nomme sympathie, — Madame Tripoil auprès du Lovelace poitrinaire, le notaire à côté du procureur du roi, madame Turpin à quelques lignes du comte de Lonender, et d'Hervilly près de sa femme, sur le même canapé. Quant à madame Wilson, elle n'avait pas bougé de son fauteuil.

Le comte de Lonender sembla se recueillir un moment; son front se pencha sur l'une de ses mains, et se couvrit tout à coup de rides profondes, comme un lac au souffle de l'ouragan.

— Je crois vous avoir appris tout à l'heure, dit-il enfin, que cette lugubre tragédie bourgeoise dont j'ai connu les principaux acteurs, s'était jouée en quelque sorte devant moi. Si je n'ai pas assisté en

personne aux terribles scènes intimes, ainsi qu'au dénouement de cette histoire, je n'en serai pas moins narrateur fidèle et véridique; car tous ces ténébreux détails, je les tiens du seul être au monde qui pouvait les fournir sans être soupçonné de mensonge et de calomnie. Peut-être, dans le cours de ce noir récit, me faudra-t-il employer des réticences que vous apprécierez facilement, altérer de temps à autre quelques noms de personnages que je voudrais laisser inconnus; mais l'histoire n'en sera pas moins la même, et je vous la dirai telle qu'on me l'a dite, fatale et mystérieuse, une nuit d'hiver, près d'un lit de mort. Qu'importe, d'ailleurs, de quelle manière la connaissance de ces faits me soit parvenue?...

je puis vous jurer qu'ils sont véritables ; et si de secrets motifs ne me permettent pas de lever entièrement le voile qui les couvre, j'ai néanmoins l'espoir que personne dans cette assemblée ne m'adressera des questions auxquelles la délicatesse m'empêcherait de répondre, et qui me seraient pénibles.

Une avide curiosité se peignait sur tous les visages ; toutes les bouches étaient muettes, béantes, tous les yeux fixes et dirigés sur la figure impassible du comte, qui, après quelques minutes de silence et de réflexion, prit la parole au milieu de son auditoire attentif.

HISTOIRE.

I

Un ancien agent de change que je nommerai Ferrard, après avoir amassé en quelques années une fortune considérable s'était fort avantageusement défait de sa charge : M. Ferrard était un de ces hommes, comme nous en avons tous

vu, qui, sans avoir un grand fonds de malice et d'habileté, ont constamment le vent en poupe dans toutes leurs entreprises, et abordent victorieusement où les autres échouent. M. Ferrard n'était pas un gros capitaliste en commençant; mais comme il ne manquait pas de prudence et d'un certain à-propos, il ne jouait pour ainsi dire qu'à coup sûr, autant néanmoins qu'on peut jouer à coup sûr dans l'honnête tripôt de la Bourse. Outre les énormes bénéfices de ses opérations financières, M. Ferrard avait une belle et solide clientelle qui faisait continuellement affluer le Pactole entre les mains de cet heureux spéculateur ; et chaque fois qu'il jetait ses filets dans les eaux troubles de l'agiotage, l'estimable agent de change les ramenait pesans d'or : c'était comme une pêche miraculeuse.

Avant de m'engager plus avant dans mon récit, je dois vous tracer le portrait physique et moral de cet homme qui résume en lui, ce

me semble, toute cette Chaussée-d'Antin financière, agioteuse, égoïste, cette roturière aristocratie de nos jours, sottement vaniteuse, et qui fait tant regretter notre vieille noblesse française. Figurez-vous un homme d'une cinquantaine d'années, grand, portant haut la tête, et dont le profil aquilin que dépare un front bas et pointu a quelque ressemblance avec la silhouette d'un épervier. Au premier abord, on admire la régularité de ses traits romains; mais le regard se détourne bientôt de cet œil morne et sans chaleur où rien ne se reflète. A l'époque où je vis M. Ferrard pour la première fois, il n'avait guère que trente-neuf ou quarante ans, et des rides précoces sillonnaient son visage; ses tempes commençaient à se dégarnir et ses cheveux grisonnaient déjà. C'est que jour et nuit cet homme roulait dans son crâne étroit une seule et même pensée, aride et desséchante, *l'argent, toujours l'argent!* Néanmoins il était bon père et bon époux, comme

dirait une épitaphe du *Père Lachaise ;* il avait même pour sa fille unique une tendresse qui l'emportait peut-être encore sur l'amour de l'argent. Je n'ai jamais vu d'homme plus orgueilleux, plus fanatique admirateur de sa fille; il restait quelquefois des heures entières en contemplation devant elle, à la regarder jouer ou dormir, et la fatiguait de baisers et de caresses qui rendaient madame Ferrard presque jalouse.

En effet, c'était une charmante enfant que mademoiselle Ferrard ; blonde, svelte, élancée, pleine de vivacité et d'esprit, elle émerveillait tout le monde par sa gentillesse et les saillies amusantes de son babil. Chaque fois que je voyais cet enfant, gracieuse et jolie, avec ses grands yeux bleus étincelans de malice et sa longue et soyeuse chevelure qui roulait en boucles sur de blanches épaules, je ne pouvais comprendre qu'une si légère et poétique sylphide dût la vie et la beauté au plus

prosaïque de tous les êtres! C'est alors que je m'inclinais profondément devant la sagesse impénétrable de l'éternel créateur, et que je n'osais interroger même de la pensée les mystères incompréhensibles de la génération. Au moins si madame Ferrard eût neutralisé par quelques avantages intellectuels ou physiques l'influence triviale et béotienne d'un homme qui n'avait jamais appris que la tenue des livres et l'arithmétique, j'aurais pu jusqu'à un certain point me rendre compte de la perfection presque divine d'une créature, qui, pareille au Nil, ce roi des fleuves, pouvait avoir une source cachée; mais non, madame Ferrard était, s'il est possible, encore plus inculte et moins lettrée que son mari. Sans être laide ni d'une figure désagréable elle n'avait rien dans les traits et la tournure qui la distinguât du commun des femmes; il eût été difficile d'avoir une physionomie plus insignifiante que la sienne; et puis nulle imagination,

nul sentiment du noble et du beau! Quand par hasard, en sortant de la Bourse, M. Ferrard menait sa femme à l'exposition des tableaux, elle s'extasiait à haute voix sur la magnificence des cadres: elle trouvait l'orchestre de l'Opéra trop bruyant et préférait l'orgue de Barbarie. Je suis persuadé que madame Ferrard n'a jamais su distinguer au théâtre les vers de la prose, et qu'elle était de la force de M. Jourdain, moins l'envie d'apprendre; car elle n'aurait certainement pas donné cinquante francs pour acheter d'un seul coup toutes les sciences de la terre. Du reste, madame Ferrard était ce qu'on appelle une excellente femme, aussi incapable d'une bonne action que d'une mauvaise; elle aurait marché sur la pointe du pied pour ne pas écraser une fourmi, mais tous les pauvres du monde entier auraient pu mourir d'inanition à sa porte, sans qu'elle songeât à leur jeter un morceau de pain. Elle n'était pas égoïste par système, mais par instinct, et pourvu

qu'elle, son mari et sa fille ne manquassent de rien, pourvu que M. Ferrard fît tous les jours de bonnes affaires à la Bourse, c'est tout ce qu'elle demandait à la Providence.

En somme, M. Ferrard avait, je crois, une intelligence un peu plus développée que sa femme. Il dédaignait moins les trésors de la science, dont-il était si pauvre, et, se trouvant trop vieux pour les acquérir, il voulut du moins procurer à sa fille une éducation solide et brillante, pour s'en faire honneur un jour et pallier autant que possible l'ignorance et la nullité paternelles.

M. Ferrard qui, malgré sa grande et rapide fortune, était pour certaines choses d'une économie plus que mesquine, ne recula devant aucune dépense pour faire de sa fille une jeune personne accomplie. Dès qu'elle sut lire, il l'entoura d'excellens maîtres qui trouvèrent en elle une riche et puissante nature à cultiver, imagination, jugement, mémoire, tout ce

qui meuble un cerveau bien organisé. M. Ferrard s'émerveillait chaque jour des progrès de sa fille; et sans craindre d'anéantir à tout jamais par de précoces fatigues les précieuses facultés de cette jeune tête, il augmentait sans cesse autour d'elle le nombre des maîtres, et l'accablait d'éloges et de tendres exhortations. Je me souviens que toutes les fois où mes affaires m'appelaient chez M. Ferrard, je rencontrais toujours sur l'escalier ou dans l'antichambre quelque vieille figure hétéroclite, qui sentait le professeur d'une lieue : tantôt c'était un maître de solfège à la voix chevrotante et cassée, ou quelque maîtresse d'histoire et de géographie ; tantôt je reconnaissais dans l'élégant *professeur* de danse à la jambe fine et tournée en dehors un artiste de l'Opéra, que j'avais vu bondir la veille sur les planches en costume de Zéphyr. Et deux heures par jour la malheureuse petite Nancy faisait retentir la maison paternelle de roulades, de fioritu-

res, de gammes ascendantes et descendantes qui troublaient les commis et le caissier dans leur bureau. L'étude de la musique, de la danse, de l'histoire et de la géographie, bien suffisante pour un âge si tendre, n'était cependant qu'une bagatelle aux yeux de l'ignorant agent de change, qui n'ayant jamais rien appris, croyait que pour apprendre il ne fallait que vouloir. C'est pourquoi M. Ferrard désirant profiter, disait-il, des heureuses dispositions de Nancy et bien employer cet âge où la mémoire est souple et docile, n'attendit pas seulement qu'elle eût atteint sa douzième année pour lui faire enseigner successivement toutes les langues vivantes et même un peu de latin.

Une pareille surcharge intellectuelle devait frapper à tout jamais cette pauvre enfant d'idiotisme, ou la rendre au moins poitrinaire et contrefaite; mais l'excellente organisation de Nancy en triompha quant au moral, et la

santé du corps fut seule un peu altérée. Nancy était grande, bien faite, admirablement proportionnée, mais par moment quand elle était assise, on voyait sa jolie tête se pencher légèrement sur la poitrine avec une expression de mélancolie souffrante : ses yeux d'un bleu céleste ont toujours conservé une langueur un peu maladive qu'ils n'avaient pas dans sa première enfance, et, depuis l'âge de treize à quatorze ans, son visage autrefois d'un vif incarnat est demeuré pâle et d'une blancheur presque diaphane.

Bien souvent, madame Ferrard, alarmée de la pâleur et des yeux cernés de sa fille, voulut recourir à son autorité maternelle pour faire cesser des travaux qui compromettaient l'existence de Nancy ; elle jeta même plusieurs fois de gros dictionnaires au feu et cacha l'encre, les plumes et le papier, afin d'empêcher cette laborieuse enfant d'écrire

une partie de la nuit, comme elle faisait fréquemment : mais l'agent de change intervint à son tour et fit sonner encore plus haut sa puissance de père et de mari, disant qu'il ne voulait pas être contrarié dans sa maison et qu'il savait fort bien ce qu'il faisait.

En un mot, l'autorité de M. Ferrard prévalut, et la jeune Nancy, qui du reste était passionnée pour l'étude, demeura comme auparavant courbée sur la science et les livres. Aussi à l'âge où la plupart des enfans connaissent à peine les premières règles de grammaire et la mythologie, elle possédait presque toutes les langues de l'Europe, et déployait dans la conversation une intelligence surprenante qui faisait l'orgueil du père et l'admiration des étrangers. Elle dessinait à ravir, touchait merveilleusement du piano et déchiffrait la plus difficile musique à livre ouvert. C'était quelque chose de prodigieux !

Voici un préambule un peu long, mesdames, ajouta le comte de Lonender ; mais il était je crois indispensable pour expliquer certains événemens plus ou moins bizarres qui surviendront dans le courant de cette histoire : comme elle est assez compliquée et demande au narrateur beaucoup d'ordre et de préparations, je serai qulquefois obligé d'interrompre une minute ou deux mon récit, pour mieux en renouer la chaîne et le dérouler jusqu'au bout naturellement et sans fatigue. A l'exemple du romancier qui divise et coupe son livre par chapitres, afin de passer brusquement d'une scène à une autre et de reposer l'attention du lecteur en tenant toujours cependant sa curiosité en éveil. moi qui n'écris point, mais qui parle, et dont la tâche est peut-être encore plus pénible, je m'arrêterai de temps à autre pour reprendre haleine, ou ressaisir le fil des événemens qui peut quelquefois m'échapper.

Le comte de Lonender garda un instant le

silence; puis après avoir passé une main sur son front comme pour rappeler de vieux souvenirs, il continua son récit.

II

Je crois vous avoir dit tout à l'heure que M. Ferrard aimait tendrement sa fille et qu'en bon père il n'avait rien épargné pour en faire une jeune personne instruite et brillante ; mais l'amour paternel n'était pas la seule flamme qui brûlait au cœur bourgeois et prosaïque de cet

homme: une ambition profonde le dévorait, une de ces ambitions plates et mesquines si naturelles aux petits esprits. M. Ferrard dont la naissance était fort obscure avait souvent manifesté un héroïque dédain pour les titres et la noblesse; mais à mesure qu'il voyait sa fortune grandir comme une mer montante, la noblesse et les titres ne lui paraîssaient plus si méprisables, il ne demandait plus l'abolition des privilèges aristocratiques. Le bonhomme entendait parler tous les jours de ducs et pairs qui venaient d'épouser des filles de banquiers et de capitalistes dont la fortune ne surpassait pas la sienne. Il ne fallait donc qu'une chance heureuse, un hasard, une rencontre!... et son pauvre cerveau d'agent de change bouillonnait comme dans une fièvre chaude et formait de gigantesques espérances.

M. Ferrard avait pour ami intime un riche cultivateur, M. Livremont. auquel il devait sa grande et rapide fortune. Avant de

se jeter dans les spéculations de Bourse, M. Ferrard ne possédait qu'un mince patrimoine qui n'aurait jamais suffi à payer sa charge, sans les avances considérables de son généreux ami. M. Livremont était un de ces hommes simples, bons et candides, qui deviennent chaque jour plus rares dans notre siècle d'égoïsme et de rapacité. Comme il était riche et ne voulait pas obliger à demi, il prêta deux ou trois cent mille francs à M. Ferrard, sans exiger la moindre garantie pour une si grande somme qu'il pouvait perdre, sans vouloir même accepter d'intérêts. Cet argent fut pour ainsi dire la pierre fondamentale où M. Ferrard construisit son immense fortune; en moins d'une année, il put s'acquitter sans peine envers M. Livremont qui n'eût pas le même bonheur dans ses opérations agricoles. M. Livremont fut un des premiers capitalistes qui entreprirent le dessèchement des marais, et, comme presque tous

les hommes courageux qui tentent les premiers de grandes choses, il ouvrit la route à des successeurs plus heureux, et se ruina complètement. L'agent de change se trouvait alors au plus haut point de sa prospérité.

M. Livremont, quoique le plus désintéressé des hommes, ne trouva point dans son âme simple et faible assez de philosophie pour supporter un coup si rude ; il était père de famille, et l'avenir d'un fils, qu'il aimait avec idolâtrie, le remplissait d'inquiétude et redoublait son désespoir. On venait de saisir, en vertu d'un jugement, la dernière de ses fermes ; il était chaque soir harcelé par des créanciers impitoyables qui ne voulaient entrer dans aucun arrangement avec leur malheureux débiteur. M. Livremont, dont le seul défaut, d'ailleurs bien pardonnable, était peut-être une excessive délicatesse qui lui faisait toujours craindre d'être à la charge des autres et ressemblait à de la vanité mal entendue, M. Li-

vremont, dis-je, au lieu de recourir à la bourse d'un ami qu'il avait si généreusement obligé, et dont sans doute il eût éprouvé la reconnaissance, perdit entièrement courage et résolut de se tuer.

Son fils Arthur avait alors une quinzaine d'années et faisait ses études dans un collége de Paris.

Un soir M. Livremont, après avoir mis ordre à ses affaires, écrivit une longue lettre; ensuite il prit un pistolet chargé et se tira le coup dans la tête. Il tomba sur le parquet; la balle lui avait enlevé une partie du crâne, mais il n'était pas mort. Il resta quelque temps étendu par terre sans connaissance, puis il se traîna jusqu'à un tiroir ouvert et prit un autre pistolet chargé; mais il n'eut pas la force de l'armer et retomba dans une mare de sang. Aussitôt on arrive; la porte de la chambre était fermée en dedans; on l'enfonce, et les domestiques de M. Livremont le relèvent

presque sans vie et la cervelle à découvert.

On s'empressa d'appeler le chirurgien qui fit l'extraction de la bourre dans le crâne : mais il déclara que la blessure était mortelle, et que M. Livremont n'avait plus que sept ou huit heures à vivre. Tous les domestiques et les gens de la ferme environnaient leur maître expirant et sanglotaient.

Enfin, après une heure d'évanouissement, le moribond rouvrit ses yeux éteints et fit signe au plus ancien de ses domestiques, à celui qu'il aimait le plus, de s'approcher.

— Mon ami, dit-il d'une voix si faible que le vieux serviteur fut obligé de se mettre à genoux pour l'entendre, il y a sur mon secrétaire une lettre.... c'est pour M. Ferrard.... je te la recommande..... je lui parle de mon fils et de toi.....

Le vieillard couvrait de pleurs et de baisers la main froide de son maître. Celui-ci continua :

— Je suis ruiné... je n'ai rien à laisser à mon pauvre fils, non plus qu'à toi, mon vieil ami !... Mais quelqu'un prendra soin de vous... Ferrard n'oubliera pas que je lui ai rendu service... dans un temps plus heureux !

Le chirurgien se pencha vers l'oreille du vieux domestique, toujours agenouillé, et lui dit à voix basse :

— Mon ami, hâtez-vous de recueillir les dernières volontés de votre maître, car il n'y a pas de temps à perdre ; voici déjà le râle qui commence. Ne craignez pas d'abréger son existence en le faisant parler ; d'ailleurs il a un fils, et c'est à lui seul, c'est au pauvre orphelin qu'il faut songer maintenant.

Le vieux domestique demanda au mourant s'il désirait demeurer seul avec lui pour l'entretenir en particulier ; M. Livremont fit un signe de tête affirmatif. Alors tous les habitans de la ferme se retirèrent lentement les uns après les autres en étouffant leurs sanglots.

— Mon pauvre Jacques, dit M. Livremont en lui serrant la main, j'aurais bien voulu embrasser mon fils avant de mourir, mais il est à plus de trente lieues d'ici et ne se doute pas que je meure!... J'ai eu tort, j'aurais dû ne pas tant me presser!... Mais il y avait déjà si long-temps que ces maudits pistolets étaient chargés... je n'ai pas eu la patience d'attendre!...

Jacques fondait en larmes.

— Tu ne croirais pas, mon pauvre vieux, continua M. Livremont d'une voix attendrie. tu ne croirais pas combien je souffre!...

— Hélas! oui, vous devez bien souffrir, mon cher maître!

— Non, Jacques, ce n'est point cela qui me fait souffrir, poursuivit-il en indiquant sa blessure, ce n'est point cela!..... mais c'est de te laisser pauvre et presque sans ressource, après de si longs services!... J'aurais dû prévoir ce qui arrive... et t'assurer depuis long-temps une

petite rente, en cas de mauvaise fortune..... Mais que veux-tu, mon bon Jacques, on n'est pas sorcier, et quand on est riche, on s'imagine qu'on le sera toujours!... Si au moins j'avais pu te laisser un peu de terre, que tu aurais fait valoir, mais...

— Ne pensez pas à moi, cher et bon maître, ne pensez pas à moi!..... Tout ce que je demande au bon Dieu, c'est qu'Arthur, ce pauvre petit que j'ai vu naître, ne soit pas sans pain!... Quant à moi, une fosse dans le cimetière de la paroisse, voilà tout ce qu'il me faut maintenant!

— Vis, Jacques, vis, mon fidèle et vieux serviteur, répondit M. Livremont d'un accent plus ému, c'est à moi de mourir, puisque je n'ai pas eu le courage de vivre!... Mais vois-tu, je meurs tranquille, et l'avenir de mon cher enfant ne me trouble pas... Il aura pour tuteur un homme riche et généreux qui servira de père à l'orphelin... Ecoute, Jacques, je vais te

dire ce que contient cette lettre... Elle est pour le meilleur de mes amis, M. Ferrard..... C'est mon testament!...

La voix de M. Livremont se faisait mieux entendre; elle était moins faible et plus vibrante à mesure que la mort approchait.

— Tu sais, Jacques, reprit-il, tu sais que j'ai eu le bonheur autrefois de rendre service à mon ami Ferrard; il était pauvre, il n'avait rien pour commencer une carrière qui exige beaucoup d'argent. Dieu merci! mes fonds ont prospéré entre les mains de cet habile homme qui s'est acquis, pour ainsi dire, une grande fortune avec rien; tandis que moi, je n'ai pas eu l'esprit de conserver la mienne. Aujourd'hui Ferrard possède des monceaux d'or.....

— O mon cher maître! pourquoi ne lui avoir point confié votre détresse?..... il vous aurait secouru!

— Oui! oui! je n'en doute pas... vingt fois, mon vieux Jacques, je fus au moment de lui

écrire, de lui parler à cœur ouvert!... Mais, vois-tu, ma ruine était trop profonde... et je ne voulais pas compromettre la fortune d'un ami!. Les deux cent mille francs que je lui ai prêtés autrefois, et deux cent mille autres encore n'auraient pas suffi pour satisfaire mes créanciers!... Quand tout sera vendu, payé, liquidé, c'est tout au plus s'il restera douze ou quinze cents francs de rentes à mon pauvre Arthur!...

Le comte de Lonender interrompit un instant le dialogue du vieux domestique et de son maître pour faire observer aux auditeurs que le moribond, dont les idées ne devaient pas être parfaitement nettes et suivies, avait parlé sans doute en phrases moins longues et plus coupées, comme un homme qui souffre et va rendre le dernier soupir ; mais il serait encore plus long, ajouta le comte, et beaucoup plus fastidieux de m'arrêter à chaque instant pour indiquer les suspensions, les

pauses haletantes de ce dialogue, et je ne saccaderai point mon langage.

— Oui, mon pauvre Jacques, poursuivit M. Livremont, douze ou quinze cents francs de rentes, sur le Grand-Livre encore!... voilà tout ce qu'Arthur, ce cher fils, recueillera de mon héritage! Et cependant, si tu savais de quelle espérance folle et délicieuse je me suis long-temps bercé!... Cette petite Nancy, la fille de mon ami Ferrard, qui est si jolie, si instruite, si bonne!... Eh bien! je me disais souvent dans mes rêves de bonheur! qu'elle deviendrait un jour l'épouse de mon fils!..... Oh! Jacques! crois-tu que Ferrard tiendra sa promesse?... et qu'il n'aimera pas mieux donner sa fille à un homme riche!... Cette union qui aurait fait toute ma joie, si elle ne devait pas s'accomplir!... si Ferrard manquait à sa parole!... Tiens, Jacques, je ne veux pas avoir cette pensée, je ne veux pas l'avoir!... car autrement, vois-tu, Jacques, je mourrais comme

un désespéré, dans les tortures de l'enfer!...

Au même instant le bruit d'une voiture se fit entendre dans la cour, et les chiens aboyèrent. Puis des pas retentirent dans les corridors... C'était M. Ferrard qui arrivait de Paris en chaise de poste.



III

M. Ferrard avait appris indirectement la ruine de son malheureux ami; et, n'écoutant que cette voix secrète qui résonne toujours au fond d'un cœur d'homme, cette voix qui n'est jamais entièrement étouffée par les froids calculs de l'é-

goïsme et de l'intérêt, il était sorti de la Bourse avant la clôture : sans attendre même le résultat définitif de ses opérations, il avait pris une chaise de poste et s'était mis en route avec une douzaine de billets de mille francs dans son portefeuille. M. Ferrard n'avait pas toujours eu dans la poitrine un cœur d'agent de change, et, dans une pareille occasion, la nature reprenait en lui son empire : il ne voulait pas surtout passer pour un ingrat aux yeux d'un ami qui l'avait si généreusement obligé ; et ne connaissant point encore toute l'étendue des pertes de M. Livremont, qu'il croyait beaucoup moins considérables, il était décidé à faire quelques sacrifices pécuniaires pour tirer un vieil ami de sa déplorable position.

Depuis bien long-temps M. Ferrard n'avait pas été d'une humeur si libérale et si donnante. Il est vrai que le fortuné spéculateur venait de faire en quelques jours une large moisson d'or en jouant à la hausse.

M. Ferrard, à peine descendu de voiture, comprit facilement, à la consternation des domestiques fondant en larmes, qu'un grand malheur venait d'arriver dans la maison; mais il était bien loin de croire que ce malheur fût aussi épouvantable. Quand il sut que M. Livremont était sur le point de rendre le dernier soupir, il faillit tomber à la renverse et devint pâle comme la mort.

Les domestiques ne voulaient pas d'abord l'introduire dans la chambre de leur maître, de peur que cette apparition inattendue ne précipitât le moment fatal; mais Jacques avait reconnu la voix de l'agent de change.

— C'est votre ami, dit-il au mourant; c'est M. Ferrard!... Dieu vous l'envoie!... Oui, mon bon maître, vous allez entendre de sa bouche la confirmation de sa promesse!...

— Qu'il entre!... qu'il entre!... s'écria M. Livremont d'une voix brisée. Oh! que je le presse une fois encore dans mes bras!...

Le vieux Jacques sortit de la chambre en courant, et revint tout hors d'haleine avec M. Ferrard, qu'il amena près du lit mortuaire.

M. Livremont fit un effort pour se lever en tendant les bras à l'agent de change ; mais il retomba sans force, et ne put que balbutier le nom de son vieil ami. M. Ferrard se pencha sur le visage pâle et sanglant du blessé, et l'inonda de larmes.

— Ah ! c'est toi ! c'est toi, Ferrard !... murmurait M. Livremont. Que je suis heureux de te voir!... Ah! c'est donc toi!

Et les deux amis restèrent long-temps enlacés dans les bras l'un de l'autre : ce fut un mélange de sanglots douloureux, de convulsives étreintes, de paroles entrecoupées qui épuisèrent les dernières forces du mourant.

— Ah ! malheureux ami ! qu'as-tu fait ! dit l'agent de change dont les gémissemens redoublaient ; au lieu de te confier à moi !... Ah !

c'est horrible!... Comme si ma bourse n'avait pas toujours été la tienne!... Ah! Livremont, j'eusse été trop heureux d'avoir une occasion de m'acquitter envers toi!...

— Tu le peux encore, mon excellent Ferrard!... Oui, quand je ne serai plus, tu peux me rendre un service qui réjouira ma cendre au fond du tombeau!... Écoute, Ferrard, tu n'as pas oublié la promesse que tu m'as faite un soir... Il y a de cela dix ans!... Tu venais d'acheter ta charge... Oui, tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, mon vieil ami?... Mais, tiens, prends cette lettre!... elle t'était destinée!... Lis ce que je t'écrivais tout-à-l'heure... avant de saisir l'arme fatale!...

L'agent de change ouvrit avec empressement une lettre cachetée à son adresse, et parcourut quelques lignes mal assurées, que des traces de larmes rendaient presque illisibles en certains endroits.

— Oui, cher Livremont! s'écria-t-il en ap-

puyant une main contre son cœur, oui, je te jure ici de remplir fidèlement ta volonté dernière! Oui, je serai le tuteur, le père d'Arthur!...

— Et tu lui donneras ta fille, n'est-ce pas?...

— Oui, dit M. Ferrard avec chaleur et dans ce premier élan de sensibilité qui exclut la réflexion et part de l'âme. Oui, je te le jure, ton fils sera le mien ; et ma fille, ma fille adorée n'aura jamais d'autre époux que lui!...

— Mais tu sais, Ferrard, qu'il n'a pas de fortune!... Je ne veux pas t'abuser!... il n'a rien, ou si peu de chose, que c'est à peine si tu pourras subvenir avec ce pauvre héritage aux frais de son éducation!... Oh! Ferrard, je t'en conjure, soigne l'éducation d'Arthur!... Fais, s'il le faut, quelques sacrifices d'argent pour qu'il poursuive avec fruit ses études; il a si bien commencé!...

Enfin M. Livremont parla jusqu'au dernier moment d'un fils qu'il idolâtrait; il fit plusieurs

fois encore jurer à l'agent de change qu'il prendrait soin d'Arthur, et veillerait sur lui avec la tendresse et la sollicitude d'un père. M. Ferrard, qui n'avait pas le cœur entièrement racorni par l'avarice, et dont la sensibilité n'avait jamais été mise à pareille épreuve, promit, jura tout ce qu'on voulut, et répéta mille fois, au milieu d'un torrent de larmes, qu'il regarderait toujours Arthur comme un fils, et que Nancy mourrait plutôt vierge que d'épouser un autre homme qu'Arthur.

Mais la vie du pauvre moribond ne tenait plus qu'à un souffle; elle s'éteignit au milieu des protestations et des gémissemens de M. Ferrard, qui s'aperçut bientôt qu'il ne serrait plus dans ses bras qu'un cadavre.

Alors M. Ferrard poussa des cris aigus; il continuait à presser dans ses embrassemens le corps inanimé de M. Livremont: on fut obligé, pour ainsi dire, de l'en arracher. Le vieux Jacques et tous les domestiques de la maison

étaient profondément émus du bruyant désespoir de l'agent de change; lui-même, par moment, interrompait tout-à-coup ses lamentations, étonné d'être aussi sensible.

M. Ferrard passa toute la nuit auprès du corps; et comme si, trop long-temps retenue, l'écluse de ses larmes se fût brusquement ouverte, les pleurs ne pouvaient plus tarir dans ses yeux : chaque fois que son regard tombait sur la face immobile et pâle du défunt, sa poitrine se gonflait de nouveaux soupirs; et secouant douloureusement la tête, il disait :

— Oui, pauvre ami, j'exécuterai fidèlement tes volontés dernières qui sont pour moi des ordres!... Arthur ne sera pas orphelin!... Je défendrai les intérêts du mineur contre d'avides créanciers, absolument comme la poule défend ses petits contre la rage des vautours!... Ses quinze cents francs de rentes, je les ferai travailler, suer, produire!... et je l'intéresserai pour un cinquième dans toutes mes bonnes

affaires!... Va, mon pauvre garçon, je serai ton guide à la Bourse, et tu pourras par la suite devenir agent de change tout comme un autre!... Oui, certainement, tu seras mon gendre.

S'il eût fallu sacrifier à l'instant même deux ou trois cent mille francs pour rappeler à la vie l'infortuné cultivateur, M. Ferrard, emporté comme par une fièvre d'héroïsme et de générosité machinale, les aurait probablement comptés sur l'heure, sans réfléchir, sauf à trouver plus tard la somme exorbitante. Hélas! presque tous les hommes sont ainsi faits; ils passent chaque jour indifférens auprès des malheureux qui pleurent; on dirait qu'ils ne voient pas, qu'ils n'entendent pas, qu'ils n'ont jamais pleuré!... Mais lorsque la ruine ou la mort tombe au milieu de leur famille ou de leurs amis, lorsqu'un être cher expire entre leurs bras, alors ils pleurent!... On croirait que leurs yeux ont des torrens de larmes, et qu'elles ne doivent jamais s'épuiser!... C'est la

nature qui se venge et qui ressaisit un moment ses droits!... Alors ils sont généreux, humains, bons, sensibles ; rien ne leur coûte. Ils font des sermens, des promesses, vaines paroles que leur bouche exhale au milieu des sanglots, et qui n'ont qu'un léger retentissement dans leur âme. Pour emporter à jamais toute cette fumée, il faut bien peu de chose!... Une affaire d'amour ou d'argent... deux ou trois heures dans les coulisses de la Bourse ou de l'Opéra!

IV

M. Ferrard, bien que sa douleur fût moins vive le lendemain matin, fit conduire à Paris le corps de M. Livremont, en l'honneur duquel une grand'messe en musique fut dite à l'église de Saint-Roch. Ensuite, un corbillard

magnifique, attelé de quatre chevaux noirs aux panaches flottans, emmena le cercueil au Père-Lachaise : une longue file de voitures de deuil, presque toutes vides, suivaient le char funèbre; et M. Ferrard, qui ne pleurait plus depuis environ vingt-quatre heures, retrouva tout-à-coup quelques larmes et quelques sanglots, quand les fossoyeurs descendirent la bière dans la fosse : aussitôt que le trou fut comblé, les larmes de l'agent de change cessèrent comme par enchantement avec la dernière pelletée de terre : Il remit son chapeau, car un vent froid soufflait; puis, sans attendre que les fossoyeurs et les autres vampires de la tombe lui demandassent le *pour-boire* accoutumé, il fouilla dans sa poche et leur distribua cinq ou six pièces de trente sous qu'il avait préparées d'avance. A peine rentré chez lui, il reçut plusieurs paquets de lettres et d'adresses, de cartes et de prospectus : tous les marbriers fu-

néraires de la capitale sollicitaient l'honneur de sa pratique et promettaient de lui confectionner un monument superbe au plus juste prix, et dans le goût le plus nouveau.

Mais l'agent de change, qui n'était pas bien remis de ses fatigues, et qui déjà sentait le besoin de se distraire d'une aussi longue douleur par quelque bonne opération de bourse, enfouit toutes ces lettres dans le fond d'une armoire, avec la ferme intention de les examiner, lorsqu'il en aurait le temps.

— Ce pauvre Livremont est mort, pensait-il; j'ai fait pour lui tout ce que je pouvais faire! Maintenant je dois un peu songer à moi, et ne pas négliger mes intérêts... Il sera toujours temps d'élever cette tombe... D'ailleurs, je veux quelque chose de beau, de magnifique, de fastueux!... quand je pourrai disposer d'une heure, j'irai moi-même choisir un modèle au Père-Lachaise. Je crois néanmoins que je me déciderai pour une pyramide.

Malheureusement il se fit beaucoup d'affaires à la Bourse pendant les trois semaines qui suivirent ; les fonds publics éprouvèrent de grandes fluctuations, et pour la première fois depuis plusieurs années. M. Ferrard essuya une perte assez considérable dans un mouvement de baisse occasionné par un changement de ministère. Durant ces trois semaines d'agitation fébrile, M. Ferrard ne trouva pas une minute de loisir pour songer à la pyramide ; je crois même qu'il avait presque oublié la mort de son ami, ou qu'il se la rappelait d'une manière vague comme un événement déjà bien loin.

M. Ferrard ne pouvait pas se consoler d'avoir perdu sept ou huit mois de bénéfices dans une seule affaire : sa préoccupation était si profonde qu'il avait oublié de payer au collége Henri IV le trimestre d'Arthur, et qu'il n'interrogeait plus les maîtres de sa chère Nancy sur les progrès de leur élève.

Enfin, la chance lui redevint favorable ; ses nouvelles spéculations réussirent, et d'un coup de filet il repêcha ce qu'il avait perdu dans l'océan de l'agiotage. Aussitôt son front s'éclaircit, il se rappela qu'il était père, fatigua sa fille de brûlantes caresses, et courut au collége pour embrasser Arthur et lui donner de l'argent.

C'est à la vue du pauvre orphelin qu'il pensa tout-à-coup au malheureux père dont la fosse était nue encore et sans inscription ; une larme mouilla le bord de sa paupière, et, profitant d'une bonne et pieuse inspiration, il remonta sur-le-champ dans sa voiture et se fit conduire au cimetière du Père-Lachaise.

Mais il ne put jamais retrouver la place où dormait son vieil ami. Après l'inhumation on avait bien planté sur le tertre funéraire une croix de bois noir, avec le nom du mort, pour reconnaître au besoin la place ; mais depuis deux ou trois mois d'hiver, la pluie, l'ouragan

avaient déraciné et balayé bien loin, sur d'autres tombes, la fragile croix noire. La fosse de M. Livremont était confondue et cachée parmi un grand nombre de fosses plus récentes, au milieu de cette foule immense de cadavres qui se pressent chaque jour à la file les uns des autres dans les cimetières de Paris, et qui enfermeront bientôt la cité des vivans dans une large ceinture de morts!

M. Ferrard interrogea le concierge, les fossoyeurs; il feuilleta d'un bout à l'autre le registre des inhumations, mais rien ne put lui faire découvrir d'une manière positive la place où reposait M. Livremont. Pour la première fois de sa vie il éprouva comme un remords et s'accusa d'ingratitude: aussi, pour expier autant que possible le crime d'un pareil oubli, il s'occupa des intérêts de son pupille avec zèle et prudence, et les revenus d'Arthur se trouvèrent doublés en deux ou trois ans.

Cependant Arthur grandissait, et l'orphelin

n'était plus un enfant. M. Ferrard l'aimait avec tendresse et se promettait bien de le pousser vigoureusement dans la finance dès qu'il serait sorti du collége. Enfin, plusieurs années se passèrent pendant lesquelles l'agent de change, aspirant à de plus hautes dignités, vendit sa charge, et ne fit plus d'affaires à la Bourse qu'en simple spéculateur enrichi par quinze ans de bonheur et d'expérience.

V

Maintenant que j'ai tracé plusieurs caractères qui, sans être les principaux de mon drame, étaient néanmoins indispensables pour l'intelligence complète du récit, les événemens vont s'enchaîner les uns aux autres, se dérou-

ler rapidement et sans brisure jusqu'au dénouement de cette histoire.

Mais comme dans une vie d'homme, même dans la plus dramatique et la plus agitée, il y a des heures, des jours, des années de calme plat, temps d'uniformité silencieuse et d'ennui où le cœur est pour ainsi dire immobile, l'existence vide et stationnaire, l'historien doit imiter le romancier qui resserre ou développe sa fable, suivant l'importance et l'intérêt des situations. Ce n'est point une biographie que je veux faire; et tout ce qui ne me paraîtra pas tenir essentiellement au sujet, je le laisserai dans l'ombre pour ne mettre en lumière que les parties saillantes et caractéristiques, que j'aperçois comme des points de feu dans la vie de mes personnages.

Je crois avoir oublié de vous dire que le vieux Jacques était mort quelques jours après son maître, de sorte que le pauvre domestique n'avait fait qu'apparaître dans la maison de

M. Ferrard, qui l'avait honoré d'un convoi de quatrième classe.

Arthur venait passer le temps de ses vacances à la maison de campagne de son tuteur; il avait deux ans de plus que Nancy. Accoutumé dès sa première jeunesse à la regarder comme une sœur, il avait toujours eu pour elle une amitié vive et profonde, une espèce de culte fraternel et plein de tendresse qui chaque jour semblait grandir avec ces deux beaux enfans.

Depuis la mort du père d'Arthur, jusqu'à l'époque où ce jeune homme sortit du collége, il ne survint dans la famille de M. Ferrard aucun événement remarquable, si ce n'est pourtant la mort de madame Ferrard. Mais ce malheur occasionna si peu de changement dans la maison, qu'il me suffit de le mentionner en passant, et de vous dire que M. Ferrard porta le deuil et fit dresser une pyramide à la défunte. Quant à la bonne et sensible Nancy, elle versa bien des

larmes, et n'oublia jamais d'aller une fois par semaine au cimetière pour s'agenouiller sur la tombe maternelle, et suspendre au mausolée de fraîches guirlandes en place des couronnes flétries.

Après la mort de sa femme. l'agent de change augmenta peu à peu le train de sa maison ; il prit un équipage, loua des chevaux et donna même une espèce de livrée à ses domestiques. Quand il eut achevé son deuil et fait disparaître le crêpe de son chapeau, alors. ce fut pour ainsi dire un autre homme. Lui. qui n'aimait point le monde et que la musique assourdissait, il donna d'abord des soirées, puis des bals, puis des concerts où chantaient les plus fameux artistes du théâtre Italien.

Bientôt M. Ferrard ne mit plus de borne à ses dépenses ; il loua un magnifique hôtel qu'il fit meubler royalement, et voulut éclipser dans ses fêtes toute l'aristocratie financière de la Chaussée-d'Antin. Nancy avait alors dix-sept

ans, et la tournure élégante de son esprit, les grâces de toute sa personne contrastaient singulièrement avec la nature épaisse et commune de son père. Non, il est impossible de se figurer une plus délicieuse créature ; elle tenait à la fois de l'ange et de la sylphide. Son visage, sans être parfaitement régulier, avait quelque chose de poétique et d'ineffable qui ravissait l'âme en extase ; son œil bleu brillait d'un doux éclat comme à travers un léger voile de brouillard, et, dans les mouvemens harmonieux de sa tête, on croyait voir parfois les molles ondulations d'un cou de cygne.

Parmi les filles de banquiers et d'agens de change, qui resplendissaient en riches toilettes dans les salons de M. Ferrard, sans doute il y en avait d'aussi belles que Nancy, et peut-être même de plus éclatantes ; mais aucune n'avait sa grâce, la poésie enchanteresse de sa figure, et cet œil d'un bleu céleste où se pei-

gnait tant d'amour et d'innocence, où le sourire étincelait au milieu des larmes.

Dans les bals de M. Ferrard, tandis que la valse tournoyait aux accords fougueux de l'orchestre, il m'est arrivé quelquefois de rester des heures entières adossé contre une porte, dans l'angle du salon, à contempler silencieusement cette aimable jeune fille, qui, le visage un peu coloré par le feu de la danse, me faisait l'effet, quand elle passait rapidement devant mes yeux, d'une de ces légères et fantastiques apparitions que je vois danser dans mes rêves, après avoir bu de l'opium : car, je l'avoue à ma honte, c'est une mauvaise et délicieuse habitude que j'ai contractée en Orient, et dont je n'ai jamais pu me défaire.

Nancy était plus merveilleuse encore lorsqu'elle chantait, lorsque ses jolis doigts effilés voltigeaient sur les touches du piano : sa voix grave et très étendue parcourait sans effort une longue chaîne de notes qui tombaient de sa bou-

che comme des perles et des diamans Je crois pouvoir dire, sans exagération, qu'elle soutenait avec avantage la lutte du chant contre les plus célèbres cantatrices de nos théâtres. Mais pour bien apprécier une si ravissante personne, il fallait surtout prêter l'oreille à sa conversation, qui, malgré une teinte romanesque un peu trop prononcée, était éblouissante d'esprit, d'imagination, de verve et de finesse.

Il ne se passait plus de semaine que M. Ferrard ne donnât un bal ou pour le moins un grand diner ; et la foule des jeunes élégans et des fashionables de la Chaussée-d'Antin papillonnait toute la soirée autour de l'adorable Nancy, en bourdonnant de prétentieuses et galantes fadeurs : mais de tous ces merveilleux, aucun n'avait l'art de plaire à Nancy. Elle éprouvait un insurmontable dégoût pour les gens de bourse, et parmi tous ces messieurs qui ne sont vraiment pas la fleur de la gentilhommerie, son père seul ne lui semblait point

ridicule : c'est qu'elle était aveuglée par la tendresse filiale.

M. Ferrard devenait de jour en jour plus amoureux du faste et de l'éclat, et la sourde ambition qui le dévorait depuis long-temps commençait à percer. On parlait dans tout Paris de ses grands bals et de ses fêtes somptueuses : mais il n'avait pas réussi encore à faire entrer dans ses magnifiques salons le noble et dédaigneux faubourg Saint-Germain. Voilà où M. Ferrard voulait en venir. C'était son idée fixe, son rêve du jour et de la nuit, sa plus douce espérance et le plus cher de ses vœux. Il ne se découragea donc point, et redoublant au contraire de luxe et d'étalage financier, il fut assez heureux pour faire en deux ou trois mois, à force d'instance et de visites, une assez bonne récolte de marquis, de comtes et de barons.

Alors M. Ferrard, dont l'ambition allait toujours en grandissant, n'eut plus qu'un dé-

sir, un seul, mais forcené, brûlant, fébrile!... ce fut d'avoir pour gendre un pair de France ou quelque haut dignitaire, et d'entendre appeler sa fille marquise ou duchesse.

Nancy, elle, était bien loin de partager l'ambition sotte et bourgeoise de son père; les titres, les honneurs, les grandes places ne lui inspiraient aucun désir, aucune envie. Quelquefois son père, en l'embrassant, lui demandait si elle ne serait pas bienheureuse, bien fière d'être la femme d'un ambassadeur et d'avoir de belles armoiries peintes sur les panneaux de sa voiture, d'aller aux bals de la cour, d'être reçue par le roi en audience particulière; mais la jeune fille, pour toute réponse, souriait mélancoliquement et tournait les yeux vers Arthur.

VI

Parmi les jeunes gens les plus distingués qui fréquentaient la maison du riche agent de change, on remarquait un homme de trente-deux ou trente-trois ans, beau, spirituel, aimable, et dont la figure ouverte et franche

prévenait tout de suite en sa faveur. Cet homme était le marquis d'Albetour. Il y avait environ deux ans qu'il portait ce titre et que son père était mort. Ce jeune homme, seul rejeton d'une illustre et vieille famille, avait hérité de plusieurs châteaux et de vastes domaines : on disait dans quelques salons du faubourg Saint-Germain qu'il possédait une immense fortune en biens-fonds et qu'il ne connaissait pas le nombre d'arpens dont il était propriétaire; mais d'autres personnes, qui pouvaient se croire mieux informées, soutenaient au contraire qu'il n'avait recueilli qu'un fort mince patrimoine et des châteaux tombant en ruines et criblés d'hypothèques. Néanmoins le jeune marquis menait un fort grand train de maison à Paris et passait pour faire des dépenses considérables. Il fallait donc pour subvenir à tant de frais que ses moyens pécuniaires fussent énormes ou son crédit sans bornes.

Vous me pardonnerez encore, je vous prie, le portrait moral et physique de ce personnage qui doit occuper une large place dans mon récit. Peut-être avez-vous rencontré dans le monde le marquis d'Albetour, mais comme il n'a jamais porté le nom que je lui prête, ce n'est pas au nom qu'il faut essayer de le reconnaître, c'est à la peinture exacte et fidèle que je vais tracer.

M. d'Albetour pouvait passer, en langage de salon, pour un cavalier accompli ; il n'avait peut-être pas son égal dans tous les exercices qui veulent de la souplesse, de la grâce et de l'agilité : il montait admirablement à cheval, excellait à l'escrime, et tuait une mouche au vol d'un coup de pistolet ; il valsait à ravir et pouvait au besoin faire très agréablement sa partie dans un concert vocal ou instrumental ; car il savait un peu de tout et ne se trouvait jamais embarrassé.

Le marquis d'Albetour, sans être un puits

de science, avait l'esprit cultivé et passait dans quelques salons pour un homme prodigieusement instruit : les femmes, surtout, dont l'instruction n'est pas en général très solide (ce qui ne les rend peut-être que plus aimables, soit dit en passant), les femmes admiraient l'érudition profonde du jeune marquis et le regardaient comme une espèce d'oracle. C'est que M. d'Albetour avait un art merveilleux pour éparpiller naturellement et comme au hasard dans une conversation toutes ses connaissances. Il ne s'était point farci la tête de volumineuses lectures ; mais comme il possédait une excellente mémoire, le peu qu'il avait lu suffisait pour donner du poids à ses paroles, et le langage abondant et fleuri qui coulait de sa bouche en périodes toujours harmonieuses, jetait comme un riche manteau sur la stérilité du fonds et le vide de sa pensée ordinairement plus brillante que solide et neuve.

J'ai remarqué dans mille occasions qu'il

n'est rien de si facile à un homme du monde que de jeter, comme on dit, de la poudre aux yeux. L'essentiel, avant tout, c'est d'avoir une belle figure, de la prestance, une voix mâle et bien timbrée, beaucoup d'assurance et d'aplomb. A ces précieux avantages, si vous pouvez unir le prestige et l'éclat d'une haute naissance, un titre, un ruban rouge à la boutonnière, il vous suffira d'ouvrir la bouche et de parler en phrases sonores et bien cadencées, pour conquérir en deux ou trois soirées la réputation de penseur et d'homme éloquent. Certes, un mérite incontestable et qui m'a toujours frappé dans le marquis d'Albetour, c'était une facilité surprenante d'élocution, un langage pittoresque, étincelant, qui ne procédait que par métaphores et rendait palpables et vivantes les choses les plus abstraites, les plus insaisissables : mais je n'ai jamais été la dupe du ronflement de ses paroles, et j'ai souvent reconnu l'homme ignorant et bavard au mi-

lieu du pompeux étalage de son érudition factice et superficielle.

Le marquis d'Albetour n'eut pas grand'-peine à éblouir M. Ferrard, qui, tout fier de recevoir dans sa maison un personnage aussi distingué par les talens et la naissance, ne rêva plus qu'au moyen d'en faire son gendre. Le financier trouvait dans l'homme de cour toutes les conditions requises, noblesse, fortune, position, et de plus une intelligence miraculeuse pour les affaires de Bourse. Le marquis avait toujours à la bouche les grands mots de régénération sociale et de perfectionnement humanitaire : il parlait continuellement de gigantesques projets qu'il était sur le point de mettre à exécution et d'entreprises philantropiques, qui, tout en faisant travailler un nombre immense de bras, devaient produire aux actionnaires des monceaux d'or, sans que leurs fonds courussent le moindre risque ; et comme il passait pour un spéculateur habile et riche à

millions, il jouissait d'une haute considération et d'un crédit illimité parmi un certain nombre de capitalistes qui s'engageaient sans crainte avec lui dans les plus vastes entreprises. Tantôt M. d'Albetour faisait commencer un canal, ou jeter les fondations d'une usine qu'on n'achevait presque jamais ; tantôt il obtenait l'adjudication d'un marché, ou d'un pont de fil de fer dont la débacle emportait les premiers pilastres, et qu'il fallait reconstruire jusqu'à trois fois, toujours sur de nouveaux frais et moyennant de nouvelles actions.

Cependant tous les ponts de M. d'Albetour ne s'étaient pas écroulés sous la violence des eaux ; et plusieurs belles manufactures, des moulins, des usines qui nourrissaient beaucoup de familles pauvres sans ruiner les actionnaires, conservaient au noble industriel sa réputation d'homme capable et de généreux philantrope.

Quelques bruits sourds et d'une nature peu

favorable avaient circulé dans certains salons sur les antécédens et la moralité de M. d'Albetour. On parlait même d'un voyage en Amérique où le marquis avait séjourné trois ans, et d'une assez honteuse affaire qui l'avait obligé de prendre la fuite; mais on ne précisait rien et cela se disait à l'oreille. Du reste, on attribuait généralement cette vague insinuation à la malveillance et à l'envie, qui sans doute voulaient abuser d'une ressemblance de nom, pour ruiner le crédit et la haute position d'un homme honoré d'une confiance universelle.

Au surplus, il était impossible. même aux gens prévenus et soupçonneux, de garder longtemps leur défiance, après avoir causé une heure ou deux avec le marquis d'Albetour. Il montrait dans tous ses discours de si nobles sentimens et des vues si désintéressées ; l'expression de sa physionomie, quand il parlait, le sourire aimable de sa bouche et de ses yeux bleus avait un caractère si profond

de naturel et de franchise, qu'on s'en voulait presque d'avoir suspecté un instant la bonne foi de cet homme. D'ailleurs on entendait vanter partout sa générosité magnifique et prodigue envers des amis qui se trouvaient gênés dans leurs affaires; et chaque fois qu'une souscription s'ouvrait dans les colonnes d'un journal au profit d'une famille pauvre ou de quelque incendié, on était sûr de voir le nom de M. d'Albetour figurer en tête de la liste pour une somme toujours forte, relativement aux autres.

Toutes ces libéralités, qu'on disait excessives, n'empêchaient pas néanmoins l'élégant marquis de faire une dépense considérable dans sa maison, et d'avoir presque tous les jours un dîner splendide qui dégénérait quelquefois, assurait-on, en fastueuse orgie, digne en tous points de la Régence. En outre, M. d'Albetour avait cinq ou six chevaux anglais dans ses écuries, et d'excellens jokeys, presque dia-

phanes de maigreur, qui remportaient chaque année des prix aux courses : les jours de Long-Champ l'équipage du marquis d'Albetour ne rencontrait point son pareil en magnificence, et roulait pompeusement sur le haut de la chaussée, comme le quadrige d'un triomphateur romain.

VII

Chaque fois que M. d'Albetour donnait un grand dîner, il avait soin de réunir à sa table beaucoup d'amis riches ou nobles, et ne manquait jamais d'inviter M. Ferrard, qu'il faisait asseoir auprès de lui, comme une marque de

profonde estime et d'une affection toute particulière. Quand M. Ferrard avait deux ou trois verres de vin de champagne dans la tête (il n'avait jamais pu s'habituer au vin de champagne, qu'il aimait singulièrement), alors il témoignait au marquis une tendresse mêlée d'admiration qui laissait lire au perçant regard de M. d'Albetour tout ce qu'il y avait d'ambitieux espoir dans l'âme grossière de l'agent de change.

Depuis que M. Ferrard n'était plus obligé de vivre à Paris pour suivre de près les mouvemens de la Bourse, il passait ordinairement une partie de la belle saison à la campagne : comme il était déjà un peu replet, et que ses joues violacées, sa courte et grosse encolure annonçaient une prédisposition à l'apoplexie, les médecins lui conseillaient de faire beaucoup d'exercice, de longues promenades, et de séjourner le moins possible à Paris.

Arthur, que son tuteur avait placé chez un

agent-de-change pour apprendre le maniement des affaires, venait de temps en temps passer quelques jours à la campagne de M. Ferrard ; et fort souvent c'était le marquis d'Albetour qui l'y conduisait dans son équipage, car il possédait dans les environs une terre qu'il voulait vendre, et profitait du voisinage pour rendre à M. Ferrard d'assez fréquentes visites, qui enchantaient le bonhomme.

Arthur éprouvait, comme son tuteur, une forte et naïve sympathie pour M. d'Albetour. Il ne manquait jamais une occasion de faire l'éloge de cet aimable et gracieux jeune homme, dont l'esprit et les manières avaient quelque chose de chevaleresque : si M. d'Albetour cherchait à briller dans une conversation, on voyait qu'au lieu de vouloir éclipser le mérite des autres, il s'efforçait au contraire de le faire mieux ressortir par des observations fines et bienveillantes.

Arthur aimait beaucoup l'équitation, et les

beaux chevaux du marquis étaient sans cesse à la disposition d'Arthur ; il n'avait qu'un mot à dire pour trouver chaque soir une place à l'Opéra dans la loge de M. d'Albetour. Le jeune Livremont, dont l'âme enthousiaste et brûlante s'attachait tout de suite avec ardeur à ce qui lui semblait noble et beau, était le plus chaud séide du marquis d'Albetour et le regardait comme le prototype de cette nouvelle génération qui, pour me servir du langage actuel, grandit forte et puissante entre l'expérience du passé et les riches promesses de l'avenir.

Arthur, à peine sorti du collége, songeait déjà aux réformes sociales ; il n'était pas républicain (à cette époque le mot de république avait comme disparu de la langue) ; mais il voulait une somme plus large de liberté et la participation de la classe pauvre aux bienfaits d'un siècle de lumière et de civilisation. Pendant son année de philosophie au collége Henri IV, il lisait régulièrement les disserta-

tions lourdes et pédantesques d'un journal de progrès et d'améliorations sociales, auquel il s'était abonné et qu'il recevait clandestinement par l'entremise d'un élève externe.

Malgré son goût prononcé pour le gâchis philosophique et l'obscur verbiage de ce journal, Arthur était un jeune homme de sens et qui n'avait qu'à s'abandonner à son propre jugement pour apprécier sainement les choses et raisonner juste : quelquefois pourtant son excessive bonté lui faisait soutenir avec chaleur des utopies qu'il savait irréalisables, mais que son âme ardente et généreuse ne pouvait se résoudre à briser comme ces idoles qu'on n'adore plus, et qu'on respecte encore. Du reste, le jeune Livremont ne ressemblait en rien à ces prétendus philantropes qui prêchent continuellement la charité, et repoussent avec colère la main tremblante du pauvre qui leur demande l'aumône; il avait horreur de l'égoïsme, et quoiqu'il fût plein de reconnais-

sance et d'affection pour son tuteur. il songeait avec chagrin que cet homme, qu'il aurait voulu chérir davantage, n'avait point d'entrailles pour les malheureux.

Mainte fois Arthur, en revenant le soir du spectacle, s'était dépouillé de son manteau pour en couvrir quelque vieux mendiant qui grelottait dans la neige au coin d'une borne; et lorsqu'il allait dîner au café de Paris, ce qui lui arrivait assez souvent malgré l'exiguité de son revenu, — car il ne dédaignait ni la bonne chère, ni toutes les voluptés matérielles de la vie, — il voulait que tous les pauvres qu'il rencontrait sur le boulevard participassent en quelque sorte à l'abondance du festin; et sa bourse, dégarnie par les aumônes qu'il distribuait sans compter, parfois n'était plus assez riche pour payer la carte du restaurateur.

Bien que je me sois assez longuement étendu sur le caractère un peu étrange d'Arthur

je serai plusieurs fois encore obligé d'y revenir, car ce jeune homme doit jouer un rôle bien important et surtout bien fatal dans ce drame qui va se rembrunir bientôt. Je vous promets de ne pas embrouiller à plaisir le fil déjà bien assez compliqué des événemens, et de ne point exagérer dans mon récit la teinte sombre et lugubre de certaines scènes que je vous raconterai tout-à-l'heure, et qu'on serait tenté de croire sorties de la tête fiévreuse d'un romancier.

On était dans les premiers jours d'août. M. Ferrard habitait sa maison de campagne depuis le commencement de la saison; tous les soirs après son dîner, il allait faire une promenade de quelques heures dans une longue avenue plantée d'arbres et terminée par un bois que traversait une petite rivière. Ce bois appartenait à M. Ferrard, et contenait beaucoup de gibier que le pacifique agent de change laissait vieillir paisiblement,

sans l'épouvanter jamais d'un coup de fusil : car il avait en horreur les armes à feu, et ne voyait qu'avec peine le goût d'Arthur pour la chasse. Mais si M. Ferrard n'avait pas la mort d'un lapin à se reprocher dans toute sa vie, les malheureuses bêtes ne broutaient pas toujours impunément le serpolet embaumé sur la verte lisière du bois, et le fusil des braconniers les décimaient cruellement de temps à autre. M. Ferrard mit des gardes pour arrêter les délinquans; mais cette précaution ne protégea guère les pauvres habitans du bois, et les coups de feu tirés pendant la nuit sur le gibier retentirent seulement à de plus rares intervalles.

Quelquefois M. Ferrard prenait le bras de Nancy et faisait avec elle sa promenade accoutumée ; mais en général il préférait aller seul pour récapituler en marchant toutes *les fins de mois* les plus remarquables de son existence financière : alors, il se transportait en idée au milieu des sourdes clameurs de la

Bourse, et son âme s'épanouissait à ce murmure vague et confus qui ressemble au bruit de la mer; comme un vieux matelot qui ne se plait qu'à bord de son navire chéri, aux aigres sifflemens des cordages, au cri des vergues, aux lourds clapotemens des lames contre les flancs du vaisseau, et qui n'est jamais heureux qu'au sein de la tourmente, M. Ferrard, ce vétéran des agens de change, se croyait encore à son cher parquet, dans l'enceinte bruyante de la Bourse, et son oreille abusée entendait mugir ce flux et reflux de baisse et de hausse qui roule éternellement au souffle impétueux de l'agiot.

Un soir donc, l'agent de change se promenait dans une allée favorite de son bois, en attendant le marquis d'Albetour, qui devait venir sur les huit ou neuf heures pour jouer une partie d'échecs ou de tric-trac avec M. Ferrard; car ces deux jeux, le dernier surtout, faisaient les délices du bonhomme: Nancy était

restée dans le salon avec Arthur pour lire quelques pages de Lamartine et déchiffrer un peu de musique nouvelle.

Les fenêtres du salon situé au rez-de-chaussée étaient toutes grandes ouvertes, et les deux jeunes gens appuyés l'un et l'autre sur la balustrade en fer lisaient ensemble à demi-voix dans le même livre; et par momens, lorsqu'un passage du grand poète les avait frappés, ils interrompaient leur lecture pour se regarder avec des yeux mouillés de larmes, puis leurs mains se cherchaient pour se presser; et l'on aurait pu voir au corsage bondissant de la jeune fille, à sa respiration entrecoupée de soupirs, que son cœur palpitait avec plus de force, et qu'une pensée tendre et mélancolique vibrait dans cette âme impressionnable : Arthur semblait aussi fort ému. C'est que l'un et l'autre ils s'étaient compris dans les vers de Lamartine, et les mêmes sentimens, les mêmes images éveillaient en eux les mêmes fibres et faisaient

battre leurs cœurs à l'unisson. La poésie du chantre inspiré passait en même temps dans leurs deux poitrines comme un éclair, et les ébranlait du même coup d'électricité.

— Homme sublime ! disait Arthur dans un transport d'enthousiasme, toi seul as compris ta mission de poète !... toi seul as compris ton siècle !... dans chacun de tes vers palpite une croyance, une forte et profonde conviction !... Dieu et l'âme, voilà tes cordes, les deux seules cordes de ta lyre !... mais si riches d'ineffables accords, si ruisselantes de mélodies sous tes mains souveraines, qu'elles résonneront, toujours neuves, toujours inépuisables !

— Oui, disait la jeune fille, je passerais mes jours et mes nuits à lire ces méditations religieuses qui sont pour moi comme du baume, et cicatrisent les âcres blessures que lord Byron fait à l'âme!

— Oh! lord Byron, lord Byron ! s'écriait Arthur impétueusement, homme sans croyan-

ces! poète sans conviction! espèce de saltimbanque né du rire infernal de Voltaire! comédien qui prend tous les masques et joue tour à tour le démon et l'ange!... Oh! n'ouvre jamais son livre maudit!... c'est du poison que tu verserais dans ton sein!... lis et relis Lamartine; à la bonne heure! celui-là c'est un homme, c'est un poète, c'est un prophète!... il chante du cœur et de l'âme comme David, et non des lèvres comme tous ces pâles versificateurs, rapsodes insignifians qui chantent pour amuser la foule ou tuer les heures, comme les paresseux gondoliers de Venise!

Bientôt l'émotion d'Arthur devint si forte et si profonde, qu'il ne trouva plus de paroles et demeura quelque temps silencieux ; sa main pressait toujours la main frémissante de la jeune fille qui baissait tour à tour et levait les yeux timidement, comme si elle n'eût point osé, pour la première fois, soutenir en face le regard doux et velouté de son ami.

— Ferme ce livre, Arthur, et viens faire un peu de musique, dit-elle en l'attirant doucement vers le piano placé dans un angle auprès de la croisée; il y a bien long-temps que nous n'avons chanté ensemble; viens, j'ai là plusieurs airs nouveaux de Rossini, que M. d'Albetour a fait venir de Paris exprès pour moi. Si tu veux, nous allons les essayer.

— Très volontiers, ma chère petite Nancy, dit Arthur en s'asseyant auprès d'elle et disposant un cahier de musique sur le pupître; mais je t'avertis que je ne suis guère en voix, et que mes notes hautes seront passablement rocailleuses. C'est un maudit enrouement que j'ai gagné la semaine dernière...

— Oui, monsieur, je le sais très bien, interrompit la jeune fille d'un air de gronderie charmante; vous avez gagné ce rhume au bal, en dansant toute la nuit. Dites, est-ce raisonnable d'aller au bal, lorsqu'il fait si chaud?...

Et je suis sûre que vous n'avez pas manqué une valse, une contredanse?...

— C'est vrai, petite sœur : mais que veux-tu ? je ne pouvais pas faire autrement. M. d'Albetour est venu me chercher lui-même dans sa voiture pour me présenter à la comtesse Alméida... tu vois bien que j'aurais eu mauvaise grâce à refuser.

— Bah! bah! vous êtes un petit coureur, monsieur Arthur, continua Nancy avec un sourire : vous allez beaucoup trop dans le monde, et je suis sûre que vous ne pensez guère à la pauvre Nancy, quand vous êtes au milieu de toutes ces belles dames que M. d'Albetour vous a fait connaître. Je ne suis pas étonné que vous aimiez tant Paris, et que vous n'accordiez tout au plus qu'un jour ou deux par semaine à votre pauvre sœur qui trouve le temps bien long quand vous n'êtes pas là!...

— Qu'oses-tu dire, méchante ! tu sais bien que je ne suis heureux qu'auprès de toi, et que

je ne voudrais jamais m'en séparer!... mais ton père n'aime pas à me voir ici; il dit que c'est perdre mon temps, et que ma place est à la Bourse ou dans les bureaux de mon agent de change.

— Non, non, monsieur, répliqua Nancy en secouant sa jolie tête, tout cela, prétextes! mauvaises excuses dont je ne me contente pas!... certainement ce n'est point mon père qui vous empêche de venir; au contraire, il est enchanté quand il vous voit. Non, non, il y a quelque chose là-dessous, poursuivit-elle avec une inflexion de voix, pleine d'une malicieuse candeur, peut-être quelque grande dame du faubourg Saiut-Germain, quelque belle comtesse à qui l'on fait la cour...

— Oh! Nancy, quelle idée! interrompit Arthur dont les joues fraîches et pudiques se nuancèrent d'un léger incarnat.

— Ah! vous rougissez, monsieur!... c'est très bien! c'est très bien!... Ah! le vilain mar-

quis, il faudra que je le gronde!... et vous aussi, monsieur, je vous gronderai bien fort!

— Mauvaise! dit Arthur en l'embrassant, veux-tu bien me tutoyer et ne jamais t'aviser de me dire *vous!*..... c'est une vilaine habitude que tu pourrais contracter, et ce *vous* dans ta bouche est une note fausse qui me blesse au cœur!...

— Eh bien! non, Arthur, je ne te dirai plus *vous*, puisque cela te fait de la peine..... mais tu viendras plus souvent nous voir, n'est-ce pas, Arthur?... et tu ne resteras plus des quinze jours sans m'écrire!... Arthur,... maintenant je te parle sérieusement, quelquefois j'ai peur que tu ne m'oublies et que tu ne sois enchanté d'avoir des prétextes pour ne point venir à la campagne... Alors, Arthur, oh! je suis d'une tristesse quand il me vient de pareilles idées!... et je pleure, je pleure...

Et la voix de la jeune fille se troubla, une

larme descendit le long de sa joue et tomba sur la main d'Arthur.

— Dieu ! tu pleures ! tu pleures, chère Nancy !.... et pourquoi ? dit Arthur en la pressant contre son cœur et lui couvrant les mains d'ardens baisers. Dis, pourquoi pleures-tu ?... est-ce que je ne suis pas là près de toi, près de toi, près de ma sœur bien-aimée, près de celle qui m'est plus chère que la vie ! Oh ! Nancy, que je t'aime !.... oh ! tu ne peux t'imaginer combien je t'aime !...

— Et moi, Arthur !...

Au même instant Nancy poussa un cri d'effroi, et l'une de ses mains, qui s'appuyait à l'épaule d'Arthur, retomba lourde et froide sur les touches d'ivoire, qui rendirent un son discordant.

— Quoi ! Nancy ! qu'est-ce donc ? demanda vivement Arthur.

— Quelqu'un, dit-elle en montrant la fenêtre, quelqu'un était là !

— Mais je ne vois personne, répondit Arthur en sautant par la croisée qui donnait sur le jardin, et pénétrant dans un épais fourré de broussailles qui touchait presque au mur de la maison. — Et d'ailleurs, qu'importe?

— Oh! rien, Arthur, dit la jeune fille, qui tremblait encore de tous ses membres; seulement j'ai eu un peu peur! Pendant que tu m'embrassais, j'ai entendu remuer dans ces broussailles...

— Probablement une fouine, ma chère petite.

— Alors j'ai tourné la tête et j'ai vu quelque chose de noir, une grande ombre passer près de la fenêtre et cacher un instant ce rayon de lune qui éclaire maintenant le salon.

— Oh! tu as rêvé cela, charmante rêveuse! dit Arthur en escaladant la fenêtre pour rentrer dans le salon, et ton imagination romantique a pris pour un fantôme, pour quelque ombre échappée au cimetière du hameau, un

de ces petits nuages gris que tu vois courir dans le ciel, et qui passent à chaque instant comme des lambeaux de crêpes sur la face pâle de la lune. Mais voici neuf heures qui sonnent, et le marquis n'est pas encore arrivé..... c'est étrange!

Pendant qu'ils s'abreuvaient ensemble dans les torrens poétiques de Lamartine, ils étaient si profondément absorbés dans la vie de l'âme, qu'ils n'appartenaient plus aux choses de la terre, et n'avaient pas entendu le galop d'un cheval sur le pavé retentissant de l'avenue.

VIII

Le lendemain même Arthur et le marquis d'Albetour repartirent ensemble pour Paris : il venait de se faire un changement de ministres qui pouvait opérer de grandes variations dans les rentes, et M. Ferrard voulait qu'Ar-

thur fût à son poste dans ce moment de crise, comme un soldat sur le champ de bataille, quand la charge sonne.

Mais Arthur put s'apercevoir en partant que son tuteur l'embrassait plus froidement qu'à l'ordinaire, et ne lui disait pas comme toujours, *à bientôt!* Il cherchait vainement à se rendre compte d'un si étrange adieu, mais il n'eut pas le temps de s'en affliger, car Nancy au contraire, fut pour lui tendre et charmante; et lorsqu'il montait sur le marchepied de la voiture, il entendit la voix fraîche et caressante de la jeune fille qui l'appelait : il tourna la tête... c'était Nancy qui lui tendait les bras et qui lui faisait signe avec sa jolie main de descendre pour être encore embrassé.

M. d'Albetour fronça légèrement le sourcil, et l'agent de change frappant dans ses mains avec un mélange de colère et d'impatience qui fit tressaillir les deux jeunes gens, dit à Arthur

de se hâter et de ne point faire attendre le marquis.

— Non, non, mon cher Ferrard, répondit avec affabilité M. d'Albetour, je ne suis pas si pressé, et je pouvais bien attendre qu'ils eussent fini leurs adieux!..... Ces pauvres enfans, ils s'embrassaient de si bon cœur!

Puis M. d'Albetour, se penchant à la portière, salua gracieusement de la main mademoiselle Ferrard, et la voiture partit au galop.

Nancy était rouge et confuse; elle baissait la tête et n'osait regarder son père.

— Mademoiselle, dit l'agent de change un peu sèchement, vous êtes trop grande maintenant pour embrasser comme cela un jeune homme de vingt ans. C'était bon quand vous étiez une petite fille, mais à présent il faut vous défaire de ces vilaines habitudes-là. Entendez-vous, Nancy, je ne veux plus que vous embrassiez Arthur.

— Comment, papa, répondit-elle d'une

voix mouillée de larmes, tu me défends d'embrasser Arthur, mon ami d'enfance !.. Arthur, mon frère !

— Non, mademoiselle, ce n'est point votre frère, pas plus que je ne suis son père ! il est mon pupille, entendez-vous, et ce n'est pas une raison pour qu'il vous embrasse du matin au soir !

— Du matin au soir, oh ! non !... non, je te jure que ce n'est pas vrai, papa.... Seulement quand il arrive de Paris, et que je ne l'ai pas vu depuis huit jours.... et quand il part... voilà tout !

— Eh bien ! c'est beaucoup trop, dit M. Ferrard d'une voix adoucie. Qu'il t'embrasse une fois au jour de l'an et une autre fois à ta fête, passe encore !... je lui permets cela, mais rien de plus !... et même je voudrais qu'il cessât de te tutoyer devant le monde, surtout quand M. le marquis d'Albetour est là....

— M. d'Albetour?... mais c'est ton ami, papa... Dis, à quoi bon nous gêner devant lui? il sait très bien qu'Arthur et moi nous sommes comme frère et sœur, que nous avons été élevés ensemble, et que nous devons nous tutoyer.... Oh! M. d'Albetour est un si brave homme, il a si bon cœur!... Il ne doit pas trouver cela étrange.

— Hé, hé, hé, je ne sais pas trop, ma fille!.. Non, il ne m'a pas dit précisément qu'une pareille familiarité lui déplût... mais j'ai cru m'apercevoir dans une foule de circonstances, qu'il trouvait les manières d'Arthur avec toi un peu trop libres, un peu trop sans façon... Tu sais que M. d'Albetour a toujours vécu dans le grand monde, dans l'atmosphère du faubourg Saint-Germain, et qu'il doit avoir un sentiment parfait des convenances... Eh bien! il me l'a dit cent fois, ma chère, il n'a jamais pu surmonter la répugnance invincible qu'il éprouve depuis son enfance pour le tutoiement... il trouve

fort bien qu'un père tutoie sa fille, un mari sa femme et cela réciproquement, mais voilà tout.... et le tutoiement, les embrassades entre un jeune homme comme Arthur et une jeune fille de ton âge doivent lui paraître (il ne me l'a pas dit, mais j'en suis convaincu parce que je sais très bien sa manière de voir à cet égard), doivent lui paraître contraires à toutes les bienséances.

— Eh bien! cher père, j'en suis fâchée pour lui que je croyais un homme au-dessus des préjugés, répondit Nancy en secouant sa charmante tête blonde: et ce que tu me dis là nuit considérablement dans mon esprit à M. d'Albetour. Vraiment je ne me serais jamais figurée qu'on eût de si petites idées dans le faubourg Saint-Germain!... Ah! quand je verrai M. d'Albetour, je ne pourrai pas m'empêcher de lui dire combien je trouve son faubourg Saint-Germain ridicule!

— Malheureuse enfant! dit M. Ferrard

dans un grand trouble, en faisant signe à Nancy de parler plus bas, tu veux donc me brouiller avec l'aristocratie?... tu veux donc nous fermer à jamais l'entrée du faubourg Saint-Germain? Ne t'avise pas de répéter ce que tu viens de dire... songe qu'un domestique pourrait t'entendre!... et que si jamais de semblables paroles revenaient aux oreilles du marquis d'Albetour... il me retirerait ses fonds... son estime, veux-je dire, sa confiance... il s'adresserait à quelque autre agent de change... qui aurait comme moi une fille à marier!... il ne voudrait plus entendre parler d'une alliance...

— Quelle alliance, mon père?...

Et Nancy devint toute pâle.

— Suffit! suffit! répliqua mystérieusement M. Ferrard, rien n'est encore déespéré, et d'un moment à l'autre il peut survenir du nouveau!

— Mais quoi donc, papa?...

— Oh! rien, rien! continua-t-il, avec un sou-

rire qu'il croyait malicieux, rien encore, ma bonne petite Nancy, mais bientôt peut-être!... Allons, baise-moi, cher ange, baise-moi bien tendrement!... Je t'aime de toute mon ame et je veux que tu sois heureuse... Allons donc, viens m'embrasser...

Nancy était pâle encore et tremblante; elle s'élança au cou de son père, et le tint quelque temps embrassé, sans dire une parole. — Elle fondait en larmes.

IX.

Un jour que le marquis d'Albetour venait d'avoir une longue et mystérieuse conférence avec quelques amis qui partageaient toutes ses débauches de table, toutes ses nocturnes parties de plaisir, il reçut une lettre de Philadel-

phie, qu'il s'empressa de décacheter. Cette lettre que j'ai eue sous les yeux était écrite en chiffres, et contenait à peu près ceci :

« Mon cher Gustave, tu peux être parfaite-
« ment tranquille et ne pas te préoccuper de
« ce qui se passe entre le *Shuylkill* et le *De-
« laware* (1). Tu as en Amérique tout comme
« en France de chauds amis qui soignent tes
« intérêts. On ne parle déjà plus de l'*affaire*,
« ou du moins il n'y a personne maintenant qui
« songe encore à t'accuser. Cependant, mon
« cher ami, tu as bien fait de t'embarquer et de
« ne pas attendre un jugement, dont l'issue, je
« te l'avoue, m'inspirait d'assez vives inquié-
« tudes. Il m'a été bien plus facile de plaider
« pour toi en ton absence; et le bruit de ta
« mort, que je n'ai pas encore démenti, a
« fermé la bouche à tes accusateurs que j'ai

(1) Deux rivières entre lesquelles est située la ville de Philadelphie aux États-Unis d'Amérique.

« pu victorieusement convaincre d'imposture
« et de calomnie. Ton suicide, ton fameux
« plongeon dans le lac Érié ou tout autre lac
« a produit un effet superbe! et le jeune Sué-
« dois — car tu passes toujours pour un noble
« enfant de la Suède, et si j'en excepte moi et
« quelques amis, trois ou quatre personnes tout
« au plus peuvent soupçonner ton véritable
« nom, — le jeune Suédois, mon cher Gustave,
« a coûté plus de larmes aux belles depuis sa
« mort, qu'il ne leur en fit répandre de son
« vivant, ce qui n'est pas peu dire!

« Nous avons fait croire assez habilement
« qu'une atroce machination inventée pour te
« perdre avait bouleversé ta raison, et que,
« menacé dans ton honneur, au lieu de vivre
« pour confondre tes ennemis, tu n'avais pu
« supporter de sang-froid la perspective
« d'une aussi flétrissante accusation, et que tu
« avais préféré la mort à la honte de compa-
« raître, même innocent, absous d'avance, en

« face d'un tribunal qui juge les faussaires.
« Mais il est parfaitement inutile de revenir là-
« dessus, mon cher Gustave; c'est la dernière
« fois que je te parlerai dans mes lettres de
« cette maudite affaire qui m'a tourné et re-
« tourné pendant six mois sur des charbons
« ardents.

« Mais une chose que je ne t'ai pas dite en-
« core et qui ne te fera pas de peine, j'en suis
« bien sûr, c'est que le gros banquier William
« est à six pieds sous terre, oui, mon brave!..
« et je te jure, pardieu! que j'ai dansé sur sa
« fosse avec un plaisir extrême!.. Hein! qu'en
« dis-tu, Gustave? tu ne t'attendais pas à de si
« bonnes nouvelles. Je parie que tu ne porteras
« pas le deuil du gros sir William!.. Ah! si
« tu savais, mon cher, quel mal nous avons
« eu à nous défaire de ce vieux poltron!.. Il ne
« voulait pas se battre, et nous avions beau
« l'appeler calomniateur, infâme calomniateur,
« j'avais beau lui redemander d'un air pathé-

« thique le sang de mon ami qu'il avait poussé
« au désespoir et à la mort, eh bien! rien n'y
« faisait et nous en étions pour nos peines,...
« Ma foi! j'ai voulu brusquer l'affaire! un jour
« qu'il s'était gorgé de *Porto* suivant sa cou-
« tume, et que le vin lui donnait un peu de
« cœur au ventre, ou plutôt à la tête, je l'ai
« rencontré au théâtre, et là sur un *oui* ou un
« *non*, je ne sais plus trop lequel, je l'ai pres-
« que jeté à la renverse d'une paire de souf-
« flets qui a résonné dans toute la salle. Oh!
« pour le coup il ne s'est plus fait tirer l'oreille,
« et nous avons dégaîné le soir même. Voilà
« parbleu! ce que je voulais, et je t'assure que
« l'assaut n'a pas été long... Je vise juste comme
« tu sais, et j'ai le poignet ferme... L'épée à la
« main — en garde! — une, deux! — mon
« homme était percé à jour, et la pointe de ma
« lame ne s'était même pas émoussé contre
« son cœur de pierre, son cœur de roche, son
« cœur de banquier!..

« Mais ce n'est pas assez d'un cadavre, ô « mon Gustave!.. et moi ou *les autres*, nous « donnerons encore avant peu de la besogne « au fossoyeur! Tous ceux que tu as con- « damnés en partant ne mourront pas de « vieillesse! oh, non certes!.. Mais patience! « il faut laisser mûrir le fruit!.. alors on n'a « plus qu'à souffler pour qu'il tombe!

« Maintenant au fait, mon cher Gustave! « car je m'aperçois que depuis une heure je « bavarde pour ne rien dire, absolument « comme une vieille femme en dégustant une « prise de tabac, et je suis persuadé que tu « m'envoies à tous les diables! car dans la « vie comme dans les livres tu n'aimes que les « dénouemens, et je t'ai vu cent fois au théâ- « tre, lorsqu'une pièce n'allait pas au galop « d'un bout à l'autre, frapper du pied, écu- « mer de colère et dire que tu étranglerais « l'auteur s'il tombait sous ta main. Ne te fâ- « che pas, Gustave, j'ai tant de bonheur à

« causer avec toi que j'alonge exprès mes
« phrases pour faire durér le plaisir. Au reste,
« il faut garder le meilleur pour la fin, la crême
« pour le dessert, comme disent les grand'-
« mamans, — ou plutôt comme nous disons,
« nous autres, d'abord l'épée, ensuite le poi-
« gnard!...

« Voici donc le poignard! gare à toi!..
« cuirasse bien tón cœur, et s'il bat trop vîte,
« mets la main dessus—car s'il est important
« pour agir à propos dans ce monde, d'avoir
« une montre bien réglée, qui n'avance jamais
« et jamais ne retarde, il est encore bien plus
« essentiel de porter dans sa poitrine un
« cœur à l'épreuve, qui sous le choc des pas-
« sions n'accélère jamais ou ne ralentisse
« son mouvement toujours égal!... Alors
« seulement on est homme, et l'on arrive au
« but!... Mais à propos, je m'aperçois que ma
« montre qui va très bien m'engage à me
« presser..... Diantre! voilà qu'on sonne à ma

« porte!... ah! c'est pour cette lettre... on met
« à la voile, et notre capitaine s'impatiente....
« Hé! qu'il attende, le vieux loup de mer.....
« je serais pourtant fâché qu'il partît sans ma
« lettre...

« Allons, à présent, plus de digression!....
« je me dépêche, et ma plume court sur le
« papier comme un cheval qui a pris le mors
« au dents... Mon cher, mon pauvre cher
« Gustave, hélas! tu n'es pas encore veuf!....
« et la maudite femme ne veut pas mourir.....
« heureusement qu'elle est toujours folle, ar-
« chi-folle et qu'on ne lui épargne pas les
« sceaux d'eau froide sur la tête.... Elle chante
« du matin au soir et souvent du soir au matin
« des complaintes élégiaques sur toutes les
« gammes, en l'honneur de son pauvre Sué-
« dois Gustave *Kruller* (drôle de nom, ma foi!
« et que tu as bien fait de prendre en Amé-
« rique) : elle pleure toujours à chaudes
« larmes ce tendre et malheureux Kruller

« qu'elle croit mort d'amour pour elle! Ce-
« pendant quelquefois elle devient furieuse
« et t'appelle ingrat, lâche, infidèle, monstre,
« et puis elle s'arrache les cheveux, se frappe
« la poitrine, et veut se tuer, se jeter par la
« fenêtre!... malheureusement les barreaux
« se touchent presque.... Mais, je te le répète,
« pas d'inquiétudes! fais absolument comme
« si madame *Kruller* ou plutôt madame *Ear-*
« *ling* (car c'est la veuve Earling) s'était pré-
« cipitée par la fenêtre de sa chambre qui
« est au cinquième étage..... Dernièrement,
« croirais-tu qu'elle a voulu s'échapper?...
« elle s'était à moitié enveloppée dans le drap
« de son lit, comme un spectre... les gardiens
« ont eu peur, les imbécilles!... et se sont sau-
« vés à toutes jambes... Mais rassure-toi, mon
« vieux, le guichetier de l'hôpital est un cer-
« bère qui ne dort jamais et qui ne craint pas
« les fantômes. Ce *Bedlam* vaut une prison
« d'état pour la solidité des grilles et l'épais-

« seur des murailles!... Il n'y a qu'une fosse
« à six pieds sous terre, bien foulée par le
« talon du fossoyeur, et sur laquelle pèse un
« bloc de marbre, il n'y a que cette prison-là
« qui garde encore mieux son prisonnier!...

« Mais corbleu! je m'oublie... il me semble que j'entends la cloche du départ... « oui... oui! c'est elle! Bonsoir, Gustave... »

Cette lettre ne portait aucune signature; il était facile de voir à ses plis inégaux et à l'enveloppe tachée d'encre et de cire que l'écrivain, sans doute pressé par l'heure, avait brusquement fermé et cacheté sa lettre.

Après avoir lu ces lignes mystérieuses dont les hiéroglyphes n'étaient pour le marquis d'Albetour qu'une langue vulgaire, il demeura quelque temps immobile, ses deux coudes sur une table et la tête dans ses mains, comme un homme qui réfléchit profondément: ensuite il ouvrit un petit coffre en peau de cha-

grin qui paraissait contenir beaucoup de lettres, écrites en chiffres comme celle qu'il venait de recevoir. Il mit cette lettre avec les autres.

Un quart d'heure après, M. d'Albetour galopait au bois de Boulogne avec Arthur Livremont; et de temps à autre, lorsqu'il voyait passer en équipage quelque brillante femme à la mode, il la saluait tout en galopant, ou bien il ralentissait tout-à-coup l'allure de son cheval qu'il faisait caracoler près de la voiture, puis se penchant à la portière il adressait quelques phrases de galanterie à la déesse du char, et lui présentait le bel Arthur qui rougissait comme une jeune fille timide.

X

Bientôt le jeune Arthur eut la rougeur moins facile et moins prompte ; il put soutenir sans frissonner les yeux bleus ou noirs d'une belle,— et la vie du grand monde, la vie de salon et de boudoir lui parut douce et charmante sous les auspices d'un homme à la mode comme le marquis d'Albetour.

Il y avait plus de trois semaines qu'Arthur n'était retourné à la campagne de son tuteur, et celui-ci ne lui écrivait point de venir; il ne semblait ni choqué, ni surpris d'une aussi longue absence.

Arthur pourtant n'avait pas oublié sa chère Nancy; et quelquefois le soir, après l'enivrement du bal, il poussait un soupir et songeait à cette blonde et naïve jeune fille, dont il avait profané dans son cœur l'image pure et virginale en y mêlant d'autres images de femmes qui l'abreuvaient d'ardentes et coupables voluptés.

Mais ces remords s'évanouissaient bientôt devant le plaisir qui devenait chaque jour plus vif et plus dangereux pour Arthur.

Il s'habituait à cette vie molle et fastueuse qui est si douce à Paris pour un jeune homme ayant de la fortune; mais Arthur n'était pas riche — quatre mille livres de rentes tout au plus, dont il ne pouvait pas entamer le capital:

aussi attendait-il avec une impatience toujours croissante ce bienheureux âge de vingt-un ans, où le jeune homme affamé de plaisir, rompt l'étroite et jalouse chrysalide qui l'emprisonnait, et peut aller, si bon lui semble, se brûler au flambeau de l'amour et des voluptés parisiennes.... époque vraiment délicieuse, où l'écervelé papillon fait pour la première fois usage de ses ailes, où le jeune capitaliste manie enfin tout son or, et peut le jeter aux courtisanes ou sur le tapis vert du Cent-treize, sans qu'on lui crie : *Holà!*

Mais Arthur n'était pas joueur, et, pour lui rendre justice pleine et entière, il avait en horreur les cartes et tous les jeux de hasard ; jamais il n'avait mis le pied sur le seuil funeste et glissant d'une maison de jeu. Ce qu'il aimait lui, c'était l'existence élégante et paresseuse de nos riches dandys ; c'étaient les somptueux repas tout ruisselans de vin de champagne, les promenades au Bois sur un cheval de

pur sang, ou dans un splendide équipage qui fait retourner les jolies femmes et vous attire de si charmans regards, de si gracieux balancemens de tête; ce qu'il aimait surtout, c'étaient les mains blanches aux ongles roses et bien taillés, une jambe fine et rondelette dans un bas de soie, un pied mignon dans un soulier mignon, et puis une taille svelte et *patricienne*, un cou de cygne aux molles ondulations. une voluptueuse poitrine aux saillans contours, marbre vivant qui fait palpiter le corsage, et puis... mais ridicule barbon, je m'égare en des peintures qui ne sont plus de mon âge, et qui veulent une main plus ferme, un pinceau moins tremblant...Je supplie ces dames de me pardonner, je m'appesantirai moins désormais sur les détails. Je serais au désespoir de blesser les oreilles chastes de madame Wilson.

Il me suffira donc, mesdames, pour vous faire comprendre les passions nouvelles qui

s'étaient brusquement développées dans l'âme vierge d'Arthur, il me suffira de vous dire qu'un jeune et beau garçon, jeté dans un certain monde à Paris, aurait besoin de toute la sagesse et des mortifications de saint Antoine, pour ne pas succomber à des tentations mille fois plus dangereuses que celles dont triompha ce vénérable anachorète : car celui-ci n'avait pas dans les veines un sang riche et toujours bouillant sous la torride influence de la truffe et du vin de champagne ; il ne buvait que de l'eau du désert, et mangeait au lieu de succulens roastbeefs des racines dures et peu nutritives qui devaient considérablement amortir le feu de ses passions ; et puis le diable s'y prenait assez maladroitement pour le séduire : au lieu d'envoyer tout simplement à ce pauvre Antoine une de ces belles courtisanes romaines dont l'enfer était sans doute bien pourvu, il l'environnait d'une foule d'abominables sirènes à queues de poisson, de femmes aux pieds de chèvre, de mons-

trueuses créatures qui devaient épouvanter le solitaire et lui donner la chair de poule.

Arthur, lui, n'avait point affaire à des goules, à des êtres moitié femmes moitié serpens. Toutes les plus délicieuses sylphides qui voltigent sur les planches de l'Opéra; toutes ces nymphes ravissantes qui sont comme une espèce à part dans la capitale, et dont la vie entière est une longue fête, une longue ivresse, toutes ces femmes de plaisir qu'on nomme pourtant *femmes honnêtes*, enveloppaient ce faible et voluptueux jeune homme dans une atmosphère brûlante à laquelle il ne pouvait plus se dérober.

Parfois Arthur, après une soirée d'amour et de libertinage, s'endormait avec la ferme intention de changer de vie, et de rompre enfin d'un vigoureux coup d'aile le réseau fatal qui le retenait; mais cette noble résolution s'effaçait bientôt de sa mémoire avec les songes de la nuit, et de nouvelles séductions qui l'assié-

geaient à son réveil pleuvaient chaque matin autour de lui sous la forme de petits billets roses et parfumés, tout pleins de rendez-vous galans et de charmantes invitations.

M. d'Albetour ne laissait échapper aucune occasion de plaisir pour Arthur, qui s'enlaçait chaque jour en de nouvelles intrigues : à l'air indifférent et calme du marquis, on aurait pu croire qu'il prenait fort peu d'intérêt à toutes ces liaisons banales, à ces folles amours de rencontre qu'un jour nouait et dénouait; mais Arthur n'avait pas une maîtresse, pas une bonne fortune, que M. d'Albetour n'en fût instruit d'avance. — et l'adroit marquis était le fil invisible qui remuait les passions de cet ardent jeune homme.

Arthur n'avait jamais eu de goût pour les occupations financières, et sans la déférence pleine de tendresse qu'il avait toujours témoignée à son tuteur, il n'eût jamais consenti à s'incarcérer sept heures par jour dans le bureau d'un

agent de change, pour y faire son apprentissage de courtier. Mais depuis qu'il menait la vie élégante et voluptueuse du riche Parisien, depuis qu'il avait savouré le nectar de l'arbre défendu, il voulait toujours s'en abreuver, et l'étude de la finance lui paraissait insipide. Il ne mettait plus le pied chez l'agent de change, et quand il passait près de la Bourse, il détournait la tête avec répugnance pour ne pas voir ce magnifique tripot, ce Parthénon du vol et de l'agiotage, qu'il voulait à jamais oublier.

Depuis le jour où M. Ferrard l'avait comme arraché des embrassemens fraternels de Nancy, Arthur n'était point retourné une seule fois à la campagne de son tuteur; et celui-ci qui, auparavant, grondait Arthur et l'accusait d'indifférence lorsqu'il ne venait pas exactement tous les quinze jours à la maison de campagne, maintenant loin de se plaindre, ne semblait pas même remarquer l'absence

de son pupille, et ne lui écrivait plus comme autrefois de venir.

— Mon cher tuteur est fâché contre moi, pensait Arthur; depuis quelque temps je le trouve bien refroidi à mon égard, mais que le diable m'emporte si je sais pourquoi! Ce brave homme, je l'aime de toute mon âme! je ne crois pas lui avoir donné jamais un véritable sujet de mécontentement; oh! certes, je ne suis point un ingrat! Dieu merci! j'ai la mémoire du cœur, et je n'oublierai jamais que M. Ferrard m'a élevé, qu'il est mon second père!... Non, vraiment, j'ai beau me creuser la tête, je ne puis comprendre ce que j'ai fait de mal. Ah! j'y suis... il est en correspondance avec son confrère l'agent de change, et ce *tripotier* de rentes lui a probablement dit que je ne venais plus croupir sept heures par jour dans sa boutique!... Ma foi! tant pis, chacun pour soi dans ce monde! j'aime beaucoup mon tuteur, mais je n'aime pas du

tout son métier! Je veux jouir de la vie, moi!... Quoi! Dieu m'aurait pétri dans ses mains, il m'aurait soufflé dans la poitrine une âme immortelle, pour que j'allasse me faire agent de change, et spéculer du matin au soir sur la hausse ou la baisse!... Oh! non, je ne crois pas!

Et toutes les journées d'Arthur Livremont se passaient au bois de Boulogne, toutes ses nuits au bal ou dans les bras du plaisir et de la débauche.

Un matin il se leva triste et morne, il se dit :

—Au fait! ma conduite n'est pas exemplaire depuis cinq ou six semaines, et M. Ferrard qui n'entend pas raillerie sur le chapitre de la morale, et qui n'a pas eu, j'en suis bien sûr, une seule intrigue dans toute sa vie, aura su d'une manière ou d'une autre, par quelque bavard, que je m'étais un peu dégourdi, un peu déniaisé; et le brave homme est mécon-

tent, il me boude. Je ne suis pourtant pas un mauvais sujet, moi! je m'amuse, voilà tout... J'aime le champagne, quand il est bon, les femmes quand elles sont jolies!... J'ai des maîtresses, mais qu'est-ce qui n'en a pas dans ce monde, à moins d'être vieux, sot ou podagre?... Eh! parbleu, je suis de mon âge et je n'ai pas la goutte! si mon tuteur se fâche, il n'est pas raisonnable!... A la bonne heure au moins, si j'avais le goût du jeu comme tant d'autres, si je faisais des dettes!... mais rien de tout cela, je paie mes fournisseurs, je ne mange que mon revenu... Il est vrai que je ne puis faire autrement puisque je ne tiens pas le capital! encore trois mois et un jour!... Non, M. Ferrard a tort de m'en vouloir... il m'en veut, c'est positif... autrement il m'écrirait de venir le voir... mais au contraire, on dirait qu'il cherche des prétextes pour me retenir à Paris... Ma foi! j'y suis à merveille, j'y reste!... et puisqu'on s'arrange si bien là-bas de mon absence, puisque

M. Ferrard ne veut plus de moi, j'attendrai patiemment qu'on me rappelle... Oui, mais cette pauvre Nancy!... qu'est-ce qu'elle doit dire de ne plus me voir ?... Voilà déjà cinq grandes semaines!... cinq semaines! elle croit peut-être que c'est moi qui ne veux plus venir... et que je m'ennuie à la campagne, auprès d'elle... Oh! quelle idée!... pauvre chère sœur! moi! t'oublier!... moi, grand Dieu! Sacrifier ma Nancy à toutes ces femmes qui ne seraient pas dignes seulement de baiser la terre qu'ont foulée tes pas!... Oh! oh!

Et d'abondantes larmes jaillirent de ses yeux. Il n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'un besoin, voir Nancy, la serrer dans ses bras, contre son cœur, et lui demander pardon. Il voulait monter sur le champ en voiture pour aller surprendre son tuteur et s'excuser comme il pourrait d'une aussi longue absence. Déjà il descendait quatre à quatre les

marches de l'escalier, quand la portière lui remit une lettre qui venait d'arriver.

Le jeune Livremont reconnut aussitôt l'écriture de M. Ferrard, il ouvrit précipitamment cette lettre.

« Mon cher pupille, disait M. Ferrard, j'ap-
« prends avec chagrin que ton zèle pour l'étude
« des affaires éprouve de jour en jour une baisse
« plus considérable. Mon collégue se plaint
« des variations notables qui s'opèrent dans ta
« conduite; tu ne vas plus à ton bureau, et l'on
« te rencontre à cheval au bois de Boulogne
« pendant les heures de Bourse.

« On m'assure même que tu ne sais pas
« toujours positivement s'il y a hausse ou
« baisse comparativement au cours de la
« veille, mais cela me semble incroyable!... et
« sans doute on exagère.

« La première fois que je te verrai, mon
« cher pupille, je compte te faire subir un

« examen complet sur le *cinq*, le *quatre* et le
« *trois;* je t'interrogerai particulièrement sur
« les fonds étrangers, sur les changes d'Am-
« sterdam, d'Hambourg et de Londres, sur
« les Cortès... Pense aux Cortès!

« Ainsi donc, mon cher pupille, étudie con-
« sciencieusement les rentes de Naples, d'Es-
« pagne et de l'État romain, l'emprunt Hollan-
« dais, l'emprunt d'Autriche, de Prusse, enfin
« toutes les métalliques! mais ne va pas négli-
« ger les actions de la Banque, la caisse hypo-
« thécaire, les rentes de la ville de Paris, les
« Quatre Canaux! Oh! ne va pas négliger tout
« cela, je t'en conjure.

« Je te ferai aussi plusieurs questions sur les
« primes fin courant et fin prochain.

« J'aurais beaucoup de plaisir à t'embrasser;
« mais comme les affaires sont très animées
« depuis quelques jours, et qu'elles vont pren-
« dre encore plus d'activité jusqu'à la fin du
« mois, j'aime mieux que tu restes à Paris pour

« les suivre et me tenir au courant des opéra-
« tions importantes.

« Ne viens donc pas me voir, mon cher pu-
« pille, avant que je ne t'écrive. D'ailleurs, je
« serais actuellement fort embarrassé pour te
« loger : on repeint à l'huile la porte et les fe-
« nêtres de ta chambre ; je fais travailler dans
« toute la maison, revernir les lits, carder les
« matelas, et je n'aurais pas même un lit de
« sangles à te donner.

« Je t'écrirai, mon cher pupille, quand je
« n'aurai plus d'ouvriers chez moi. »

Arthur avait senti plusieurs fois sa poitrine se gonfler en lisant cette lettre ; il remonta dans sa chambre, et ses larmes coulèrent par torrens.

XI

Arthur avait compris que son tuteur ne lui portait plus la même affection et saisissait de frivoles prétextes pour l'écarter de Nancy. Il resta plusieurs jours abîmé dans une morne tritesse, sans paraître le matin au bois de Boulogne et le

soir au balcon des Bouffes ou de l'Opéra. Il ne répondit point aux billets parfumés qui lui arrivaient en foule, et demeura des journées entières confiné dans sa chambre, oubliant les rendez-vous d'amour qui l'attendaient.

Depuis une quinzaine de jours environ, le marquis d'Albetour avait quitté Paris pour une entreprise importante ; il voulait faire construire plusieurs moulins sur une petite rivière qui passait à quelque distance de sa maison de campagne, et dont le cours sinueux traversait la propriété de M. Ferrard.

L'agent de change, qui n'était pas très enthousiaste de sa nature, avait trouvé magnifique ce projet d'exploitation, auquel il promettait de coopérer activement et de tous ses moyens. M. d'Albetour faisait de fréquentes visites à M. Ferrard, et quelquefois ils restaient enfermés des heures ensemble, — ils avaient des conférences mystérieuses dont Nancy ne pouvait pénétrer le secret; mais elle remar-

quait avec un sentiment de vague terreur que son père lui parlait plus souvent du marquis, en des termes de plus en plus louangeurs, et que M. d'Albetour avait pour elle des attentions plus marquées, des prévenances galantes et délicates qui allaient au-delà de ce qu'exigeait la simple courtoisie, et qui révélaient une certaine envie de plaire.

Un jour que M. Ferrard prononçait comme à l'ordinaire devant sa fille le fastueux panégyrique de M. d'Albetour, son domestique entre et lui dit qu'un monsieur désire lui parler en particulier.

— Mais quelle est cette personne? demande l'agent de change.

— C'est, je crois, un étranger, répond le domestique. Il parle français difficilement; à sa prononciation, je présume que ce monsieur est Anglais.

— Je ne connais pas d'Anglais, dit M. Ferrard; cependant c'est peut-être pour affaire..

Oui, cet insulaire est très probablement un riche capitaliste qui veut prendre des actions dans nos moulins... Faites entrer... ou plutôt je vais descendre au salon... car sans doute c'est un riche capitaliste.

M. Ferrard, en traversant l'antichambre, entendit marcher de long en large dans le salon, comme un homme qui se promène avec impatience en attendant quelqu'un. Il ouvrit la porte du salon. Un personnage de haute stature, et dont la lèvre basanée portait une paire de moustaches grisonnantes, le salua d'assez mauvaise grâce et d'une façon militaire qui déplut fort à l'agent de change, devenu très susceptible sur l'étiquette depuis qu'il fréquentait les ducs et les marquis.

— Vous êtes M. Ferrard? demanda l'étranger d'un ton laconique.

— Oui, monsieur, lui-même. Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

— Oh! monsieur, le nom ne fait rien à l'af-

faire, dit l'inconnu; dispensez-moi, je vous prie, de me nommer.

— Mais je n'ai pas l'avantage de vous connaître, monsieur, répliqua l'agent de change un peu sèchement, et je ne puis entamer une affaire, je ne puis m'associer en aucune façon avec un capitaliste qui veut que son nom reste en blanc dans l'acte de société...

— Eh! qui vous parle de société, monsieur? interrompit brusquement l'homme à moustaches qui ne semblait pas être d'une patience angélique; je n'ai pas de temps à perdre, je vous en préviens... Il faut que je sois au Hâvre dans quelques heures...

— J'entends bien, monsieur, parfaitement bien, et vous pourriez même vous épargner la peine d'élever tant la voix... mais quand vous me diriez votre nom, cela ne vous retarderait guère et ne vous empêcherait pas d'être au Hâvre à l'heure que vous désirez...Je puis vous montrer, monsieur, le plan des quatre mou-

lins que nous voulons établir sur la rivière de...

— Eh! monsieur, vous êtes là à vous battre contre des moulins!... Qui vous parle de moulins?... je suis capitaine d'un brick de commerce... j'appareille demain matin... le vent peut souffler d'un moment à l'autre...

— Mais il ne faut jamais compter sur le vent, monsieur, interrompit le spéculateur qui, absorbé dans son idée, n'en voulait pas sortir et s'y cramponnait de toutes ses forces: le vent souffle un jour et ne souffle pas un autre... c'est un capricieux, un inconstant, sur lequel les marins et les meûniers ne doivent jamais compter!... Il peut bien de temps en temps gonfler une voile de navire et faire tourner une aile de moulin, oui!... mais survienne un calme, un calme plat (cela peut se voir tous les jours, monsieur) alors vous n'avancez plus, vous ne tournez plus... vous êtes cloué sur la vague ou dans l'air...

Le capitaine de brick regardait M. Ferrard en croisant tour à tour et décroisant les bras avec un branlement de tête.

— Alors, monsieur, continua chaleureusement l'agent de change, adieu la moûture! plus de farine!... Tandis qu'au moyen des écluses, monsieur, vous n'êtes plus l'esclave du vent et vous tourneriez jusqu'à la fin du monde... Et cela par une combinaison fort simple... il suffit...

— Adieu, monsieur, je vous souhaite bien le bonjour, dit impétueusement le capitaine en prenant son chapeau qu'il avait posé sur une table. Puisque vous ne voulez pas m'entendre, je retourne en Amérique! Que diantre!... voilà plus d'une heure que je suis ici... j'ai fait plus d'une lieue à cheval par les terres labourées, et cela pour rendre service!... J'en suis ma foi! bien récompensé!... votre imbécille de domestique me fait attendre plus d'un quart d'heure à la porte, comme s'il ne comprenait

pas ce que je dis!... Eh! mille sabords, monsieur, je m'exprime pourtant d'une manière intelligible, et si je ne prononce pas tout à fait comme un académicien, ce n'est pas une raison pour qu'on me fasse répéter cent fois la même chose!... Je ne suis pas un sauvage, une peau rouge!... je suis capitaine de brick, je suis de New-York. Je vous le répète, monsieur, j'ai voulu vous rendre service, un important service, quoique je n'aie pas une minute à perdre, et vous n'appréciez pas mon désintéressement!... voilà comme vous me payez d'une bonne action!!

— Une action, monsieur! une action! s'écrie M. Ferrard qui n'était certes pas en train de jouer sur les mots et de faire des calembourgs, vous n'avez jamais pris d'action dans cette affaire, et je ne sais pas, monsieur, quel paiement vous me réclamez. D'ailleurs l'acte de société est encore chez le notaire!... cet acte, monsieur, ne porte que deux signatures.

celle du marquis d'Albetour et la mienne... Au surplus, quand vous seriez actionnaire, vous ne pourriez toucher encore de dividende, et les intérêts ne commenceront à courir, monsieur, que du jour où M. le marquis et moi nous aurons effectué le versement des capitaux entre les mains...

— D'un fripon! interrompit le capitaine avec énergie.

L'agent de change recula d'un pas en arrière et voulut parler, mais la stupéfaction l'empêcha d'articuler une parole et lui cloua la langue au palais.

— Oui, d'un fripon! ajouta le capitaine en secouant la tête. Prenez-y garde, monsieur! vous allez vous empêtrer dans les filets d'un escroc.

— Morbleu! monsieur le capitaine, balbutia enfin l'agent de change, vous êtes bien hardi! Êtes-vous donc venu chez moi pour m'insulter?

— Non, mais pour vous tirer des griffes d'un épervier qui, je vous en donne ma parole d'honneur, ne vous laissera pas un brin de laine sur le dos, si vous ne parvenez pas d'une manière ou d'une autre à lui tordre le cou.

— Mais de qui voulez-vous parler, monsieur? bégaya l'agent de change qui semblait pétrifié d'étonnement, car je ne présume pas que vous osiez faire allusion à M. le marquis d'Albetour, dont la réputation européenne...

— Ne vaut pas le diable en Amérique, je vous en préviens! ainsi, défiez-vous de ce gaillard-là!

— Quoi! morbleu! s'écria M. Ferrard d'un accent indigné, quoi! vous avez l'audace de calomnier en ma présence le plus respectable des hommes! mon ami! mon intime ami! mon noble ami le marquis d'Albétour! un personnage qui jouit de la considération universelle, un homme dont la philantropie, dont la probité...

— Est tout juste suffisante pour qu'il ne soit pas pendu ! ajouta le capitaine.

— C'en est trop ! vous êtes un impudent, un lâche calomniateur !... et si M. d'Albetour était ici...

L'agent de change suspendit un instant sa phrase pour serrer les dents et secouer la tête d'une manière expressive et menaçante.

Tout-à-coup le galop d'un cheval retentit dans l'avenue.

— S'il était ici, vous ne parleriez pas de la sorte, reprit M. Ferrard en haussant le ton.

Le bruit du galop devenait plus sonore.

— Non, vous ne parleriez pas de la sorte! poursuivit M. Ferrard dont les yeux lançaient des éclairs de fureur.

— Non, sacrebleu ! dit flegmatiquement le capitaine, car je ne me soucie pas d'être assassiné un jour ou l'autre. Ce n'est pas que j'eusse peur de lui au grand soleil, l'épée ou le pistolet à la main !... mais cet homme-là, voyez-vous,

continua-t-il en baissant la voix d'un air mystérieux, cet homme-là, c'est le diable!... On dit qu'il a des amis partout!... partout des poignards à ses ordres!... voilà pourquoi je ne vous dis pas mon nom... Car s'il apprenait que je vous ai parlé de lui... vous ne savez pas ce dont il est capable!... mon brick pourrait sauter en l'air ou couler bas à dix lieues de la côte!...

Aussitôt la porte du salon s'ouvrit à deux battans, et le domestique annonça le marquis d'Albetour.

XII

L'étranger devint pâle comme la mort ; ses genoux fléchirent, il tomba lourdement dans un fauteuil qui se trouvait derrière lui.

M. d'Albetour avait le sourire à la bouche; toute sa physionomie exprimait le calme et la

satisfaction, mais par moment son œil semblait se colorer d'une teinte verdâtre et changeante, d'où s'échappaient comme des étincelles qui éblouissaient l'étranger et l'agitaient de commotions électriques.

Le marquis d'Albetour tendit la main à M. Ferrard et alla s'asseoir près de lui, en face du capitaine américain,

— Eh bien! monsieur le capitaine, dit l'agent de change avec une intonation sardonique, ne vous gênez pas, je vous en prie; faites comme si nous étions seuls. Le marquis d'Albetour est assez mon ami pour me permettre de continuer avec vous une conversation intéressante.

Le capitaine essaya de lever la tête, mais le regard magnétique du marquis lui fit presque à l'instant même baisser les yeux.

— D'ailleurs, poursuivit M. Ferrard, d'un ton plus ironique, M. d'Albetour n'était pas

étranger à notre conversation... vous me parliez de M. le marquis.

— Ah! fit M. d'Albetour en lançant un coup-d'œil sinistre à l'inconnu. Et que disait monsieur?

— M. le capitaine faisait votre éloge, répondit l'agent de change en secouant la main du marquis avec une affectation de familiarité. Monsieur est capitaine de brick; il vient de New-York et met à la voile demain; voilà tout ce que je sais.

— Ah! vous ne savez rien de plus? dit M. d'Albetour avec un sourire étrange qui pétrifia l'inconnu et lui figea le sang dans les artères. Eh bien! moi, j'en sais davantage!

M. d'Albetour dit ces derniers mots d'une voix tonnante.

— Comme vous êtes pâle, M. le capitaine! ajouta M. Ferrard, avec une expression triomphante, en lui frappant sur l'épaule. Vous ne dites plus rien maintenant!... Allez, vous êtes

un calomniateur!... et de plus un lâche, un fanfaron!

— Un calomniateur!... un lâche!... balbutia le mystérieux personnage en grinçant des dents; mais un geste de M. d'Albetour le réduisit au silence.

— Sortez, monsieur, sortez! cria l'agent de change d'un ton impérieux en ouvrant brusquement la porte. Je ne répéterai pas au marquis d'Albetour des paroles qui pourraient vous coûter cher! la main d'un honnête homme et d'un noble n'est pas faite pour vous punir... Sortez, monsieur! n'attendez pas que j'appelle mes domestiques!

L'inconnu demeurait anéanti dans un fauteuil; il n'avait pas la force de se lever.

— Eh bien! faut-il que j'appelle! reprit M. Ferrard en faisant un pas vers la porte.

— Non, dit M. d'Albetour à voix basse: laissez-moi faire, je connais cet homme! Avec un mot je vais l'arracher de ce fauteuil!

Et le marquis, s'approchant du faux Américain, le fit tressaillir en lui posant lourdement la main sur une épaule, et lui dit quelque chose à l'oreille. Aussitôt l'étranger qui se tenait replié sur lui-même, et la face contre la poitrine, se redressa comme un cadavre au toucher du galvanisme... Il se leva. Son visage était livide, ses yeux éteints : on entendait ses dents s'entrechoquer les unes contre les autres comme dans les convulsions du choléra-morbus.

— Capitaine Gossin, dit froidement le marquis d'Albetour, vous savez que je pourrais vous perdre!.. Mais les calomnies d'une bouche comme la vôtre sont si peu dangereuses que j'aime mieux les mépriser! cependant je vous conseille de ne pas jouer avec la colère d'un homme qui n'aurait qu'à plier le doigt pour vous anéantir. Allez! vous êtes un misérable! et si demain vous n'avez pas quitté la France, vous n'en sortirez plus!

M. d'Albetour n'avait pas achevé sa dernière

syllabe que le capitaine Gossin était déjà hors du salon.

M. Ferrard ne revenait pas de son étonnement ; il ne pouvait comprendre l'étrange influence, l'impérieux ascendant que M. d'Albetour paraissait avoir sur cet homme.

— Voilà un bien grand misérable, dit-il au marquis; j'allais le jeter à la porte quand vous êtes entré.

— Il ne remettra plus les pieds chez vous, soyez tranquille, répondit M. d'Albetour, en s'asseyant devant une table pour écrire.

— C'est un fou qu'on devrait claquemurer à Bicêtre, ou bien un scélérat qu'il faut envoyer au bagne!... Croiriez-vous, mon cher d'Albetour, qu'il a eu l'audace de parler de vous en des termes...

— Oh! rien ne peut me surprendre de ce plat coquin, interrompit M. d'Albetour avec une agitation concentrée; il m'assassinerait, l'infâme, s'il était moins lâche!

En même temps le marquis traçait à la hâte quelques lignes au crayon sur un morceau de papier détaché de son portefeuille.

— Mais que peut-il y avoir de commun entre vous et un pareil homme, mon cher marquis? demanda l'agent de change avec hésitation ; car... j'ai cru m'apercevoir qu'il ne vous était pas entièrement inconnu...

— J'ai vu cet homme aux États-Unis, répliqua d'Albetour ; j'ai même eu l'avantage de lui casser un jour ma canne sur les épaules.

— Vraiment ! dit M. Ferrard en écarquillant ses yeux de porcelaine et croisant les bras.

— Oui... je ne suis pourtant pas querelleur, et c'est la seule fois qu'il me soit arrivé de frapper un homme, — mais j'étais exaspéré !... Voici l'histoire en peu de mots... J'étais à New-York — il y a de cela quelques années — j'appris qu'un nommé Gossin, un misérable condamné en France à quinze ans de galères pour je ne sais quel crime, avait passé en Amé-

rique après l'expiation de sa peine, et que là, s'étant associé quelques vauriens de son espèce, il avait équipé un navire pour faire la traite des noirs...

— Bon commerce!... mais immoral! dit l'agent de change.

— Oh! c'est le plus affreux des crimes! c'est le plus lâche! s'écria chaleureusement M. d'Albetour : c'est le seul peut-être qu'il faille punir de mort, parcequ'il outrage l'humanité tout entière!... Oui, mieux vaut l'assassinat!... et je voudrais qu'on effaçât des Codes la peine capitale, excepté pour les trafiquans de chair humaine, pour ces ignobles spéculateurs qui vendent la créature que Dieu fit à son image!... Oh! pour ces monstres, la mort, la mort!... moi qui vous parle, au besoin je voudrais être leur bourreau!

— Et moi aussi! ajouta M. Ferrard d'un ton solennel, car je suis philantrope, mon

cher marquis !... Mais achevez-moi, s'il vous plait, votre aventure.

— Oui, dans un instant, répliqua M. d'Albetour, en pliant le billet qu'il venait d'écrire. Permettez-moi d'appeler mon domestique ; j'ai besoin de l'envoyer à la ville pour un message assez important que j'avais oublié.

— Faites, faites, mon cher marquis, je suis à vos ordres, dit l'agent de change ; puis il courut à la porte, et d'une voix de stentor il appela le domestique de M. d'Albetour.

Le marquis dit quelques mots à son domestique et lui remit la lettre, après en avoir écrit l'adresse.

— Vîte, à cheval, Cyprien ! ajouta-t-il. Si M. Belphégor est déjà parti pour le Hâvre, tu le rattraperas. Crève ton cheval, s'il le faut. Vîte ! vîte !

Cyprien s'inclina profondément, et sortit.

— Vous disiez donc tout à l'heure, mon cher d'Albetour, reprit l'agent de change, qui

brûlait de savoir la fin de l'histoire, vous disiez donc qu'une fois vous aviez été forcé de lui rompre votre canne sur le dos?...

— Oui, mon cher monsieur Ferrard. Croiriez-vous qu'un jour le drôle eut le front de venir chez moi pour me proposer de prendre un intérêt dans son abominable commerce. J'avais une canne sous la main, et, pour toute réponse, je la brisai en deux sur les épaules de l'infâme! je n'ai jamais ressenti de colère pareille!... Je ne me connaissais plus, et je crois vraiment que si j'avais tenu un pistolet chargé, je lui aurais fait sauter le crâne!

— Ah! vous m'en direz tant! s'écrie M. Ferrard, avec le geste et l'accent d'un homme qui revient d'une longue surprise. Voilà donc pourquoi le drôle s'exprime aussi peu respectueusement sur votre compte!... Il vous garde rancune! Prenez garde, je vous en conjure, mon noble ami! un coquin de cette trempe-là est capable de vous attendre dans un chemin creux

pour vous tirer un coup de pistolet, quand vous retournerez ce soir à votre château! Vous passerez la nuit chez moi... c'est prudent.

— Oh! n'ayez aucune inquiétude, mon excellent ami, répliqua M. d'Albetour affectueusement; le misérable n'attendra pas que j'envoie la gendarmerie à ses trousses... il craint trop de renouer connaissance avec le bagne. Je veux bien encore avoir pitié de lui et le laisser partir avec son brick; d'ailleurs, c'est un bon débarras pour la France! Je vous jure bien qu'il ne viendra plus mouiller dans nos ports d'ici à longtemps... je doute même qu'il y revienne! Mais c'est assez parler de ce drôle... qu'il aille, comme on dit, se faire pendre ailleurs! tôt ou tard il sera hissé à la grande vergue de son brick, et les oiseaux de mer viendront lui becqueter le visage! je puis vous le prédire.

— Oui! oui! c'est un vrai gibier de requin! dit M. Ferrard; mais n'êtes-vous pas d'avis

que nous allions faire un tour dans le bois ou plutôt le long de notre rivière pour discuter la position des quatre moulins? Une promenade avant dîner est excellente, et le grand air nous ouvrira l'appétit.

— Je ne demande pas mieux ; mon cher Ferrard; mais auparavant je désirerais présenter mes hommages à l'adorable Nancy : en vérité, je suis presque inexcusable de ne pas m'être acquitté plus tôt de ce devoir, qui est encore moins une obligation qu'un bonheur pour moi !

— Hé! hé, mon cher marquis, répliqua l'agent de change, en lui secouant la main avec effusion, vous êtes vraiment trop aimable, trop bon, trop galant pour ma fille, et vous lui faites beaucoup trop d'honneur ! mais je puis vous jurer qu'elle n'est pas ingrate, ma petite Nancy !... et qu'elle est très en état d'apprécier les charmantes et délicates prévenances d'un homme tel que vous.

Les deux amis sortirent du salon en se donnant le bras, et M. Ferrard appela sa fille qui descendit presque aussitôt. Nancy devint pâle et tremblante à la vue du marquis ; mais elle se remit bien vite de son trouble, et ne répondit aux gracieuses et spirituelles paroles de M. d'Albetour que par de froides et silencieuses révérences.

XIII

Quelques jours après, M. Ferrard ne pensait plus au capitaine Gossin. car deux choses l'occupaient exclusivement — la construction des quatre moulins sur la petite rivière. et le mariage de sa fille avec M. d'Albetour. Il com-

mençait à s'apercevoir que Nancy ne déplaisait pas au noble personnage. et d'un moment à l'autre. il s'attendait à quelques propositions de la part du marquis.

Un soir l'agent de change était assis auprès du feu dans le salon : un vent de mer impétueux et froid soufflait depuis deux ou trois jours: et M. Ferrard. qui s'enrhumait assez facilement, n'avait pas osé entreprendre sa promenade habituelle dans les allées du bois. Il lisait le journal qu'on venait de lui apporter.

Comme à son ordinaire, il avait d'abord examiné le cours des effets publics. et terrifié d'une baisse considérable occasionnée par des bruits de guerre, il secouait la tête et faisait claquer sa langue, en songeant aux naufrages que cette effroyable tempête avait dû causer parmi les spéculateurs.

Enfin après avoir suivi et calculé toutes les différences, toutes les variations de cette

Bourse orageuse, il promenait un coup d'œil rapide sur les nouvelles du jour, quand son regard est frappé par un nom...

— Diable ! murmure-t-il.

C'est que la tourmente n'avait pas seulement régné à la Bourse, et l'affreux ouragan qui mugissait depuis plus de quarante-huit heures venait d'être aussi fatal aux pauvres marins.

Parmi de nombreux sinistres arrivés dans plusieurs ports de mer, on écrivait du Hâvre :

« Un événement déplorable vient de cons-
« terner notre ville! le brick *le Crocodile*, ca-
« pitaine Gossin, était au moment de mettre
« à la voile : le capitaine que d'importantes
« affaires avaient retenu quelques jours à
« terre se rendait à son bord sur la chaloupe
« du brick. A peine était-il sorti du port, que
« par une fausse manœuvre du pilote, l'em-
« barcation qui présentait trop de voiles au

« vent, sombre et disparaît tout-à-coup. On
« s'empresse de voler au secours de ces mal-
« heureux naufragés, mais inutilement; la
« mer était si forte et la vague si haute qu'on
« les perdit bientôt de vue. Le capitaine
« Gossin et tous ceux qui montaient la cha-
« loupe se noyèrent, à l'exception d'un ma-
« telot, excellent nageur, qui est parvenu
« après de longs efforts à gagner le brick. »

« Cette horrible catastrophe a fait une vive
« impression, bien que le capitaine Gossin
« n'eût pas une fort bonne réputation parmi
« les marins : on le soupçonnait d'avoir été
« pirate dans les mers d'Amérique et de faire
« la traite des noirs. »

— Tiens! dit M. Ferrard, en prenant une grosse pincée de tabac, la prophétie de ce cher d'Albetour n'a pas été longue à se réaliser!.. Allons! allons! ce n'est pas une grande perte! mieux vaut celui-là qu'un autre! Réservons nos larmes pour les pauvres confrères qui ont

fait naufage à la Bourse dans cette débacle épouvantable.

M. Ferrard parlait encore, lorsque le marquis d'Albetour entra.

— Eh bien ! mon cher marquis, dit M. Ferrard en se frottant les mains l'une contre l'autre avec un sourire de satisfaction, vous n'avez plus rien à craindre de cet infernal capitaine ! Dieu merci ! vous en êtes débarrassé ! Il vient de boire un terrible coup. Avez-vous lu le journal ?

— Non.

— Eh bien ! lisez.

Et l'agent de change donna le journal au marquis en mettant le doigt sur l'article.

— J'en suis vraiment fâché ! dit M. d'Albetour après avoir lu. On n'apprend pas sans douleur la mort violente d'un homme, fût-ce un malhonnête homme... un ennemi !

— Vous êtes mille fois trop philantrope ! répliqua M. Ferrard en lui serrant la main

affectueusement; non, il est impossible de voir un mortel plus estimable, meilleur que vous! Quant à moi, je l'avoue, oh! je suis moins bon, moins sensible,... et je crois que ce monstre de capitaine est fort bien où il est, avec les requins et les autres monstres de son espèce.

Les deux amis ne parlèrent plus du capitaine Gossin, mais de choses beaucoup plus intéressantes pour l'un et l'autre. Leur conversation dura fort long-temps, et fut entremêlée des plus chaudes protestations de tendresse, et de fréquentes poignées de main.

Il est inutile encore de vous dire le sujet de leur entretien. M. Ferrard semblait au comble de la joie, mais Nancy fut triste et pensive toute la soirée. Elle pleura beaucoup après le départ du marquis, et passa presque toute la nuit à écrire, au lieu de se mettre au lit.

XIV

Arthur était inconsolable. Il n'allait plus dans le monde, il ne montait plus à cheval: et la belle jument anglaise; que le marquis avait laissée pour Arthur en quittant Paris, languissait oisive et triste dans les écuries de l'hôtel d'Albetour.

Envain Arthur recevait chaque jour lettres sur lettres, plus tendres, plus pressantes les unes que les autres — invitations de bals, de dîners, de spectacles — il ne bougeait plus de sa chambre, et ne se donnait pas même la peine de répondre. Ce n'était plus cet aimable et brillant jeune homme qu'on voyait le jour au bois de Boulogne, le soir au balcon des théâtres, la nuit dans le tourbillon des bals et la splendeur des fêtes. Il était devenu morne et mélancolique : tous ces gracieux visages de femmes, légères et coquettes, qui sont la ruine des riches libertins et qu'on flétrit du nom de femmes entretenues, toutes ces jolies créatures, qui depuis si long-temps passaient et repassaient fraîches et souriantes dans les rêves du jeune Livremont, s'étaient comme évanouies de sa mémoire, et l'image seule de Nancy régnait pure et charmante au fond de son âme : c'est qu'enfin il comprenait l'intervalle immense qui sépare le vice et la vertu, la

jeune fille innocente, et la femme libertine et profanée.

— Hélas ! pensait-il avec douleur, M. Ferrard ne me donnera jamais sa fille !.. je suis trop pauvre... et comme il est riche, ambitieux, il cherche à m'éloigner d'elle,... pour qu'elle m'oublie !... Ah ! malheureux ! Nancy peut-être me dédaigne comme fait son père !.. Mais non, il est impossible qu'une âme aussi belle, aussi candide, aussi poétique, ne soit pas toute généreuse, et sacrifie l'amour à l'ambition ! M. Ferrard, lui, c'est bien différent ! il a toujours vécu dans cette atmosphère desséchante de la Bourse ! c'est un homme intéressé !.. Oui, je l'aime comme un père, mais je ne puis me faire illusion sur ses défauts !

Il s'abandonnait à ces réflexions pénibles quand on vint lui apporter une lettre. Il reconnaît l'écriture; il tremble et doute encore... C'est la main de Nancy.

Ouvrir cette lettre, la presser contre ses lèvres, la mouiller de larmes et de baisers, la lire, c'est pour Arthur l'affaire d'nn moment.

La voici comme je me la rappelle !

« Mon cher Arthur, mon frère !.. je suis au désespoir!... mon père me croit endormie, mais je pleure... et je passerai toute la nuit à pleurer! Ah, tu ne peux t'imaginer, cher ami, ce que mon père m'a dit ce soir!.. je suis la plus à plaindre des créatures!.... Me plaindras-tu, cher ami? Oh! laisse-moi toujours te donner ce nom, laisse-moi te dire *tu* comme dans notre bienheureuse enfance!.. Hélas! tu ne sais peut-être pas qu'on me défend de te tutoyer maintenant! Mon père veut que je te dise *vous* comme à un étranger!.. mais je sens bien que c'est impossible!.. Tu seras toujours mon Arthur, mon frère! mon plus cher ami!.. Ah! voilà bien long-temps que je prévoyais ce qui vient d'arriver!.. les visites continuelles du marquis d'Albetour! l'affectation

singulière avec laquelle mon père me faisait toujours l'éloge de cet homme !

« Dieu! pourquoi n'ai-je plus de mère!.. elle prendrait ma défense aujourd'hui ! je tomberais à ses genoux !.. elle ne laisserait pas sacrifier sa pauvre fille!.. Mais que faire ? comment résister aux prières, aux supplications, aux ordres du meilleur des pères !.. Tu ne sais pas, Arthur ?.. il m'a dit que ma désobéissance, mes refus causeraient sa mort ! O mon cher Arthur ! pleure avec moi, pleure ! car je suis bien malheureuse, va! et je sais que tu m'aimes, ô mon frère ! ! !

« Depuis quelques jours—je te le repète, — j'avais des pressentimens : M. d'Albetour ne quittait presque plus mon père, et me fatiguait de prévenances, de galanteries.

« Hier soir, mon père après un très long entretien avec M. d'Albetour est venu dans ma chambre, le front riant, la figure épanouie de joie... Alors il se met à me combler de cares-

ses... moi, je saute au cou de ce bon père, je l'embrasse, et je réponds de toute mon âme à ses vives et paternelles tendresses !

« Tout-à-coup il me dit... (sa voix était un peu tremblante, peut-être de plaisir,... ou plutôt d'une crainte vague qui lui faisait pressentir mon refus) il me dit : Ma chère petite, je viens de quitter M. d'Albetour... nous parlions de toi... il m'a fait ton éloge en des termes!.. Oh! j'en étais fier! mon cœur bondissait !

— « M. le marquis est trop indulgent ! répondis-je un peu troublée. C'est l'affection qu'il a pour toi, cher père, qui me le rend si favorable !..

— « Oh! non, non, je t'assure! répliqua mon père en me pressant contre son cœur; il m'a dit, ce cher d'Albetour, que dans les plus nobles salons du faubourg Saint-Germain, parmi les plus ravissantes jeunes filles, perles de l'aristocratie, il n'en voyait pas une, non pas une qui fût aussi belle, aussi resplendissante que

toi!.. aussi bien faite pour inspirer de l'amour!

— « Comment! il a dit cela? m'écriai-je avec un frisson dans tous les membres; mais sans doute il ne parlait pas sérieusement!.. Quoi! tu n'as donc point compris que c'était peut-être une critique amère qu'il faisait de moi?... Non, j'en suis bien sûre, il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait... Ces grands personnages, ils nous raillent souvent lorsqu'ils ont l'air de faire notre éloge!..

« Et j'étais toute tremblante.

— « Non, non, pardieu! (voilà ce que dit mon père) il ne se moque pas! il se moque si peu qu'il vient de te demander en mariage.

« Je me sentis pâlir, et je faillis tomber à la renverse. Il me fut impossible d'articuler une parole.

— « Quoi! tu ne dis rien? continua mon père étonné de mon silence. Tu ne me remercies pas! tu ne sautes pas de joie!.. Enfin, n'es-tu pas bien heureuse et bien fière d'être avant

peu la femme d'un marquis!.. d'un homme qui fait l'admiration générale, qu'on accueille partout à bras ouverts, qui est reçu par le roi en audience particulière, d'un homme immensément riche, et qui le deviendra bien davantage, car chaque jour il fait une spéculation qui lui rapporte cent pour cent.

« J'étais moi, toujours muette et pâle.

— « Ah ! bon Dieu ! tu es blanche à faire peur, dit mon père, qu'as-tu donc ? est-ce que tu souffres?.. Ah! je comprends, c'est l'émotion, le saisissement, la joie d'apprendre une si bonne nouvelle.

« Je ne pouvais parler — je fis un signe de tête négatif.

— « Non ?.. quoi? non ! dit mon père avec surprise. Comment ! tu n'es pas contente d'épouser le marquis d'Albetour ? Mais sais-tu bien, Nancy, que c'est un grand honneur qu'il veut te faire, et que tu serais une petite sotte, une ingrate de refuser.

— « Oui, mon père, m'écriai-je tout en larmes, je sais très bien que je ne suis pas digne de M. le marquis d'Albetour... une pareille alliance est trop noble pour moi ! M. d'Albetour est un homme riche, brillant, spirituel, qui peut sans doute aspirer aux plus hauts partis... Mais moi je ne suis pas ambitieuse, ô mon père... je ne serais pas heureuse au sein des grandeurs! tout ce que je veux, c'est une vie calme, obscure...

— « Obscure ! interrompit mon père avec impatience. Est-ce que tu voudrais par hasard épouser quelque commis d'agent de change, ou pis encore ?... quelque courtier marron !..

— « Non, mon père ! ai-je répondu : je t'ai dit bien souvent que je n'aimais pas les hommes de finance; et, parmi tous ces banquiers, tous ces gens de Bourse qui viennent à la maison, tu es le seul peut-être, oui, le seul!... qui me paraisses bon, humain, généreux !

— « Bah ! bah ! idées folles de jeune fille !..

tête romanesque ! Tu ne sais pas ce que tu veux ! ma pauvre enfant, tu n'as point d'expérience, et ton père en a pour toi : c'est lui qu'il faut croire, c'est à lui qu'il faut t'en rapporter, si tu veux être heureuse et faire un bon mariage. Moi, je puis te donner une assez jolie dot, cinquante mille livres de rentes à peu-près... mais ce n'est rien du tout, ma chère, en comparaison de la fortune immense du marquis d'Albetour ! Au moins tu peux être sûre que ce n'est point pour ton argent qu'il t'épouse! Sais-tu bien qu'il a plus de six cent mille francs de revenus ?.. en biens-fonds encore !

— « Eh ! qu'importe ! m'écriai-je, il n'en faut pas tant pour être heureuse !

— « Abondance de biens ne nuit pas, répliqua mon père : moi, qui te parle, j'ai vu la liste des principales propriétés du marquis !.. c'est à faire dresser les cheveux sur la tête !.. Il est d'une richesse herculéenne !!... Sept usines en Picardie ! trois manufactures de soie-

ries dans le département de la Drôme! des parts plus ou moins considérables dans une foule d'entreprises, telles que chemins de fer. bateaux à vapeur, ponts suspendus, raffineries de sucre, etc, etc. Sais-tu bien que le marquis d'Albetour sera ministre des finances un jour ou l'autre.

— « Je n'en doute pas, mon père... mais je tiens fort peu aux grandeurs, aux titres, à la fortune! Tout ce que je demande au ciel pour être heureuse, c'est une vie tranquille et douce, l'aisance et non la richesse, et puis l'amour d'un homme sans autre ambition que de me plaire, et qui n'ait rien au monde de plus cher que moi!

— « Mais, petite folle! le marquis d'Albetour te déplaît donc?

— « Non, mon père, répliquai-je vivement; je lui porte au contraire une véritable affection, je l'estime de toute mon âme, et je le crois bien fait pour rendre une femme heu-

reuse ! Mais tout cela ne suffit point !... lorsqu'on épouse un homme, il faut l'aimer, l'aimer beaucoup! et je n'aime pas le marquis... d'amour !..

— « Fi donc! fi donc! cria mon père en frappant du pied, quel langage! Dirait-on que c'est une jeune personne qui parle ainsi !.. une jeune personne bien élevée, une petite fille qui n'a jamais quitté son père! — Qu'est-ce que c'est que l'amour, mademoiselle ?.. je ne connais pas ça, moi !.. Est-ce que l'amour est une chose convenable et décente dans un ménage honnête !.. Je vous demande un peu, mademoiselle, si jamais j'ai eu de l'amour pour madame votre mère.

— « Mais elle t'aimait sans doute, ô mon bon père! m'écriai-je en m'élançant dans ses bras. Oui, elle t'aimait!

— « Non pas, non pas, mademoiselle !.. Il n'y a jamais eu d'amour entre nous... et je m'en félicite! l'amour est une vilaine passion de

roman, qui ne doit pas exister dans le monde, entre gens comme il faut !

— « Quoi ! mon père ! tu dis que l'amour est un sentiment condamnable ?.. Mais j'ai lu partout que c'est un feu noble et sacré qui purifie le cœur de l'homme et l'empêche de se glacer ! Mais sans l'amour, ô mon père, nous serions au rang des brutes...

— « Des brutes, mademoiselle ! interrompit mon père qui devint tout rouge ; quelle impertinence ! je suis donc une brute moi ?... et votre mère, mademoiselle, votre mère était donc aussi une brute ?..

— « Oh ! mon père, comme tu interprètes mes paroles ! m'écriai-je fondant en larmes. Toi que j'aime et vénère !... O Dieu ! et cette pauvre mère, qui m'a donné tant de soins quand j'étais petite !.. elle dont j'adore le souvenir !

— « Vous êtes une romantique, Nancy !

vous avez lu de vilains romans qui vous tournent l'esprit!

— « Moi!.. Tu sais bien, cher père, je n'ai lu que *Paul et Virginie*... et puis *Atala* : c'est tout.

— « *Atala! Atala!* dit mon père en secouant la tête; c'est un ouvrage qui m'a toujours semblé un peu suspect. — J'ai vu l'autre jour dans votre bibliothèque certaines gravures d'*Atala*, qui ne sont pas convenables. Oui, oui, mademoiselle, c'est votre cher Arthur qui vous fourre des idées folles dans la cervelle, et de mauvais livres dans votre bibliothèque... c'est lui qui vous rend si romantique! Mais vous ne le verrez plus d'ici à long-temps! je ne veux plus qu'il vienne chez moi avant que vous soyez mariée avec M. le marquis d'Albetour!

— « Je ne verrai donc plus Arthur! dis-je avec une hardiesse dont je ne me serais point crue capable, je ne le verrai plus!.. car je ne

serai jamais la femme de M. d'Albetour! je me ferai plutôt religieuse!

— « Vous ne serez point religieuse, mademoiselle, et vous épouserez M. d'Albetour avant un mois!.. je lui ai donné parole, et j'espère bien que vous ne me ferez point manquer à ma promesse! — Nancy! chère Nancy! continua-t-il en m'embrassant avec effusion, oh! ne me cause pas de chagrin! n'empoisonne pas le reste de ma vie! ne me fais pas regretter par ta désobéissance les soins et les sacrifices de tout genre que ton éducation m'a coûtés! Hélas! quand je t'environnais d'excellens maîtres, quand je dépensais pour toi des sommes énormes, c'était pour te faire un brillant avenir! je te voyais déjà en espoir la femme d'un grand personnage! je te voyais noble et considérée, et sortie enfin de ce monde bourgeois qui me dégoûte! Je suis riche, oui! mais je n'ai pas de nom, pas de titre! il faut que tu fasses bien vite oublier ta naissance ro-

turière par un beau mariage, par une auguste alliance qui te réhabilite! Songe que M. d'Albetour peut trouver d'un moment à l'autre un parti magnifique et cent fois plus avantageux! profite de l'occasion; il t'aime! — Un homme, c'est bien différent, vois-tu?.. à la rigueur un homme peut se marier par amour, mais une femme, jamais! jamais!... sous peine de flétrir sa réputation et de passer pour une créature romanesque et libertine!.. Il t'aime, te dis-je, il n'attend plus qu'un mot de ta bouche...

—« Il n'aura jamais ce mot, répondis-je avec fermeté. Alors mon père entra dans une violente colère; il frappa du poing sur le marbre de ma toilette — je crus un instant qu'il allait me battre... mais il sortit de ma chambre après m'avoir déclaré que je serais cause de sa mort, si je persistais dans mon refus, dans ma désobéissance, et qu'il ne me regarderait plus comme sa fille, tant que je serais rebelle à ses volontés!

« Hélas! ô mon cher Arthur, que dois-je faire? comment donc me soustraire à la terrible alternative qui me presse?... Être la femme du marquis d'Albetour, d'un homme que je n'aime pas, que je n'aimerai jamais!.. ou bien, si je résiste, faire mourir mon père, empoisonner ses vieux jours! Ah! pauvre cher ami, que n'es-tu près de moi pour m'inspirer ce que je dois faire! tu me donnerais de la force et du courage, ou des consolations! Mais il me reste un espoir! voilà ce que je vais faire... Demain, quand le marquis d'Albetour viendra au château — je guetterai son passage — je lui parlerai avant qu'il n'ait vu mon père!.. et je lui ouvrirai toute mon âme! C'est un homme d'honneur... c'est ton ami, Arthur!.. jamais il ne voudra s'armer contre moi des volontés de mon père!.. Il n'épousera pas de force une pauvre fille qu'on traînerait mourante à l'autel!

« Oh! mon cheri! viens, viens, je t'en con-

jure! n'attends pas qu'une lettre de mon père te rappelle ici! Hélas! c'est lui qui prolonge exprès ton absence... j'en ai la conviction maintenant! — Il cherche à nous séparer! il veut nous tenir éloignés l'un de l'autre! — La dernière fois que je t'ai embrassé, Arthur, lorsque tu partais... oh! tu ne peux t'imaginer quels discours étranges m'a tenus mon père!.. il ne veut plus que je t'embrasse. que je t'appelle mon frère, mon Arthur!.. mais *monsieur Arthur, monsieur Livremont!..*

« Arthur, bien souvent dans nos causeries intimes, quand nos deux cœurs s'épanchaient l'un dans l'autre, bien souvent je t'ai dit que mon avenir était sombre!.. que je serais malheureuse!.. que je mourrais jeune! Ah! mes pressentimens funèbres commencent à se réaliser!!

« Adieu, pauvre cher Arthur, adieu! »

XV

Arthur se frappait la poitrine avec désespoir, en lisant cette lettre. Tout maintenant se révélait pour lui! M. Ferrard imaginait toutes sortes de prétextes pour l'éloigner de sa fille. Le malheureux jeune homme, ballotté entre mille

opinions contraires ne savait où s'arrêter et flottait de soupçon en soupçon. Le marquis d'Albetour ne lui apparaissait plus que sous des couleurs odieuses : — C'est donc pour cela, pensait-il avec amertume, que M. d'Albetour a quitté mystérieusement Paris et qu'il séjourne depuis si long-temps à la campagne, lui qui n'aime pas *la campagne*... qui la déteste ! Ah ! cet homme n'est donc point ce que je croyais, franc, sincère, magnanime ! toutes ses caresses, toutes ses cajoleries, toutes ses offres de service, ah ! c'était pour me séduire, pour m'arracher Nancy !.. car il doit savoir que j'aime Nancy, que je l'adore !.. Oh oui, mon amour a dû mille fois se trahir dans mes yeux, dans mon langage, dans mes lettres !.. Oh ! cet homme que je croyais mon ami !.. il me trahissait !.. Mais non, se disait-il un moment après, non, je suis injuste, il ne savait rien !.. je n'ai pas à me plaindre de M. d'Albetour !.. Il aime Nancy !.. Ah ! qui pourrait la voir et ne pas l'aimer !

mais c'est un homme d'honneur! je vais tout lui dire! lui révéler mon amour!... et le conjurer qu'il me laisse Nancy!! Il aura pitié de moi!..

Alors, il saisit une plume et fit la lettre suivante.

(Le comte de Lonender interrompit un moment sa narration :

— Je vous demande la permission, dit-il, de vous rapporter de fois à autre quelques lettres que j'ai eues sous les yeux, où mes personnages parlent eux-mêmes, et qui me dispenseront souvent d'imaginer des scènes dramatiques auxquelles je n'ai point assisté. Quoique je n'aie jamais fait de romans ni de pièces de théâtre, il ne m'eût pas été sans doute impossible d'arranger plus dramatiquement cette histoire, d'en resserrer l'action, d'en nouer plus artistement les fils: mais je n'écris point, je raconte! je raconte une histoire vraie, que je n'ai point embrouillée à plaisir comme un roman d'Anne Radcliffe; et dans mon récit

qui n'est point orné des fioritures d'un style académique, je veux que l'intérêt qui s'attache ordinairement à la vérité soit l'unique fil qui noue ensemble les événemens de ce drame, que je prends tout fait dans la vie réelle.)

Je disais donc qu'Arthur écrivit une lettre à M. d'Albetour ; la voici :

« Mon cher Gustave, permettez-moi de « vous ouvrir mon cœur avec la même con- « fiance que je vous ai toujours témoignée. « Bien qu'il y ait entre nous deux un inter- « valle de quelques années, cependant, cher « ami, une affection profonde, une sympathie « vive et fraternelle, nous rapprochent l'un de « l'autre et nous font, pour ainsi dire, du « même âge !

« Je ne crois pas avoir encore épanché dans « votre âme un secret, auquel mon existence « est comme attachée ! Je ne vous ai pas dit « encore de vive voix que j'aime depuis long- « temps mademoiselle Ferrard !... Mais vous

« avez une longue expérience du monde et « des hommes, mon cher Gustave, et votre œil « habitué à lire au fond du cœur humain, n'est « pas resté jusqu'à ce jour sans pénétrer mal- « gré moi dans ma pensée intime!... Oui, j'en « suis sûr, vous avez découvert depuis long- « temps mon secret, qui peut-être n'a jamais « été un secret pour vous!... O mon ami, vous « savez ce que c'est qu'un premier amour, et « comme il est brûlant dans le cœur d'un « jeune homme!... et comme il influe sur « tout notre avenir!

« J'aime, oh! que dis-je aimer! j'adore « Nancy, la belle et incomparable jeune fille!... « et je sens, ô mon ami, qu'il me serait im- « possible de vivre sans elle, de vivre!... et de « savoir qu'elle est la femme d'un autre!

« Vous, ô Gustave, vous fûtes heureux, « n'est-ce pas, dans votre premier amour!... « on ne vous arracha point celle que vous « aimiez!... et cette fougue ardente, ce volcan

« qui bout dans ma poitrine, ils ont dû se re-
« froidir un peu dans la vôtre!... Maintenant
« — vous me l'avez dit cent fois—maintenant
« vous avez dans le cœur d'autres passions que
« l'amour, et de plus nobles peut-être,... de
« plus impérieuses! Oui, dans votre cœur gé-
« néreux l'amour a changé de forme... Main-
« tenant c'est l'amour de l'humanité tout en-
« tière, la philantropie, cette passion des
« grandes âmes, cette passion la plus belle de
« toutes!

« Moi, Gustave, moi qui n'ai point votre
« sublime nature, je sens que l'amour est plus
« fort que tout dans mon cœur! Je n'ai qu'une
« pensée, un vœu, un rêve! .. Nancy! tou-
« jours Nancy! Et si, pour obtenir d'elle un
« regard, une larme, il fallait mourir à l'in-
« stant même!... mon sang, ma vie, mon âme,
« je sacrifierais tout!!

« Dites, mon ami, dites! est-il donc vrai
« que M. Ferrard vous propose la main de sa

« fille?... est-il donc vrai que vous aimez « Nancy?... Oh! non, je ne puis le croire!... « ou du moins cet amour n'a pas encore eu le « temps de s'attacher aux fibres de votre « cœur, de se mêler au sang de vos artères, et « de s'incruster si profondément dans votre « âme qu'il ne fasse plus qu'un avec elle et « soit devenu déjà une partie de vous-même!

« Je vous en conjure, ô Gustave, soyez gé- « néreux! ne m'ôtez pas Nancy! Je ne suis « pas riche, moi! je n'ai aucun titre à lui of- « frir!... mais je l'aime, oh! je l'aime comme « il est impossible d'aimer!... et si je ne m'a- « buse, si la passion ne m'aveugle, elle « m'aime!...

« Oh! soyez généreux! et n'opposez pas. « bon Gustave, à ma pauvre et obscure con- « dition, au peu que je vaux enfin, n'opposez « pas la splendeur de vos titres et d'un grand « nom, l'éclat de vos richesses, et ce mé- « rite éblouissant, ces qualités si rares, qui

« vous attirent partout le respect, l'admiration « et l'amitié !

« O Gustave, si vous m'accordez ce que je « vous demande à genoux, je vous devrai plus « que la vie !

« Votre ami jusqu'au tombeau !

« ARTHUR. »

« *P. S.* Ne montrez point cette lettre à « M. Ferrard, je vous en supplie ! — elle ne « ferait sans doute que l'irriter davantage con- « tre moi... contre la pauvre Nancy. »

XVI

Arthur attendait avec la plus vive impatience une réponse du marquis. Deux jours ne s'étaient pas écoulés que cette réponse arriva.

« Mon cher Arthur, écrivait M. d'Albe-
« tour, votre lettre est bien celle d'un jeune

« homme! Il est facile de voir que c'est le « cœur et non le cerveau qui l'a dictée. Mais, « mon cher ami, pour être heureux dans ce « monde, il ne suffit point de sentir vive- « ment... parfois même c'est un malheur! « Avant tout, bon jeune homme, il faut réflé- « chir! Et n'est-ce pas, vous n'avez guère ré- « fléchi en m'écrivant.

« Quoi! mon pauvre Arthur, à peine entré « dans la vie, encore au seuil de la jeunesse, « de ce délicieux jardin tout plein de fleurs, « vous êtes déjà las de marcher dans les roses, « à travers les parfums du printemps, et déjà « il vous prend fantaisie de sortir du beau « jardin pour aller comme un poitrinaire vous « promener dans les feuilles mortes qui tom- « bent desséchées par l'automne! Mais parlons « sans métaphore! Quoi! mon ami, quand « vous n'avez pas encore tout à fait vingt et « un ans, vous songez au mariage! En vérité, « mon pauvre garçon, vous déraisonnez!

« Cependant je ne veux pas vous faire de la « morale, car, dans une lettre, rien n'est plus « froid, plus fastidieux, plus inutile surtout! « mais je puis vous donner ma parole d'hon- « neur qu'avant deux ou trois ans vous serez « bien loin de penser comme aujourd'hui.

« Vous me dites que vous aimez mademoi- « selle Ferrard, que vous ne pourriez vivre « sans elle! idées de jeune homme! imagina- « tion brûlante et romanesque! Certes, made « moiselle Nancy est charmante; c'est une « jeune personne accomplie... et si vous aviez « seulement cinq ou six ans de plus, je vous « dirais : *épousez-la!* — Mais songez donc « que vous êtes à peu près du même âge l'un « et l'autre! vous vingt et un ans, elle dix- « neuf! — Franchement, il n'y a pas la moin- « dre proportion. Si mademoiselle Ferrard « était encore dans sa quinzième année, je « vous conseillerais peut-être d'attendre, bien « qu'il soit dangereux pour la durée de l'a-

« mour et du bonheur, oh! très dangereux,
« croyez-moi! de se marier cinq ou six ans
« d'avance, en idée! Triste chose que des fian-
« çailles! L'amour est un sentiment qui ne
« gagne rien à vieillir... Aimer une femme,
« pour ne la posséder que dans cinq ou six
« ans, c'est vouloir ne plus l'aimer une heure
« après la possession.

« Mais je vais répondre à quelques ques-
« tions que vous m'adressez, Arthur. Vous
« me demandez s'il est vrai que j'aspire à la
« main de mademoiselle Nancy? Arthur,
« vous connaissez ma franchise, je ne veux
« prendre avec vous aucun détour. Oui, je
« m'estimerais heureux d'épouser l'adorable
« Nancy; je l'ai demandée à son père. — Je
« puis vous jurer néanmoins, Arthur, et je
« suis persuadé que vous allez me croire, je
« puis vous jurer que j'ignorais jusqu'à ce
« jour la nature de vos sentimens pour ma-
« demoiselle Ferrard. Il m'avait toujours

« semblé que vous n'aviez pour elle qu'une « tendresse de frère, mais de l'amour!... oh! « je ne m'en doutais pas le moins du monde! « si je l'avais su, mon ami, je n'eusse fait au- « cune ouverture à M. Ferrard, sans vous « prévenir, — peut-être même eussé-je com- « plètement gardé le silence.

« Mais il n'est plus temps. — j'ai parlé : « M. Ferrard m'a donné sa parole. Cepen- « dant je n'ai point encore obtenu celle de sa « charmante fille... et je ne suis pas homme à « me prévaloir de l'autorité d'un père pour « forcer une jeune personne à m'épouser. « Mademoiselle Nancy n'a qu'à me dire : « *J'aime Arthur,* et je vous cède la place.

« Arthur, moi je raisonne; et comme vous « dites, je ne suis plus d'un âge où l'amour « nous fait perdre la tête. Lorsque j'étais « comme vous un tout jeune homme, comme « vous peut-être, à la vue de cette belle jeune « fille, eussé-je tout-à-coup senti s'allumer

« dans mon cœur une passion folle et dévo-
« rante, qui m'eût semblé inextinguible, et je
« me fusse précipité en aveugle dans les chaî-
« nes du mariage, chaînes de fleurs, si vous
« voulez, quand on aime!... mais enfin chaî-
« nes, chaînes !! Alors, Arthur, comme si une
« vie d'homme tout entière n'eût pas été assez
« longue, j'aurais voulu avoir l'éternité de-
« vant moi pour m'abreuver d'amour éternel-
« lement! alors, Arthur, j'étais fou, j'étais un
« enfant, je n'avais pas la moindre expérience;
« et ce qui dure le moins, cette fleur qui se
« fane plus vite que toutes les autres fleurs,
« l'amour!... me semblait devoir être éter-
« nel.

« Arthur, pesez bien ce que je vous dis là!...
« il ne faut point qu'un homme se marie trop
« jeune! — malheur à lui s'il épouse la pre-
« mière femme qu'il aime... l'amour s'en va
« bien vite, et quoiqu'on en dise, Arthur,
« l'amitié ne reste pas!

« O mon ami, soyez certain que je vous « parle uniquement dans votre intérêt, et que « ce n'est point un vil sentiment d'égoïsme « qui m'anime, quand je vous conjure de ne « pas nourrir plus long-temps un amour qui « ferait le malheur de Nancy et le vôtre! Si je « pouvais croire, s'il m'était permis seule- « ment d'espérer que cette union dût vous « rendre heureux l'un et l'autre, oh! comme « je la verrais avec plaisir! Allez, Arthur, je « me consolerais bien facilement de n'être pas « aimé, en contemplant votre bonheur!... « mais vous ne seriez pas heureux, je vous le « répète; vous n'êtes point d'âge encore à « vous fixer; votre cœur est trop neuf, et n'a « pas encore jeté cette première flamme qu'on « prend d'abord pour un amour véritable et « profond, mais qui n'est qu'une fièvre des « sens, un leurre, un fantôme, un délire d'une « tête jeune et luxuriante. Arthur, cet

« amour-là ne dure guère : c'est un feu de
« paille.

« Ainsi donc, Arthur, en homme d'expé-
« rience, en ami, je vous conseille, je vous
« supplie d'abandonner un projet insensé, de
« ne songer enfin qu'au plaisir, et de ne point
« faner encore votre jeune et fraîche imagination
« par de graves pensées de mariage, qui vous
« arriveront toujours assez tôt, et qui mainte-
« nant sonneraient presque aussi mal dans
« votre bouche qu'une note fausse dans un mé-
« lodieux concert : de pareilles pensées, Ar-
« thur, dans l'esprit et la conversation d'un
« jeune homme de votre âge, me font abso-
« lument l'effet d'une tache de boue sur l'aile
« éblouissante d'un papillon.

« D'ailleurs, mon cher ami, vous pouvez
« attendre, vous en avez bien le temps, et
« Nancy ne l'a pas, elle! Dix-neuf ans, pour
« une jeune fille... hé! c'est prèsque l'âge mûr :

« une jeune fille alors n'a plus un jour à « perdre. Songez-y bien ! si la pauvre Nancy, « au lieu de se marier maintenant, avait la pa- « tience d'attendre que vous eussiez vingt-cinq « ans, elle en aurait vingt-trois alors... et peut- « être alors votre amour serait-il un peu re- « froidi... En quatre ans il se passe tant de « choses ! quatre ans, mon cher, c'est la vie !

« Vous réfléchirez, Arthur, et j'espère que « les conseils d'un véritable ami ne vous se- « ront pas inutiles. Cependant je vous pro- « mets sur l'honneur de ne prendre aucun « engagement, aucune résolution sans vous « en informer d'avance. Je serais désolé que « ce mariage eût lieu sans votre consente- « ment : aussi je vous le répète, mon cher « Arthur, je ne précipiterai rien, je ne ferai « rien, sans vous prévenir ; et quoiqu'il ar- « rive, vous ne m'accuserez jamais d'avoir « manqué de franchise à votre égard, et de « vous avoir pris en traître ! »

Cette lettre fut comme un baume pour l'âme ulcérée d'Arthur ; elle dissipa toutes ses inquiétudes, toutes ses craintes : et son enthousiasme pour le marquis d'Albetour devint plus vif et plus ardent que jamais.

Toute la journée, il fut calme et plein de confiance dans la générosité de son noble ami.

– Il aura pitié de moi ! pensait Arthur. Il est magnanime, et ne voudra pas m'arracher le cœur en m'arrachant Nancy !

Le soir il s'endormit, la poitrine gonflée de bonheur et d'espérance ; et bercé jusqu'au lendemain par les plus doux songes, il s'éveilla joyeux et le sourire sur les lèvres.

Mais voilà qu'on lui apporte une lettre : c'est de Nancy... Il l'ouvre et devient sur le champ pâle comme le drap de son lit. Cette lettre ne contenait que cinq ou six lignes, mais chaque mot frappait le malheureux au cœur, comme autant de coups de poignard.

Il se lève, il s'habille à la hâte, et, sans même achever sa toilette, il sort précipitamment de sa chambre, descend l'escalier en courant, et monte dans le premier cabriolet de place qu'il rencontre. Il vide sa bourse dans les mains du cocher, promet de l'or, saisit par momens le fouet pour activer le galop du cheval, et huit heures après, il arrive au terme de sa course. C'était le soir, vers la brune. Il n'y avait personne dans la grande avenue qui menait à la maison de campagne de M. Ferrard.

Arthur descend de cabriolet ; il se glisse le long des arbres jusqu'au bout de l'avenue : la grille de la cour n'était pas encore fermée.

Arthur, en entrant, sent battre son cœur avec force : un sentiment de crainte vague s'empare de lui ; que faire? comment oser paraître devant M. Ferrard qui ne l'attend pas, qui ne lui a point écrit de venir?... Il hésite, il n'avance qu'en tremblant. Plusieurs fois il

s'arrête et revient sur ses pas : en proie à mille incertitudes, il veut se cacher jusqu'au lendemain dans quelque chaumière du hameau, et passer la nuit à réfléchir pour savoir ce qu'il doit faire.

Il s'éloigne, mais une influence irrésistible le rappelle et l'entraîne encore vers la maison. Tout-à-coup il tressaille : il a cru entendre à quelque distance la voix mélodieuse et pure de Nancy... il écoute — c'est bien elle !

L'air qu'elle chante est doux et mélancolique. Arthur sent une larme mouiller sa paupière, et son cœur bondir dans sa poitrine.

Alors, il n'hésite plus ; il franchit la grille. Les domestiques ne le voient pas entrer dans la cour, et les chiens qui le reconnaissent viennent en remuant la queue et les oreilles lécher les mains d'Arthur, lui poser leurs pattes velues et caressantes sur la poitrine et sur les bras ; mais Arthur les repousse durement, il marche à grands pas vers la maison.

Il pénètre dans le vestibule, écoute quelques instans à la porte du salon, colle son œil au trou de la serrure, et voit la jeune fille qui chante, assise devant le piano. Alors, il pense qu'elle doit être seule, car dans l'espace que son regard peut embrasser il ne voit personne, et se rappelle que M. Ferrard se promène tous les soirs dans le bois jusqu'à huit ou neuf heures.

Il tourne avec précaution la clef dans la serrure, entrouvre la porte sans le moindre bruit, et, voyant qu'en effet Nancy est toute seule, il s'avance doucement sur la pointe du pied.

La jeune fille se retourne au craquement du parquet : elle pousse un léger cri, regarde, doute encore... puis, comprenant que c'est Arthur, elle court à lui les bras ouverts, le presse bien long-temps contre son cœur et le couvre de larmes, de baisers, de caresses.

XVII

Il n'est pas très nécessaire de vous dialoguer toute la conversation d'Arthur et de Nancy : ce fut sans doute une scène ardente et pathétique, mais du reste assez commune et parfaitement conforme à toutes les scènes qui

depuis le déluge se passent entre deux amans, après une longue et cruelle séparation : — des soupirs, des larmes, des étreintes passionnées et brûlantes, un dialogue entrecoupé de sanglots, et par monosyllabes, des sourires mouillés de pleurs, etc., etc. Je ne veux pas alonger inutilement mon récit.

Je vous dirai seulement pour vous mettre tout de suite au courant de la scène, qu'Arthur venait d'apprendre, avec une douleur profonde, que M. Ferrard ne voulait pas retarder plus long-temps le mariage de sa fille avec le marquis d'Albetour.

— Ah ! cher Arthur, disait Nancy d'une voix pleine de sanglots, mon père est bien cruel ! hélas ! je ne le reconnais plus !... Lui qui m'avait toujours montré tant d'indulgence et de bonté ! Il sait pourtant que je n'aime point cet homme !

— L'ambition ! l'ambition, Nancy ! répliqua sourdement Arthur. Le marquis d'Albe-

tour est riche, noble!... en voilà bien assez pour qu'un père sacrifie sa fille! Mais tu résisteras, chère sœur! Il n'est plus, ce temps où l'on mariait une pauvre fille sans la consulter, seulement par intérêt, par convenance de fortune!

— Oui, pour la première fois je désobéirai à mon père, Arthur, puisqu'il m'ordonne une chose impossible! Je me sens la force de braver sa colère, car je n'ai rien fait pour la mériter... Mais ses pleurs, mais ses prières, oh! voilà ce qui m'épouvante! Arthur, vingt fois par jour il me demande avec larmes si je veux le faire mourir, désoler sa vieillesse! Et tu ne sais pas, Arthur?... quelqu'un t'a calomnié sans doute auprès de mon père... on lui a dit sur toi d'horribles choses!... J'ignore ce que ce peut-être... mais il me répète continuellement que tu es un ingrat... un jeune homme sans mœurs!... et que tu mènes à Paris une conduite scandaleuse!

— Dieu, pensait Arthur avec un frémissement dans tous les membres, est-ce que d'Albetour m'aurait trahi?... non, c'est impossible! quelque autre sans doute!... car il y a toujours des bouches prêtes à verser du venin?

— Arthur, poursuivit-elle en baissant la voix comme par un sentiment de crainte vague, et je ne sais comment il a pu apprendre que je t'avais écrit... alors il est entré dans une violente colère... il m'a presque maudite!... et voilà ce qu'il m'a dit : « Pauvre folle! tu crois
« qu'il t'aime, parce qu'il te le jure!... mais il
« jure la même chose à toutes les femmes, à la
« première venue... C'est un mauvais sujet! il
« ne cherche qu'à t'écarter de ton devoir... et
« puis c'est un joueur... il fait des dettes! —
« Ce n'est pas toi qu'il aime, c'est ta fortune,
« parce qu'il n'a rien, lui!... et qu'il est trop
« paresseux pour devenir riche en travail-
« lant... S'il t'épousait, malheureuse!... en

« moins d'une année il mangerait ta dot, et tu « serais, toi. réduite à la mendicité! » Pauvre cher ami, comme on t'a calomnié! — Moi, je pleurais et je ne savais que répondre!... seulement j'étais sûre que tout cela c'étaient faussetés, mensonges, et que des méchans avaient trompé mon père. — « Mais quand tout cela « serait faux! reprit mon père en croisant les « bras, est ce qu'Arthur, mademoiselle, est « en âge de se marier!... Moi, je donnerais « ma fille, ma fille unique à un jeune homme « sans position, sans fortune? Non, je serais « un mauvais père! Ma fille, elle, est en âge « de s'établir!... elle ne peut attendre que ce « jeune étourdi ait de la barbe au menton, « du plomb dans la cervelle, et de l'argent « dans sa caisse, — car pour ce dernier arti- « cle elle pourrait bien attendre jusqu'à la « fin du monde! »

Arthur écoutait pensivement, la tête inclinée, dans une grave et douloureuse attitude.

— Voilà ce qu'il t'a dit ! murmura Livremont avec un soupir, je n'aurais point cru cela de ton père !... Et le marquis d'Albetour, que dit-il? ne remarques-tu pas dans son air ou dans ses paroles quelque chose d'étrange et de blessant, comme s'il avait la certitude de voir se réaliser bientôt la promesse de ton père?... te presse-t-il enfin de consentir à ce mariage?

— Non, Arthur; il faut rendre justice au marquis d'Albetour : son langage avec moi ne dépasse jamais les bornes d'une politesse aimable et prévenante; sa galanterie n'a rien d'étrange ou d'affecté. C'est toujours l'homme du grand monde, qui, dans ses manières comme dans ses paroles, ne dépouille jamais le sentiment des convenances et de la délicatesse : j'estime son caractère... mais je te l'avoue, Arthur, je ne puis m'empêcher de pâlir et de frissonner devant cet homme!... Depuis quelque temps surtout, il m'inspire une anti-

pathie profonde, bien injuste, il est vrai, mais invincible! Quand il arrive, je m'enfuis dans ma chambre, j'imagine des prétextes pour ne point rester au salon...

— Mais il vient donc tous les jours ici? interrompit Arthur d'une voix sombre.

— Oui, tous les jours, répondit-elle en soupirant : mon père et lui sont maintenant inséparables... A présent encore ils se promènent ensemble dans le bois — mais j'oubliais de te dire, Arthur, oh! je suis bien contente!... le marquis va partir dans quelques jours pour la Hollande où des affaires importantes l'appellent.

— Mais il n'y restera pas long-temps sans doute? reprit Arthur.

— Un mois peut-être!... ainsi, pendant un mois je serai libre... je ne verrai plus cet homme... qui me fait peur!... Mais j'entends la voix de mon père et du marquis d'Albetour... ils reviennent. — Arthur, que mon

père ne te voie pas encore ici... laisse-moi d'abord le préparer...

— Oui, chère sœur, dit vivement Arthur; mais ne parle pas, avant que M. d'Albetour ne soit parti... ou plutôt ne parle que demain... moi, je vais passer la nuit chez Guillaume (c'était le jardinier de M. Ferrard) : une botte de foin par terre, c'est tout ce qu'il me faut! et demain tu viendras me dire dans quelle disposition est ton père à mon égard.

— Oui; trouve-toi dans la serre à onze heures... j'y vais souvent pour lire ou dessiner... on ne se doutera de rien, et Guillaume sera dans la confidence... Va, va, les voici!...

— Adieu, mon ange! dit Arthur en la pressant contre sa poitrine avec tendresse, adieu!

Et le gros rire de l'agent de change se fit entendre si distinctement qu'Arthur sentit courir un frisson par tout son corps. Il ouvrit brusquement une porte qui donnait dans un autre salon, dont les volets étaient fermés, et par

lequel, sans être vu de personne, on pouvait descendre dans une espèce de cour étroite et longue qui menait à la petite maison du vieux jardinier Guillaume.

A peine Arthur avait-il refermé cette porte, que M. Ferrard et le marquis d'Albetour entrèrent dans le salon.

Nancy était pâle et troublée, elle baissait la tête, comme pour échapper à l'œil scrutateur et perçant de M. d'Albetour.

XVIII

Combien la soirée parut longue et pénible à Nancy. Elle attendait avec une douloureuse impatience que le marquis sonnât pour faire seller son cheval, mais il ne partait point. Enfin, après avoir joué pendant plus de trois

heures de suite aux échecs avec l'agent de change, M. d'Albetour se levait pour prendre son chapeau, quand un coup de tonnerre épouvantable fit trembler les vitres.

— Hé! hé, dit M. Ferrard, nous allons avoir de l'orage.

Il n'avait pas fini de parler, qu'un second roulement de tonnerre plus fort que le premier ébranla toute la maison.

M. Ferrard s'empressa d'ouvrir les volets d'une fenêtre; et regardant le ciel où se heurtaient de gros nuages noirs et chargés d'électricité :

— Mon cher d'Albetour, dit-il, vous ne partirez point ce soir. Le temps est affreux, et l'obscurité si profonde que vous auriez beaucoup de peine à reconnaître votre chemin.

M. d'Albetour regarda les nuages que sillonnaient à chaque instant de larges éclairs bleuâtres; et secouant la tête, il continua de lisser avec la main le poil de son chapeau.

La foudre grondait sans interruption, et se mêlait d'une horrible manière au bruit de l'ouragan qui soufflait dans les grands arbres de l'avenue.

Tout-à-coup des torrens de pluie s'échappèrent avec impétuosité de cette masse de nuages sombres.

— Oh ! pour le coup, s'écria M. Ferrard en se frottant les mains d'un air de satisfaction, vous ne partirez pas ! vous allez nous rester ! Votre chambre, comme vous savez, est toujours prête à vous recevoir ! Parbleu ! je suis enchanté de ce bel orage qui me donne une occasion de vous retenir sous le toit de l'amitié !

— Mais je ne puis rester, mon bon, mon excellent ami, dit M. d'Albetour en serrant la main de l'agent de change. Il faut que je retourne ce soir chez moi, pour recevoir demain matin mes deux meilleurs amis... après vous, mon cher Ferrard, — deux braves garçons

dont je vous ai déjà parlé bien souvent, Belphégor et Delormieux...

— Oui, sans doute, reprit M. Ferrard, et je brûle de faire leur connaissance!

— Demain je vous les amène, mon cher Ferrard. Ils viennent passer une huitaine de jours à mon château, pour m'accompagner ensuite en Hollande, où tous les deux ont des parens fort riches...

— Ah! ah, dit M. Ferrard, c'est très bien! mais écoutez donc! voici l'orage qui redouble! pluie, vents, tonnerre, c'est un vacarme à rendre sourd! Je vous dis qu'il ne faut pas maintenant penser à vous en retourner ce soir... les chemins sont exécrables lorsqu'il pleut! partout des fondrières, de grands trous qui s'emplissent d'eau, et dans lesquels un cavalier se noierait avec sa bête...

— C'est très vrai! repartit M. d'Albetour avec un éclat de rire; mais avant trois mois

je veux qu'une large et belle route pavée mène d'ici à mon château.

— A la bonne heure, mon cher marquis; mais en attendant il ne faut pas vous engager par un temps pareil dans ces horribles chemins de traverse, où le pied des chevaux glisse, où les roues des voitures s'embourbent dans la terre glaise. Non, vous avez beau faire, je vous retiens, je ne vous laisse pas partir. D'ailleurs, il n'y a rien de plus dangereux que de passer sous de grands arbres lorsqu'il tonne!... on a vu des exemples terribles, mon cher marquis...

— Eh bien! je resterai, mon cher Ferrard, interrompit M. d'Albetour en remettant son chapeau sur une table, je resterai puisque vous le voulez absolument; mais demain matin à six heures je pars...

— Et pourquoi donc?

— Parce que j'attends mes deux amis qui arriveront de bonne heure.

— Eh bien! soit, dit M. Ferrard, mais à une condition : c'est que vous amènerez demain ces deux messieurs pour déjeûner avec moi.

— Volontiers, mon excellent ami.

— Et je ne vous lâche point de toute la journée, je vous en préviens. Maintenant, mon cher marquis, voulez-vous faire encore une partie d'échecs? je vous dois une revanche.

— Oh! je commence à croire que je ne suis pas de force à vous tenir tête, mon cher Ferrard; mais n'importe! je suis toujours prêt à combattre : comme vous voyez, ce n'est pas le courage qui me manque.

Pendant que le marquis et M. Ferrard jouent le noble jeu des échecs, et que l'agent de change, la tête et la poitrine en avant, le cœur tout bondissant d'espoir et de crainte, pousse des exclamations de joie et se frotte les mains, chaque fois que son adversaire, plein de courtoisie, le laisse prendre une tour ou

quelque autre pièce importante ; je vais, moi, vous dire ce que je sais de messieurs Belphégor et Delormieux.

Ces deux personnages étaient liés intimement depuis bien des années avec le marquis d'Albetour : l'un et l'autre ils faisaient à Paris d'énormes dépenses et menaient fort grand train, bien qu'ils ne fussent ni propriétaires ni rentiers. Ils devaient donc avoir des ressources cachées, une industrie mystérieuse et productive : peut-être faisaient-ils des spéculations à la Bourse, et jouaient-ils *à fin de mois* sur les rentes avec des sommes fictives qu'ils n'avaient point et qu'ils empruntaient en cas de pertes ; mais on présumait plus généralement que ces deux messieurs ne se faisaient pas faute d'exploiter la confiance et la générosité du marquis d'Albetour qui, jouissant d'une immense fortune, ne manquait jamais une occasion d'obliger ses amis. Son désintéressement

bien connu accréditait cette dernière supposition peu flatteuse pour Delormieux et Belphégor.

Ces deux jeunes gens, à peu près du même âge que M. d'Albetour, étaient comme lui brillans cavaliers, adroits à l'escrime, au pistolet, et dans tous les autres exercices de corps; mais ils avaient de plus que le marquis une réputation de joueurs et de libertins que celui-ci méritait peut-être encore davantage : du reste, ils passaient dans le monde pour deux aimables mauvais sujets, et leur bonne tournure, leur conversation spirituelle et vive, les faisaient partout rechercher.

Maintenant je reviens à mes deux joueurs d'échecs.

Le camp de M. d'Albetour s'était considérablement dégarni ; sa dame avait disparu, et les deux tours de M. Ferrard, sa reine, ses fous, ses cavaliers tenaient de plus en plus étroitement bloqué le roi ennemi, qui se réfugiait

vainement d'une case à l'autre, et voyait le champ de bataille se reserrer à chaque instant davantage autour de lui.

Cependant la partie pouvait durer longtemps encore: Nancy, qui depuis le commencement de la soirée se plaignait d'un violent mal de tête, après avoir feuilleté et refeuilleté pendant deux heures les pages d'un livre qu'elle ne lisait point, demanda la permission de se retirer dans sa chambre pour se mettre au lit.

— J'espère, mademoiselle, que cette vilaine migraine n'aura pas de suite, dit M. d'Albetour en se levant pour saluer Nancy, et que demain vous ne trouverez pas d'excuse pour refuser une jolie promenade à cheval, que mes deux amis et moi nous aurons l'honneur de faire avec vous... si toutefois vous nous accordez cet honneur. J'ai fait venir exprès pour vous, mademoiselle, cette charmante *Fly* que vous connaissez... elle est douce comme un mouton et galope adorablement... vous en serez juge.

La jeune fille répondit par une inclination de tête gracieuse et mélancolique, puis, après avoir embrassé tendrement son père, absorbé dans une combinaison stratégique et les yeux cloués sur l'échiquier, elle salua de nouveau M. d'Albetour et sortit du salon.

— Échec et mat! échec et mat! s'écria M. Ferrard tout frissonnant de joie. Voilà un coup de maître!

— Oui, ma foi, dit le marquis en hochant la tête, je ne puis plus bouger! perdu! décidément je ne suis pas de force.

— Je commence à le croire dit l'agent de change, avec une intonation pleine d'orgueil et de confiance en lui-même. Je vous ai battu deux fois de suite, deux fois!

— Oui, certes, et à plate couture! Vous avez, mon ami, un cerveau bien organisé: je ne m'étonne pas que vous ayez toujours réussi dans vos combinaisons financières!... Qui sait? vous avez eu tort peut-être de vous ar-

rêter en si beau chemin: vous aviez encore deux ou trois millions à gagner! mais nos spéculations industrielles vous indemniseront au centuple. Il n'y a pas encore de temps perdu, et nos entreprises...

— Oui! nos entreprises... interrompit l'agent de change d'un air inspiré, nous ferons parler de nous, mon cher marquis! nous remuerons le siècle! Mais commençons par nos moulins!

— J'ai bien d'autres projets encore à vous dérouler, dit le marquis d'Albetour avec exaltation; puis, se frappant le front avec un doigt :

— Vous voyez bien, mon excellent ami! il y a là-de dans desmonceaux d'or! Allez, votre fille sera riche un jour!.. c'est moi qui vous le dis.

Je vous ferai grâce du reste de la conversation qui n'eut rien de très intéressant et qui dura jusqu'à minuit. M. d'Albetour prit une

plume et dressa des plans d'entrepôts, d'usines, de chemins de fer; il développa aux yeux de l'agent de change ébahi une foule de projets plus ou moins gigantesques, admirables sur le papier, et qui devaient tous rapporter cent pour cent : tantôt c'était une enfilade de passages qui traverseraient Paris d'un bout à l'autre, tantôt quelque nouvelle manière économique et prompte, pour exploiter les mines et creuser des puits sur le haut des montagnes les plus élevées, — ou bien des ponts à construire, des fabriques, des manufactures de soieries qui porteraient un coup terrible au commerce de Lyon. Mais ce qui émerveilla surtout l'agent de change, ce fut le plan d'une vaste machine à vapeur, au moyen de laquelle on pourrait scier les plus grandes pierres de taille en quelques minutes, les couper, les équarrir avec si peu d'efforts et tant de précision, que cette machine remplacerait immédiatement les procédés ordinaires employés

par la main-d'œuvre. En outre, avec cette admirable machine on façonnerait la pierre et le marbre en colonnes, en vases de sept à huit pieds de hauteur, aussi facilement qu'on tourne le buis.

Enfin, M. Ferrard se coucha plus épris que jamais du marquis d'Albetour.

— Je veux absolument que ce cher marquis soit mon gendre! disait-il avant de s'endormir, c'est un homme de génie! un homme comme Bonaparte,... à devenir empereur dans une révolution!

XIX

Le lendemain à la pointe du jour le marquis était levé ; il fit seller son cheval et partit au grand galop.

M. Ferrard, qui n'avait pas l'habitude de s'éveiller de bonne heure, dormait encore lorsque

d'Albetour revint à cheval, accompagné de ses deux amis Belphégor et Delormieux ; de sorte que Nancy ne crut pas devoir prononcer le nom d'Arthur, en présence du marquis d'Albetour et de ces deux messieurs. D'ailleurs, elle n'eût point encore osé apprendre à son père l'arrivée mystérieuse du jeune Livremont : elle aurait voulu sonder adroitement les dispositions du bonhomme à l'égard de son pupille. et ménager d'avance au pauvre Arthur un accueil favorable.

Le marquis, en arrivant à son château, avait trouvé des lettres importantes qu'il lut et relut dix fois en fronçant le sourcil. Ces lettres avaient produit sans doute une impression vive et profonde sur M. d'Albetour, car il était pâle, agité: et son front ordinairement si calme paraîssait couvert d'un nuage.

Cependant le marquis se montra plus empressé, plus galant auprès de mademoiselle Ferrard; il redoubla pour elle d'attentions, de

prevénances, de soins tendres et minutieux : ce n'était plus cette froide et banale courtoisie, ces louanges insignifiantes que le bon ton exige et qu'on distribue au hasard à toutes les femmes ; les manières de M. d'Albetour avaient pris quelque chose de plus expressif ; ses yeux contenaient plus de flamme, le timbre de sa voix naturellement doux et velouté semblait s'être encore adouci, et résonnait plus mélodieusement aux oreilles de la jeune fille épouvantée.

Belphégor et Delormieux furent aussi d'une galanterie charmante : M. Ferrard les combla de politesses, et leur fit entendre à plusieurs reprises d'une manière assez peu spirituelle et trop claire pour la pauvre Nancy, qu'il aurait l'honneur avant peu de leur présenter madame la marquise d'Albetour.

Après le déjeûner, M. d'Albetour proposa une promenade à cheval dans les allées du bois; mais Nancy refusa d'accompagner la caval-

cade sous prétexte qu'elle n'était pas encore bien remise de son mal de tête. Elle espérait trouver un moment favorable pour se rendre auprès d'Arthur, tandis que les trois jeunes gens seraient à galoper dans le bois; mair son espoir fut trompé, et le marquis déclara qu'il ne bougerait pas de la maison, puisqu'il ne pouvait servir d'écuyer à la blonde amazone.

Quatre ou cinq heures s'écoulèrent sans que la pauvre fille pût échapper à l'œil vigilant du marquis d'Albetour qui la couvait du regard. Enfin, après le dîner . elle se plaignit d'un redoublement de migraine, et monta dans sa chambre pour se mettre au lit.

Le marquis semblait désolé : il fit tout son possible pour retenir mademoiselle Ferrard, en lui disant qu'un tour de promenade au grand air la remettrait complètement, mais elle insista pour se retirer. Quand elle sortit, M. d'Albetour se mordit les

lèvres, et une singulière expression de contrariété se peignit dans ses traits.

La soirée était magnifique; une brise tiède et caressante bruissait mollement dans les feuilles, et faisait trembler la cîme des grands arbres : M. Ferrard, qui pour tout au monde n'aurait pas voulu perdre une si belle occasion de promenade, prit le bras du marquis: puis après quelques tours de jardin ils s'enfoncèrent dans le bois avec Belphégor et Delormieux.

Nancy attendait cette promenade avec impatience; elle laissa une demi-heure s'écouler, et, ne craignant plus d'être surprise, elle descendit de sa chambre, et pénétra dans la serre où le malheureux Arthur comptait les minutes et les secondes depuis dix heures du matin.

Mais à peine avait-elle embrassé Arthur qu'elle entend marcher près de la porte... c'est le marquis ! il entre dans la serre... Arthur n'a que le temps de se blottir derrière

une vieille caisse d'oranger ; la jeune fille s'assied devant une petite table et saisit un crayon comme pour dessiner.

— Ah ! vous êtes ici, mademoiselle! dit M. d'Albetour avec une voix douce et mielleuse, mon Dieu ! je tremblais que vous ne fussiez plus souffrante... je vous croyais au lit.

— En effet... balbutia Nancy toute confuse, je voulais me coucher... mais j'ai mieux aimé prendre un peu de repos dans une bergère... et je souffre beaucoup moins à présent.

— Mais vous ne craignez pas de vous enrhumer ici, mademoiselle ? Il y fait très humide.

— Oh! non, monsieur, dit-elle avec un tremblement dans la voix, je suis accoutumée à cette température... je viens très souvent ici pour dessiner... j'y suis plus tranquille, et le jour est meilleur que dans le salon ou dans ma chambre...

— Oui, ma foi! dit M. d'Albetour en jetant les yeux de côté et d'autre, on pourrait faire de ce pavillon un charmant cabinet de travail; mais actuellement cette vilaine serre, avec son parquet de briques et ses murailles sales où pendent d'horribles toiles d'araignées, ne mérite vraiment pas l'honneur que vous lui faites.

Nancy paraîssait de plus en plus troublée; elle était fort pâle et demeurait immobile, sans lever les yeux.

— Mais vraiment, vous dessinez comme un ange! dit M. d'Albetour en se penchant sur un lavis à l'encre de Chine auquel Nancy avait l'air de travailler. Quelle touche délicate et fine! c'est délicieux! ravissant! mais se peut-il? Quoi! c'est d'imagination que vous avez dessiné cette jolie noce de village?.. je ne vois pas de modèle!

— En effet, monsieur... c'est de souvenir... J'ai vu quelque part cette charmante scène-là

quand j'étais toute petite, et je ne l'ai jamais oubliée...

— A merveille! dit M. d'Albetour avec chaleur. Ce dessin est admirable! Vous êtes née peintre, mademoiselle!.. vous réunissez tous les talents, et chaque jour me découvre une nouvelle perfection dans l'adorable Nancy!

— Oh! monsieur, vous êtes trop indulgent! répondit la jeune fille toute rougissante. Je dessine pour me distraire,... mais je n'attache aucune importance à ces mauvais barbouillages... la plupart du temps même je les déchire...

— Oh! quelle cruauté! Je vous en conjure, mademoiselle, épargnez ce charmant dessin! je vous demande grâce pour lui! Voulez-vous m'en faire cadeau?.. ce sera la plus belle page de mon Album et la plus précieuse! Dites, me le donnez-vous, mademoiselle?..

— Celui-ci, monsieur!.. dit-elle avec embarras, il ne m'appartient plus... je l'ai pro-

mis à mon frère Arthur la dernière fois qu'il est venu à la campagne...

— Ah!.. repartit M. d'Albetour assez froidement; et depuis ce temps-là, mademoiselle, vous ne l'avez point achevé? — Apparemment que M. Arthur le réclame, et vous écrit de le finir?..

— Non, monsieur,... bégaya Nancy avec un tressaillement involontaire, — Arthur ne m'a pas écrit...

— En vérité?.. mais c'est très mal! comment! depuis si long-temps qu'il ne vous à vu, pas une lettre! pas un mot! Il oublie donc tous ses amis?.. Pour moi, je lui pardonne de bon cœur sa négligence!.. entre hommes, on ne se gène pas... Mais vous oublier, belle Nancy!.. Oh! voilà ce qui est impardonnable!

— Il ne m'oublie pas, monsieur, répondit-elle vivement, il ne m'oublie pas! oh! non, je suis tranquille!.. Arthur m'est bien connu... et s'il ne vient pas, monsieur, ce n'est point sa

faute! il souffre autant que moi d'une aussi longue absence!

— Mais ce n'est guère probable, répondit M. d'Albetour en secouant la tête d'un air de doute, s'il désirait venir, il viendrait, je présume, — personne ici ne l'en empêche,... et d'ailleurs il n'a pas de si graves occupations, des affaires de si haute importance qu'il ne puisse leur dérober cinq ou six jours pour venir voir son tuteur, et vous, mademoiselle, qui lui témoignez tant d'affection! M. votre père est profondément blessé d'un pareil manque d'égards... il m'en parlait tout à l'heure encore...

— Il vous en parlait, monsieur?.. répliqua Nancy d'un air étonné. Eh bien! donc, pourquoi ne lui écrit-il pas de venir! pourquoi ne cesse-t-il de me répéter qu'Arthur ne viendra pas de toute la saison, et qu'il fait beaucoup mieux de rester à Paris pour travailler chez son agent de change!

— Travailler! lui, Arthur! dit le marquis

en souriant ; ah ! mademoiselle, c'est pour ne point vous faire de la peine que votre excellent père a trouvé ce prétexte ! Il connaît toute la tendresse que vous portez à son pupille, et ne veut pas vous affliger, en vous disant qu'Arthur vous oublie, que c'est un ingrat, et qu'il aime beaucoup mieux s'amuser à Paris dans les bals, les dîners, les spectacles, que de venir passer quelques jours de calme et de repos à la campagne auprès de son vieux tuteur et d'une jeune fille innocente et pure... Mais je trouve M. Ferrard un peu sévère, et jusqu'à un certain point j'excuse Arthur! Il est jeune, d'un caractère bouillant, impétueux, et les bruyans plaisirs de la capitale ont sans doute plus d'attraits pour un jeune homme enthousiaste et changeant que la vie uniforme et tranquille d'une maison de campagne!

— Vous croyez, monsieur?.. dit-elle avec hésitation. Oh! je pense que vous jugez mal de mon frère Arthur.

— Je parle du moins en connaissance de cause, mademoiselle, car je sais la conduite qu'il mène à Paris... Vous ne m'accuserez point, j'espère, de vouloir nuire à M. Arthur dans votre esprit!.. c'est un excellent jeune homme qui n'a pas au monde un ami plus dévoué que moi!.. Je lui porte un vif intérêt, mademoiselle, et toutes les fois que je trouverai l'occasion de lui rendre service, je la saisirai avec empressement; mais je suis juste, et mon amitié ne m'aveugle pas... je ne puis me dissimuler qu'il aime un peu trop le plaisir... Souvent même à Paris j'ai cru devoir lui faire quelques observations, moi qui ne suis pourtant pas un rigoriste, un censeur bien sévère... mais il y a des bornes qu'on ne doit point franchir, et je ne veux point qu'on outre cette maxime « *il faut que les jeunes gens s'amusent* »; car on ne s'arrêterait plus... C'est comme Arthur, il est passionné, ardent, excessif!... il n'use de rien avec sagesse, avec modération.

— Mais jusqu'à présent, monsieur, je vous avais toujours entendu faire l'éloge d'Arthur!..

— Et je le fais encore aujourd'hui, mademoiselle, répliqua vivement M. d'Albetour, je vous le répète, c'est un jeune homme d'esprit et de cœur! un brillant sujet qui réussira dans le monde, s'il veut suivre un peu mes conseils, et changer de conduite.

— Ainsi donc, monsieur, vous prétendez que sa conduite est mauvaise ?.. ajouta Nancy, avec des larmes dans la voix.

— Mauvaise ! oh! non pas, mademoiselle! je ne dis point cela... je dis qu'elle peut le devenir... Par exemple je sais qu'il ne fréquente pas toujours la meilleure compagnie, et qu'il voit quelques jeunes gens libertins, des femmes dangereuses...

— Des femmes! interrompit-elle avec force. Je ne vous comprends pas, monsieur, veuillez vous expliquer plus clairement...

— A quoi bon, mademoiselle? balbutia le marquis avec une feinte hésitation; permettez-moi plutôt de ne pas en dire davantage, et de changer même de conversation... Vous me comprendriez beaucoup moins encore, mademoiselle, si mon langage était plus clair... vous avez trop de pureté dans l'âme, trop d'innocence et de candeur, pour que je dévoile à vos yeux, naïve jeune fille, la vie d'un homme que vous chérissez comme un frère, et que vous cesseriez d'estimer peut-être, si...

— Oui, je cesserais de l'estimer, répliqua-t-elle d'un accent énergique, s'il ne méritait plus l'estime des honnêtes gens! mais, Dieu merci! monsieur, Arthur en est toujours digne! et ceux qui vous ont dit le contraire ont calomnié ce brave jeune homme.

— Calomnié! mademoiselle. — Vous ne m'avez donc pas compris?.. ou plutôt je me suis mal exprimé... Ce que je vous dis là, mademoiselle, je ne le tiens de personne!..

J'ai vu, moi qui vous parle !.. et j'espère que vous ne me croyez pas un calomniateur.

— Dieu m'en garde, monsieur le marquis! dit-elle avec une émotion croissante; mais vous n'êtes pas infaillible... vous avez pu vous tromper, vous avez pu croire des choses qui ne sont pas!.. Encore une fois, monsieur, comment se fait-il que vous parliez aujourd'hui si défavorablement d'un jeune homme qui est votre ami, et que vous devriez défendre, au lieu de l'accuser !...

— Je le défendrai toujours, mademoiselle, envers et contre tous!... mais je ne défendrai pas sa conduite! Je suis trop franc, trop sincère pour fermer les yeux sur des intrigues scandaleuses que je désapprouve, et qui passent les bornes! Jusqu'à présent, mademoiselle, je ne croyais pas Arthur capable de sacrifier l'honneur au plaisir!

— Que dites-vous, monsieur?

— Je savais très bien qu'Arthur fréquen-

tait, pour son malheur, des femmes peu honorables, qu'il aurait dû fuir... C'est avec une profonde répugnance, mademoiselle, que je vous entretiens de semblables détails... Il faut que j'y sois forcé, je vous jure!... dans l'intérêt de la vérité!... dans le vôtre, peut-être... Il a commis une mauvaise action!... je n'aurais jamais cru d'Arthur qu'il fût capable d'abuser de mon nom, de mon influence, de mon amitié, pour séduire une jeune fille!...

— Dieu! s'écria Nancy.

— Une pauvre enfant que j'avais presque élevée, à qui je portais une tendresse de père! une malheureuse orpheline que j'avais adoptée!... C'était une jeune fille honnête et pure, belle comme vous, Nancy, comme vous innocente et naïve!... Arthur la vit chez moi souvent... j'étais sans défiance! il lui parla d'amour!... il se fit aimer de la pauvre enfant...

Un bruit étrange qui venait du fond de la serre coupa la parole à M. d'Albetour. Il ne

put s'empêcher de tressaillir, et jeta un coup-d'œil rapide autour de lui.

Nancy était frissonnante et pâle.

— Mais je dois respecter votre innocence, mademoiselle, continua le marquis à demi-voix; j'abrégerai certains détails qui pourraient vous faire rougir... Il me suffira de quelques mots... Arthur a séduit cette pauvre jeune fille !...

— Arthur!... lui !

— Et puis, après l'avoir séduite il l'a cruellement abandonnée! reprit M. d'Albetour avec force. J'en ai la preuve entre les mains!... La malheureuse enfant vient de m'écrire ! j'ai sa lettre...

— Donnez-la-moi ! interrompit sourdement Nancy dont l'œil morne était fixé à terre.

— La voici! dit M. d'Albetour en tirant un papier de sa poche.

Mais au moment où Nancy venait de saisir la lettre, une voix se fit entendre...

— Misérable!... épargne au moins son innocence!

Et tout-à-coup Arthur, blanc de fureur, s'élance de sa cachette, arrache à Nancy la lettre qu'il déchire en mille pièces : et se tournant vers le marquis impassible et calme, il lui dit en croisant les bras et secouant la tête :

— Ah! marquis!... vous ne me saviez pas si près de vous!

—Au contraire, monsieur, répond flegmatiquement d'Albetour, je savais que vous étiez ici : voilà pourquoi j'ai parlé si franchement à mademoiselle. Puisque vous, monsieur, vous n'aviez pas honte de vous cacher pour me surprendre, pour espionner mes paroles, je n'ai pas cru devoir ménager mon langage!

Nancy demeurait immobile et froide.

— Mais vous êtes un calomniateur, mon-

sieur! dit Arthur en s'avançant vers le marquis d'un air de menace.

— Un calomniateur! répond d'Albetour avec une inflexion méprisante. Cette lettre que vous venez de déchirer et qui vous accuse, direz-vous, monsieur, qu'elle ment, et que c'est une machination inventée pour vous perdre! Mais cette pièce n'est pas anéantie, monsieur! vous en connaissez l'écriture, n'est-ce pas?... Si vous niez, monsieur, il est facile de réunir les morceaux de cette lettre!...

— Mais c'est infâme à vous, marquis d'Albetour! s'écrie Arthur, les yeux flamboyans de colère. Vous savez bien que je suis incapable d'avoir séduit lâchement une jeune fille, pour l'abandonner ensuite! Cette jeune fille si naïve et si pure, vous le savez bien, c'est une malheureuse déjà profondément corrompue, quoique sortie à peine de l'enfance! Et c'est vous qui l'avez séduite, vous seul! Pourquoi donc mentir à la face du ciel en m'accusant

d'un crime qui est le vôtre! pourquoi vouloir changer l'estime et l'affection d'une sœur, d'une amie d'enfance, en mépris, en horreur!

— J'ai voulu seulement ouvrir les yeux à mademoiselle Ferrard, et la prévenir contre les dangers qui l'entourent! J'ai voulu, monsieur, qu'elle pût vous connaître à fond, elle, crédule et confiante! Dites, monsieur, est-ce dans une louable intention que vous êtes venu ici furtivement, à la sourdine, comme un homme qui a de mauvais desseins?... Pourquoi vous cacher dans la maison de votre tuteur? pourquoi ce rendez-vous, dans ce lieu, avec mademoiselle Nancy?... Ah! je pénètre facilement vos projets, monsieur!... c'était pour la compromettre à mes yeux!... pour la deshonorer peut-être!

— Malheureux!! s'écrie Arthur en se précipitant sur le marquis et le frappant au visage.

Nancy pousse un gémissement et tombe sans connaissance.

—Arthur!... vous êtes mort!... dit M. d'Albetour avec une rage concentrée, et tout pâle. — Votre âge ne vous sauvera pas!... vous me rendrez raison de cette insulte!

— De grand cœur, monsieur! réplique Arthur.

— D'Albetour! d'Albetour! crient plusieurs voix. Où diable êtes-vous donc?

— Par ici, messieurs! répond le marquis d'une voix forte. A moi, mes amis!

Presque au même instant Belphégor et Delormieux entrent dans la serre.

— Hé! nous te cherchions, Gustave! dit Belphégor, sans apercevoir Nancy immobile et renversée dans un fauteuil. Tiens! M. Arthur!...

— Et par quel hasard? poursuit Delormieux.

— Silence! dit sourdement M. d'Albetour.

C'est une affaire de vie ou de mort! — mes amis, regardez cette joue! N'y voyez-vous pas encore l'empreinte d'un soufflet?...

— Un soufflet! dit Belphégor, frappé de surprise.

— Un soufflet! répète vivement Delormieux.

— Oui! M. Arthur Livremont vient de me faire le plus sanglant outrage!... il m'a donné un soufflet!... Il faut que demain l'un de nous deux soit mort!... Lui ou moi! — Belphégor, tu seras le témoin de M. Arthur! Delormieux, tu es le mien.

— Arthur! Arthur! soupire faiblement Nancy en rouvrant les paupières. Elle se relève à demi et promène autour d'elle un œil effaré.

— Vos armes, monsieur? dit à voix basse le marquis en serrant la main d'Arthur. Je suis l'offensé... mais je ne profiterai pas de ma position!... je vous laisse le choix des armes!

— C'est un choix qui vous appartient, monsieur le marquis, réplique Arthur d'un accent triste et fier. Quant à moi, mourir d'un coup de pistolet ou d'un coup d'épée, que m'importe !

— Eh bien donc! le pistolet, monsieur, reprend d'Albetour avec indifférence. Vous le tirez fort bien, je le sais : au moins les chances seront plus égales. Mais c'est un duel à mort!... entendez-vous?

— A mort ! oui ! répond Arthur.

— Ah! que disent-ils? s'écrie impétueusement Nancy toute frémissante.

Tout-à-coup on entend la voix de M. Ferrard à l'entrée de la serre.

— Silence ! mademoiselle ! dit le marquis d'un ton grave, silence !

Minuit sonnait.

Le comte de Lonender, épuisé par un si long récit, demanda la permission d'en remettre la suite au lendemain.

L'avocat Derbot, qui n'était pas venu à la

campagne pour se coucher si tard et dont les paupières commençaient à devenir lourdes, donna de fort bon cœur cette permission au comte, et leva brusquement le siége; mais la Diane anglaise, madame Tripoil et madame Turpin, auraient voulu veiller jusqu'au lendemain matin pour entendre jusqu'au bout cette histoire qui les intéressait prodigieusement, et dont les teintes commençaient à se rembrunir.

M. et madame d'Hervilly offrirent gracieusement à leur hôtes de passer la nuit dans l'ermitage. Mais le procureur du roi et le notaire qui n'avaient jamais découché de leur vie, et qui tremblaient l'un et l'autre en songeant qu'il faudrait peut-être dormir sans bonnet de coton, insistèrent de toutes leurs forces pour s'en retourner à la ville.

Madame Turpin fit la moue, et regarda son mari de travers : le visage langoureux de madame Tripoil devint boudeur; mais l'idée de faire trois grandes lieues en voiture avec le jeune avocat (M. Tripoil ronflait tout de suite en voiture) cette idée consolante remit d'assez bonne humeur la sentimentale épouse du fonctionnaire.

Il fut donc convenu que M. et madame Tripoil, le notaire et sa femme, madame Wilson et l'avocat Derbot reviendraient le lendemain à l'ermitage pour entendre la fin de l'histoire; puis on se sépara.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.